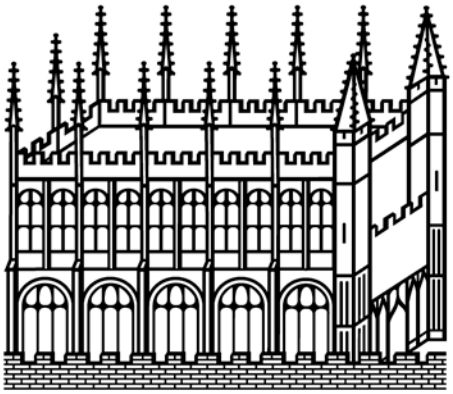


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Ex-libris
Dr Delnos

UNS. 105 C. 7

1800

POESIES

NOUVELLES

DE MONSIEUR

DE

LA MONNOYE,

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE.

D'angirey

MDCCXLIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 MAY 1958
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT de l'Imprimeur.

CE Recüeil peut ſervir de ſecond Tome aux Poëſies, qui parurent en 1716. à la Haye, ſous le nom de M. DE LA MONNOYE. M. de Sallengre, qui les donna au Public, en omit quelques-unes, indépendamment de pluſieurs autres, que l'Auteur compoſa dans la ſuite. Je ne me flatte pas de publier toutes les productions Poëtiques de cet illuſtre Académicien, qui manquent dans l'Edition de la Haye. Je ſçais qu'il y en a un grand nombre, qui ont échapé à mes ſoins. Il a fallu me contenter de joindre à celles, que j'avois raſſemblées depuis long-tems, quelques autres du même Auteur, que diverſes perſonnes ont bien voulu me communiquer. Toutes ces Pièces n'ont pas un égal mérite. Tel eſt le ſort des Recüeils. Il eſt difficile que la variété ne nuiſe quelquefois à la bonté d'un Ouvrage. Il faut que le médiocre paſſe à la faveur du bon. Heureux, ſi le premier ne l'emporte pas ſur l'autre. Oſera-t-on s'en flatter ici? C'eſt au Public à décider.

M. de Sallengre a mis à la tête des Poëſies imprimées à la Haye, un Eloge de l'Auteur. Il ne me conviendroit pas de continuer cet Eloge après une ſi bonne plume. Cependant, afin que l'Hiſtoire de M. DE LA

AVERTISSEMENT.

MONNOYE ne reſte pas imparfaite, je raconterai en peu de mots les événemens de ſa vie depuis 1716.

Les divers Ouvrages, que BERNARD DE LA MONNOYE a donnés au Public, après ſa réception à l'Académie Françoiſe, ont juſtifié les loüanges qu'il reçut dans une occaſion ſi glorieuſe pour lui.

Appliqué uniquement à l'étude, & à remplir ſes fonctions Académiques, il joüiſſoit tranquillement de toutes les douceurs, que Paris peut fournir à un homme de Lettres, quand, par les funeſtes révolutions de l'année 1720. il vit déranger toute ſa fortune. Lorſqu'il s'étoit déterminé à quitter la Bourgogne, il avoit converti ſes fonds en conſtitutions de rente, & il s'en étoit fait un aſſez riche revenu. Mais malheureuſement, il fut rembourſé en billets de Banque, qui, peu de tems après, périrent entre ſes mains. Il n'avoit point appris au Parnaſſe l'art (devenu alors ſi commun) de faire fructifier le papier; de ſorte qu'en 1721. il ſe vit réduit à la triſte néceſſité de vendre les Prix, qu'il avoit autrefois remportez à l'Académie. Il en fit ſes plaintes par ce Diſtique:

Laurum, aurumque tuli, felicis præmia venæ.
Aurum Rex repetit. Laurea ſola manet.

Son mérite lui procura peu après, une reſſource à laquelle il ne s'attendoit pas. M

le DUC DE VILLEROY, ayant appris la triſte ſituation où il étoit, en fut ſi touché, qu'encore qu'il ne le connût que de réputation, il lui fit une penſion annuelle de ſix cens livres, qu'il lui a exactement payée juſqu'à ſa mort. Ce généreux Seigneur ne lui laiſſa pas même la liberté de l'en remercier de bouche. M. DE LA MONNOYE y ſuppléa par des Vers, qu'il lui envoya, & qui ſe trouvent à la page 115. de ce volume.

Dans le même tems, une Société de Libraires de Paris, ayant réſolu de réimprimer les JUGEMENS DES SÇAVANS, par M. Baillet, & étant avertie que M. DE LA MONNOYE avoit fait beaucoup de corrections & d'additions à cet Ouvrage, lui conſtitua, *pour les obtenir*, une pareille penſion de ſix cens livres.

Enfin, M. de Saint-Port, Avocat Général au Grand-Conſeil, qui connoiſſoit la Bibliothèque de M. DE LA MONNOYE, d'autant plus précieuſe, que les Livres, dont elle étoit compoſée, étoient, pour la plûpart, chargez de curieuſes Notes de ſa façon, lui offrit de l'acheter, & l'acheta en effet, moyennant la ſomme de dix mille livres, qu'il lui paya comptant, avec la douce condition de lui laiſſer, tant qu'il vivroit, l'uſage de cette Bibliothèque.

Ces divers adouciſſemens, que M. DE

AVERTISSEMENT.

LA MONNOYE trouva dans la déroute de ſa fortune, lui rendirent ſa premiére tranquillité; enſorte que, malgré la foibleſſe de ſa vuë, qu'il perdit preſque entiérement ſur la fin de ſes jours, on le vit travailler avec autant d'aſſiduité que jamais, juſqu'à ſa mort arrivée à Paris, le 15. Octobre 1728. dans ſa 88e. année. Il fut inhumé dans l'Egliſe de S. Sulpice, ſa Paroiſſe.

M. l'Abbé de Rothelin fit ſon Eloge, à la réception de M. Poncet de la Riviére, Succeſſeur de M. DE LA MONNOYE, à l'Académie Françoiſe. Il n'oublia pas de remarquer, que ce dernier, après avoir été couronné cinq fois par cette Compagnie, avoit forcé ſes Concurrens à ſouhaiter de voir aſſis au nombre de leurs Juges, un Rival, qu'ils déſeſpéroient de vaincre. Il ajouta que M. DE LA MONNOYE étoit initié dans tous les myſtères du Parnaſſe, dont il connoiſſoit toutes les Langues, & que par la diſcuſſion critique des Anecdotes Littéraires, dans laquelle il excelloit, il s'étoit formé un genre d'érudition preſque unique.

Il n'y a rien de trop dans ces loüanges de l'éloquent Orateur. Comme M. DE LA MONNOYE s'étoit principalement appliqué à l'étude des Langues ſçavantes, de la Critique & de la Poëſie, il n'avoit rien oublié pour s'y perfectionner; il y avoit

aporté une attention & une exactitude dont peu de Gens ſont capables. Perſonne ne connoiſſoit mieux que lui, les fineſſes des Langue Grecque & Latine, pour ne rien dire des Langues Italienne & Eſpagnole, qui lui étoient auſſi familiéres que la Françoiſe. Il ne dédaigna pas même le vieux patois de ſa Province, qu'il ne jugeoit pas inutile, pour reconnoître l'origine de l'ancien Idiome François, & dont la naïveté lui plaiſoit beaucoup. De-là vient qu'après s'être exercé long-tems à compoſer des Vers Grecs, Latins & François, il entreprit encore d'en faire de Bourguignons. En quoi il réuſſit avec tant de ſuccès, qu'il mériteroit par-là de grandes loüanges, s'il eût pris une toute autre matière pour l'objet de ſon travail. Il voulut conſerver la mémoire de cette production, par ce Diſtique, qu'il ſouhaita qu'on mît au bas de ſon Portrait, que M. le Préſident Bouhier fit faire en 1721. & qu'il conſerve dans ſon Cabinet:

Divio me genuit. Retinet Lutetia. Gallo,
Argolico, Latio, Burgundo Carmine luſi.

Il ne manquoit à la gloire de M. DE LA MONNOYE, qu'un Poëte capable d'exprimer dignement les regrets, que cauſa ſa mort à ſes Amis, & à la République des Lettres. Il le trouva dans le R. P. Oudin, Jéſuite de Dijon, l'un des plus ſça-

vans hommes de ſa Compagnie, & ſon Ami depuis un grand nombre d'années. Ce Pere fit ſur ce ſujet un excellent Poëme adreſſé à M. du Tilliot, Ami & Admirateur de M. DE LA MONNOYE. Cette Pièce fut traduite en Vers François par M. Richard de Ruffey, aujourd'hui Préſident à la Chambre des Comptes de Dijon, & Elû pour le Roi aux Etats de la Province de Bourgogne. L'Original & la Traduction ſe trouvent à la fin de ce volume.

On peut voir dans la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne, d'où j'ai tiré une partie de ce que je viens de dire, un Eloge plus ample & plus circonſtancié de ce ſçavant homme, dont on va imprimer à la Haye, un Ouvrage attendu depuis long-tems des Curieux ; ſçavoir, ſes Remarques ſur les Bibliothèques Françoiſes de la Croix-du-Maine, & de du Verdier, qu'il a corrigées & augmentées avec une exactitude ſinguliére.

J'avois deſſein d'orner ce volume des Poëſies Latines de M. DE LA MONNOYE. Mais comme j'eſpére en recouvrer un plus grand nombre, je pourrai les imprimer un jour ſéparément.

POESIES
NOUVELLES
DE M. DE LA MONNOYE.

QUE LE ROI SEUL
EN TOUTE L'EUROPE,
DEFFEND L'INTEREST ET LE DROIT
DES ROIS. (a)

PIECE QUI A CONCOURU pour le Prix de Poëſie, propoſé par l'Académie Françoiſe, en 1689.

QUEL funeſte Démon, ennemi de la Terre,
Y répand aujourd'hui le déſordre & la guerre ?
L'honneur, la piété, dans l'eſprit des humains
Ne ſont plus que des noms & des fantômes vains.

(a) *Au ſujet de l'uſurpation du Prince d'Orange.*

Un Fils dénaturé, dans le déſir extrême
De porter ſur ſon front le Royal Diadême,
L'enléve impunément ſur le front paternel,
Et le ſuccès du crime abſoud le criminel.
Au-lieu de rétablir la Vertu détrônée,
Loin d'abattre à ſes pieds l'Audace couronnée,
D'indignes Alliés, déſerteurs de leur Rang,
Contre leurs propres droits, contre les droits du Sang,
Du plus noir des forfaits complices volontaires,
Rois qu'ils ſont, d'un Tyran deviennent Tributaires.
L'un d'eux par nos efforts dès long-tems affoibli,
Au fond de ſon Palais toûjours enſeveli,
Veut, ſans quitter encor, ni le repos, ni l'ombre,
Dans une injuſte Ligue au moins ſervir de nombre;
Et trop fier, s'il pouvoit conſerver ſes débris,
De la Religion il mépriſe les cris.
L'autre que la Fortune alloit ſans réſiſtance
Conduire par la main aux portes de Byſance,
Inſenſible aux bontés d'un Prince généreux,
Qui laiſſoit un cours libre à ſes progrès heureux,
Aime mieux, tranſporté d'une jalouſe haine,
Un eſpoir incertain, qu'une gloire certaine.

Mais qui l'eût jamais crû ? ni la foi des ſermens,
Ni d'un auguſte Hymen les ſaints engagemens,
L'interêt, le devoir de la reconnoiſſance
N'ont pû d'un Prince ingrat aſſûrer la conſtance.
De ſa légéreté les Alpes ont frémi.
Il reçoit dans ſon ſein un incommode Ami,
Et le cœur agité d'une crainte frivole,
Pour garantir ſes champs, lui-même les déſole.
Ennemis de mon Roi, quel nuage à vos yeux
Cache de vos Conſeils l'effet pernicieux !
Quand d'un Uſurpateur on ſuit la violence,
Songez-vous qu'on s'expoſe à la même inſolence ?
Lorſque le choix du Prince eſt réglé par les Loix,
Que ce n'eſt pas au Peuple à faire un nouveau choix ?
Et que de la révolte apuyer le caprice,
C'eſt creuſer ſous vos pieds un affreux précipice ?
Eh quoi ! ſi quelque jour un ſiniſtre attentat
Vous arrachoit des mains les Rênes de l'Etat,
De quel droit pourriez-vous, chaſſez par d'autres Maîtres,
Blâmer la trahiſon, vous qui ſervez les Traîtres ?
A voir de toute part flotter tant de drapeaux,

Sur l'une & l'autre Mer voler tant de vaiſſeaux,
On diroit que l'Europe à partir toute prête,
A, de l'Aſie entiere, entrepris la Conquête.
Déplorable Croiſade ! un Monarque Chrétien,
D'un Monarque opprimé l'azile & le ſoûtien,
Seul, en faveur du Juſte, armant ſa main puiſſante,
De ce vaſte appareil eſt la cauſe innocente.
Thémis de ce complot déteſte la fureur,
Et pour toute la Terre en conçoit de l'horreur :
Quittons, quittons, dit-elle, un ſéjour qui nous quitte,
Abandonnons un Monde où l'Injuſtice habite,
Fuyons. D'un vol alors plus prompt que les éclairs,
Elle alloit s'élancer dans le vague des airs,
Si d'un amour conſtant pour elle prévenuë,
La France par ces mots ne l'avoit retenuë :
Digne Fille du Ciel, Thémis, ſi tant de Rois,
Tant de Chefs juſqu'ici, rebelles à ta voix,
Des malheureux Humains te font haïr la race,
Pour elle à ta rigueur, LOUIS demande grace.
Contre toi ce Héros n'a jamais combattu :
Du torrent de l'erreur il ſauve ſa vertu.
De ſes Prédéceſſeurs, Imitateur auguſte,

Il peut au Nom de Grand joindre le Nom de Juſte.
Qui le ſçait mieux que toi ? Dans ſon propre interêt
Tu l'as vû prononcer un généreux Arrrêt ;
Et gagnant ſur ſoi-même une illuſtre victoire,
Limiter ſon pouvoir pour étendre ta gloire.
Quel Prince, autre que lui, contre des Inhumains,
Oſe juſtifier le droit des Souverains ?
Réclamer ſur leur Peuple un légitime hommage,
Et de Dieu dans les Rois faire éclater l'image ?
Le Ciel de ſes deſſeins a beni l'équité :
Trois fois victorieux dans le cours d'un Eté,
LOUIS a ſur les eaux, ſur les monts, dans les plaines,
Vû chargez de Lauriers ſes fameux Capitaines.
Des prèludes ſi beaux redoublent ſes déſirs.
Les Aquilons à peine ont fait place aux zéphirs,
Que lui-même en perſonne il va pour ta défenſe,
De tes Perſécuteurs défier la puiſſance.
Envain d'un Parricide eſclaves trop abjets,
Sur le plan qu'il leur donne, ils forment leurs projets,
Mons conquis à leurs yeux, ſans pouvoir ſe défendre,
Annonce un même fort au reſte de la Flandre.
La Guerre dans ton cœur jette à tort de l'effroi,

Eſpére tout du bras qui la ſoutient pour toi.
Que loin des autres Cours la cruelle t'exile,
Dans la ſienne LOUIS t'offre un ſéjour tranquille.
Règne, chére Themis, avec lui ſur mes bords ;
La paix eſt au-dedans, la victoire au déhors.

Elle dit. Attentive aux raiſons de la France,
Thémis lui confia ſon glaive & ſa balance,
Et trouvant ſon repos dans l'Empire des Lys,
Demeura ſur la Terre en faveur de LOUIS.

Et nunc, Reges, intelligite. 1. Pſ. 10.

PRIERE POUR LE ROI.

Seigneur, puiſque LOUIS vous offre ſes combats,
Que ſes interêts ſont les vôtres,
Contre ſes Ennemis prêtez-lui votre bras,
Et protégez un Roi qui protége les autres.

QU'AU MILIEU DU TUMULTE des Armes, le Roi toûjours égal ne ceſſe de protéger les Lettres & les Arts.

PRIX PROPOSE' PAR L'ACADEMIE Françoiſe pour l'année 1709.

PRinces, qu'unit enſemble une jalouſe rage,
Vous, à qui d'un grand Roi la gloire fait ombrage,
Qui ſous le voîle faux d'un interêt commun,
Fatiguez cinq Etats pour en affoiblir un.
Juſqu'à quand, ſans oüir la voix de la Juſtice,
Voudrez-vous n'écouter qu'un inſolent caprice ?
Depuis que prévenus d'une fatale erreur,
Vous cherchez à remplir la France de terreur,
Quel fruit a recüeilli votre implacable haine ?
Comptez tous vos progrès, vous trouverez qu'à peine
Sur LOUIS de vos Chefs les faſtueux Exploits
Ont repris en neuf ans ce qu'il prit en neuf mois.
Que ſi durant le cours des Campagnes derniéres,
La victoire a ceſſé de ſuivre nos banniéres,
De ce revers jamais le Héros ébranlé,

Aux yeux de l'Univers a-t-il paru troublé ?
Non, rien n'a de ſon cœur laſſé la réſiſtance,
Vaincu dans ſes Guerriers, Vainqueur par ſa conſtance,
Semblable à ces rochers envain battus des flots,
Il a dans la tempête affermi ſon repos.
Superbes Ennemis, que ce prodige étonne,
Aprenez que LOUIS joint Minerve à Bellone ;
De ſes nobles plaiſirs devenez les témoins,
Et ne préſumez pas mériter tous ſes ſoins :
Supérieur au ſort, toûjours grand, toûjours ſage,
Au même tems qu'il veille à diſſiper l'orage
Qui gronde aux environs des Belgiques remparts,
Il veille à protéger les Lettres & les Arts.
D'Apollon, malgré l'Aigle, & ſes clameurs indignes,
Ici d'un calme heureux voyez joüir les Cygnes :
La Seine en a plus d'un. De nos jours, ſur ſes bords
Un Térence, il eſt vrai, deux Sophocles ſont morts.
Mais quoiqu'ils ſoient en proye à la Parque inflexible,
Sous LOUIS au Parnaſſe il n'eſt rien d'impoſſible,
Et pour les retirer de l'ombre du trépas,
L'étude, le génie & l'art ne manquent pas.
La Satire en ſon luſtre, ici peut ſans audace,

Défier au combat, & ſurpaſſer Horace.
Un troiſiéme Marot à nos vœux eſt rendu ;
A Malherbe ſuccéde un Malherbe attendu,
Qui même auſſi hardi, mais plus adroit qu'Icare,
Oſe prendre le vol du ſublime Pindare.
Voyez comme Thémis éléve dans ſon ſein
De Cicérons nouveaux un glorieux eſſain.
Aux Temples, dans la Chaire, une vive éloquence
Excite au fond des cœurs la crainte & l'eſpérance.
Du ſommet de leur Tour, juſqu'à Saturne ou Mars,
A leur gré nos Képlers étendent leurs regards.
Le Ciel, qu'à leur adreſſe étale un double verre,
S'étonne de ſe voir rapproché de la Terre.
Par de ſçavantes mains le marbre eſt animé.
En chef-d'œuvres vivans le bronze eſt transformé.
D'un artiſte pinceau les naïves merveilles
Semblent dans les objets parler même aux oreilles.
Cent ſuperbes Palais, miracles de ces lieux,
Des Vitruves du tems ſont l'éloge à nos yeux.
Deux Troupes, ſous un Chef, digne choix du Monarque,
Des bienfaits de LOUIS ſont une illuſtre marque.

L'une de la Nature explique les ſecrets,
D'un Othon ſur l'airain l'autre obſerve les traits,
Et s'ouvrant un beau jour dans la nuit la plus noire,
Fait venir la Médaille au ſecours de l'Hiſtoire.
Tairai-je ces Concerts, ces Spectacles charmans
De Vers harmonieux, de Danſes, d'Inſtrumens,
Où les Monts & les Bois d'eux-mêmes, ſans machines,
Pourroient marcher au ſon de tant de voix divines ?
La Guerre a beau tonner d'un bout à l'autre bout,
L'image de la Paix ici s'offre par-tout.
Ainſi lorſqu'en Hyver un pompeux Hyménée,
D'un noble & riche Couple unit la deſtinée,
Sous un lambris doré les Graces & l'Amour,
A l'abri des frimats, célèbrent ce beau jour.
Tout le froid qu'au dehors l'âpre ſaiſon déploye,
Des Parens aſſemblés ne trouble point la joye,
Et d'un feu ſolemnel la riante clarté
Au milieu de l'Hyver leur conſerve l'Eté.

Un courage au-deſſus de la vertu commune,
Soutient également l'une & l'autre fortune.
Ce talent aujourd'hui dans LOUIS admiré,
Du ſecond des Céſars fut jadis ignoré.

L'opprobre de Varus frappa trop ſa mémoire ;
Les pleurs qu'il lui coûta, lui coûtérent ſa gloire.
A ce vil déſeſpoir, indigne d'un grand cœur,
Antoine n'auroit pas reconnu ſon Vainqueur.
On ſçait que dans ſon trouble Auguſte inconſolable,
Exhaloit ſa douleur d'une voix lamentable,
Aſſez pour émouvoir les ſombres Régions :
RENDS, VARUS, crioit-il, RENDS-MOI MES LEGIONS.
L'Auguſte des François, plus digne de loüange,
Ne change pas ainſi quand la Fortune change.
De Liſle, ſa conquête, il revint ſans orgüeil,
Depuis, en la perdant, il n'a point pris le deüil.
Vous, à qui le ſuccès, quand il vous favoriſe,
Autant même qu'à nous doit cauſer de ſurpriſe,
Vous goûtez un plaiſir qui par ſa nouveauté,
Germain, Batave, Anglois, flatte votre fierté.
Le hazard a pour vous eu de la complaiſance ;
Mais connoiſſez LOUIS, & craignez ſa préſence.
Jamais, vous le ſçavez, Batave, Anglois, Germain,
Il ne ſortit du choc que la palme à la main.
NON OBSTANT ARTIBUS ARMA.

PRIERE POUR LE ROI.

Seigneur, que mes vœux ſoient oüis!
Entre tous les ſoins de LOUIS,
Le ſoin de vous ſervir l'emporte ſur les autres.
Seigneur, pour le récompenſer,
Faites qu'il puiſſe terraſſer
Et ſes Ennemis, & les vôtres.

ODE AU ROI.

SUR LA GRANDE MARQUE qu'il a donnée de ſon amour pour ſes Peuples, dans les offres qu'il a faites pour la Paix.

PRIX PROPOSE' PAR L'ACADE'MIE Françoiſe pour l'année 1710.

GRAND ROI, quel rayon pacifique,
Tout-à-coup frapant nos regards,
Echape à ton ame héroïque
Parmi les tempêtes de Mars?
Envain la Fortune volage
A cru ſous un ſombre nuage

Cacher à nos yeux ta ſplendeur,
LOUIS, une gloire nouvelle,
Du nom dont l'Univers t'apelle,
Vient de confirmer la grandeur.

Depuis que ſur mer & ſur terre,
D'une Ligue infernale éclos,
Le cruel Démon de la Guerre
Fait couler le ſang à grands flots;
Les Peuples, d'une voix plaintive,
Reclament la Paix fugitive.
Mais dans ce déſordre inhumain
Quel Prince à l'Europe affligée,
En tant de miſére plongée,
Tend une ſecourable main?

Le Chef orgueilleux de l'Empire
Méconnoît ici ſon devoir:
Les pleurs de Rome qui ſoupire,
N'ont rien qui le puiſſe émouvoir.
Pourvû qu'en ſa faveur il voye
Des Nations pleines de joye,
Prêtes toûjours à conſpirer,

Que ſon nom toûjours les excite,
Jeune, au rivage du Cocyte
Il deſcendra ſans murmurer.

La déſertrice criminelle
Du Sceptre François ſon apui,
Autrefois fameuſe rébelle,
Plus fameuſe ingrate aujourd'hui,
La Hollande au cœur inflexible,
A ſes propres maux inſenſible,
Voit ſon Commerce qui périt,
Et loin de s'empreſſer d'éteindre
Un feu qu'elle-même doit craindre,
Elle l'attiſe & le nourrit.

Fière Angleterre, tes Cohortes
Courent les Belgiques Sillons,
Et déja non loin de nos portes,
Plantent leurs nombreux Pavillons.
Iſle aux Monarques redoutable,
Jamais un remors équitable
Ne te pourra-t-il arrêter ?
Quel étrange deſtin t'ordonne

D'ôter ſi ſouvent la Couronne
Aux fronts qui la doivent porter ?

Et toi, Prince, dont le courage
Pouvoit au gré de nos ſouhaits,
Seconder LOUIS dans l'ouvrage
Du retour heureux de la Paix ;
Que d'une injuſte défiance
Une ſainte & double alliance
N'a-t-elle ſçu te garantir ?
Du bruit de ta valeur célèbre
On entendroit la Seine & l'Ebre
A l'envi du Pô retentir.

Ni tems, ni raiſon ne diſſipe
De tant de Cours l'aveugle erreur,
Lisbonne, toûjours dans Philippe
Trouve l'objet de ſa terreur,
Toujoûrs humble & timide Eſclave
Elle rampe aux pieds du Batave,
De l'Anglois & de l'Allemand,
Qui la forcent de reconnoître
Trois Souverains au lieu d'un Maître,

Qu'elle apréhende follement.

De tous côtés la Guerre tonne ;
A quel Aſyle, à quels Autels
Pourront, entourés de Bellone,
Recourir les foibles Mortels ?
De ces Potentats, de ces Princes
Sourds aux cris des triſtes Provinces ;
Ils deſeſpérent d'être oüis.
O manie ! ô rage funeſte !
Le mal eſt au comble, & s'il reſte
Un Libérateur, c'eſt LOUIS.

GRAND ROI, qu'un tendre amour convie
A rendre tes Peuples heureux,
Que n'as-tu pas, dans cette envie,
Voulu ſacrifier pour eux ?
La Ligue au prix de tes conquêtes,
N'a-t-elle pas vû tes mains prêtes
A t'arracher plus de Lauriers,
Qu'en dix ans d'efforts & d'allarmes,
Ne t'en ont arraché les armes
De ſes implacables Guerriers ?

Devant eux le rameau d'Olive
S'eſt montré de ta part envain ;
Mais une douleur trop tardive
Suivra leur ſuperbe dédain.
Si tes offres n'ont rien qui touche
Leur ame juſqu'ici farouche,
Grand Monarque, conſole-toi,
Leur refus vient de leur ombrage ;
Et c'eſt moins, ſans doute, un outrage ;
Qu'une marque de leur effroi.

PRIERE POUR LE ROI.

Arbitre Souverain du Ciel & de la Terre,
Si les maux d'une longue Guerre
Ont aſſez à vos yeux expié nos forfaits ;
D'un Roi digne de vos bienfaits,
En faveur de l'Europe, écoutez la Requête ;
Il n'a pour but d'autre conquête,
Que la conquête de la Paix.

Cum his qui oderunt pacem eram pacificus. Pſ. 119. v. 7.

L'ACADEMIE FRANÇOISE SOUS LA PROTECTION DU ROI.

CE POEME AYANT E'TE' ENVOYE' trop tard à l'Académie Françoiſe, ne put entrer en concurrence pour le Prix de 1673, dont il étoit très digne.

CELEBRES Nourriſſons des Filles de Mémoire,
Qui peſez le mérite, & diſpenſez la gloire,
Cygnes mélodieux du Rivage François,
Dont une triſte mort n'emporte point la voix,
Mais dont la voix plûtôt de loüanges ſuivie,
Donne enſemble & reçoit une immortelle vie;
Redoublez vos concerts, & d'un commun effort,

Exprimez aujourd'hui votre juſte tranſport.
Si d'ARMAND autrefois les oreilles propices
Firent de vos chanſons leurs plus cheres délices ;
Si SEGUIER animé d'un exemple ſi beau,
Vous parut un ARMAND revenu du tombeau :
LOUIS, le ſeul eſpoir qui reſtoit au Parnaſſe,
De ces deux Protecteurs daigne remplir la place,
Et vous fait retrouver, par un retour charmant,
La douceur de SEGUIER & le zèle d'ARMAND.
De cet Aſtre benin la féconde influence
Dans le ſacré Vallon produira l'abondance :
A ſon heureux aſpect cent ouvrages divers
Feront de votre nom retentir l'Univers ;
Et pareil à ce Dieu dont il fait ſa Deviſe,
Qui ſelon les climats ſes largeſſes diviſe,
Les épics aux guerets, les raiſins aux côtaux,
Ici pouſſe des fleurs, là forme des métaux ;
LOUIS dardant ſur vous cent vives étincelles,
Remplira vos eſprits de cent beautés nouvelles,
Sçaura de ſes regards partager les bienfaits,
Et ſelon le talent conduire leurs effets.
Echauffé des rayons d'un ſi puiſſant Génie,

L'un chérira des vers la nombreuſe harmonie,
Et leur donnant ſans peine un tour ingénieux,
Du Langage François fera celui des Dieux.
L'autre fuyant la Muſe en ſes bornes preſſée,
Dans un plus libre eſpace étendra ſa penſée ;
D'un ſtyle pur & doux enchantera les cœurs :
Ses mains pourront changer les épines en fleurs,
Et l'art le plus obſcur, la plus morne ſcience
Viendront en ſes écrits enſeigner l'éloquence.
Cet inſigne travail ſi long-tems déſiré,
Mais depuis vingt moiſſons preſque déſeſpéré,
Ce tréſor, de nos mots riche dépoſitaire,
Du Parnaſſe François Oracle néceſſaire,
Ce fertile Tréſor, après un long détour,
J'oſe ici le prédire, enfin verra le jour.
Phébus luit ; c'eſt aſſez, ſa brillante carrière
Ramene le travail avecque la lumière,
Tout agit, tout s'empreſſe, & les ſoins aſſidus
Réparent les momens que la nuit a perdus.
Entre tous ces projets dont les vivantes marques
Affranchiſſent les noms de l'Empire des Parques,
Dans un ſi vaſte champ de ſuccès inoüis,

L'Hiſtoire offre ſes vœux au généreux LOUIS.
Elle à qui ſi ſouvent l'interêt ou la crainte
Preſte en faveur des Rois le ſecours de la feinte,
Libre, & pleine en nos jours d'une juſte fierté,
Pour plaire, n'a beſoin que de la vérité.
La Fable ſans emploi honteuſe ſe rebute ;
Que peut-elle inventer que LOUIS n'exécute ?
On le voit à Minerve errante en divers lieux,
Marquer dans ſon Palais un ſéjour glorieux,
Tandis qu'aux Champs de Mars, dans l'horreur des allarmes,
De ſon Palais lui-même il ignore les charmes.
On le voit au plaiſir préférer le devoir,
Accorder la clémence au ſuprême pouvoir,
A la ſage conduite une vigueur ſoudaine,
Grand Roi, vaillant Soldat, & prudent Capitaine.
Il protége le foible, il dompte le mutin ;
Des Peuples, comme il veut, il change le deſtin.
Flamans, vous le ſçavez : & toi, fiére Province,
Dont le jaloux orgüeil oſa braver ce Prince,
Tu le ſçais, tes remparts n'ont pû te garantir
Du foudre que tes yeux à peine ont vû partir.

Tu tombes, & l'effroi de ce revers étrange
Interrompt le tribut que t'envoyoit le Gange.
L'Inde a tremblé du coup, & l'Hydaſpe étonné
Fremit encore au bruit de l'Iſſel enchaîné.
On verra déſormais ta flotte plus ſoumiſe
Craindre juſqu'au Levant la Seine & la Tamiſe,
Nos vaiſſeaux dans nos ports revenir plus chargés,
Ton audace abattuë, & les Princes vengés.
O vous, dont à l'envi les mains ſont déja prêtes
A tracer de LOUIS les fameuſes Conquêtes,
Lorſque vous graverez ſon Nom dans vos Ecrits,
Que vous aurez d'honneur, beaux & rares Eſprits!
En lui, par un accord auſſi noble que juſte,
Vous peindrez un Mécéne, en peignant un Auguſte;
Et ſi de vos deſſeins il a fait le ſujet,
Il en ſera l'apui, comme il en fut l'objet.
Sa gloire du Couchant juſqu'à l'Aube ſemée,
Ouvre une ample carrière à votre renommée.
Les Villes qu'il ſoumet par tant d'heureux combats,
Aimeront ſon langage, en redoutant ſon bras:
Ce langage divin, dont les riches merveilles
Eclatent dans les fruits que produiſent vos veilles:

Ce langage poli, des Muſes le déſir,
Des plus illuſtres Cours l'étude & le plaiſir.
Cédez, Peuples de l'Arne, & vous, Peuples du Tage,
La Langue de LOUIS eſt celle de notre âge,
Et ſon Nom, qu'en tous lieux accompagne l'amour,
A l'Univers entier la doit aprendre un jour.

Ortus eſt Sol, & congregati ſunt. Pſal. 103. 22.

PRIERE POUR LE ROI.

LOUIS, ce riche don que les Cieux nous ont fait,
Ce Guerrier ſi fameux du Midy juſqu'à l'Ourſe,
Qui chargé de lauriers, de gloire ſatisfait,
Doit remonter un jour à ſa divine ſource.

François, nous le voyons ce Héros ſi parfait;
Mais quand il finira ſa glorieuſe courſe,
Lorſque les Cieux voudront retirer leur bienfait,
Songeons que pour le ſuivre il n'eſt qu'une reſſource.

Si nous perdons le Ciel, d'un faux bien ébloüis,
Nous perdons pour jamais la trace de LOUIS;
Le Ciel en eſt le terme, ainſi que l'origine.

Que la Terre pourtant le poſſéde à loiſir ;
Et comme ſa bonté, ſon courage & ſa mine,
Que le cours de ſes ans comble notre déſir.

L'EDUCATION DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

POEME QUI REMPORTA LE Prix propoſé par l'Académie Françoiſe en 1677.

AU ROI.

GRAND ROI, lorſqu'à ton gré, ſur la Terre & ſur l'Onde,
Je te vois balancer la fortune du Monde,
Et conſervant la paix ſur tes bords affermis,
Répandre la terreur dans les champs ennemis ;
Quand par tes ſages loix, aux pieds de la Juſtice,
Je te vois renverſer l'erreur & la malice,
D'une main liberale animer les beaux Arts,

Et partager tes ſoins entre Minerve & Mars.
C'eſt en vain que je veux, ſurpris de ces merveilles,
Dans la Grèce ou dans Rome en chercher de pareilles,
Entre tant de Héros qu'on leur voit étaler,
Il n'en eſt point, GRAND ROI, qui te puiſſe égaler;
Tout céde à ta valeur, tout céde à ta ſageſſe.
Mais ce que n'a point vû ni Rome, ni la Grèce,
Un jeune Demidieu, notre ſecond eſpoir,
Ton généreux DAUPHIN bientôt le fera voir.
Déja prêt à remplir ſes hautes deſtinées,
Il court impatient au-devant des années;
Au bruit de tes Exploits, honteux de ſon repos
Il ſonge à mériter le grand Nom de Héros;
D'un ſi charmant objet ſon ame poſſédée,
S'en forme à tout propos une brillante idée.
Si d'un langage pur le premier des Céſars
Dans ſes fameux Ecrits lui conte ſes hazards,
Il pouſſe des ſoupirs pleins d'une ardeur extréme,
Et parlant comme lui, penſe à vaincre de même.
Si touché quelquefois de l'amour des beaux Vers,
Du Cygne de Mantouë il écoute les airs,
Son eſprit dédaignant une gloire bornée,

Vole au-deſſus d'Aſcagne, & n'obſerve qu'Enée.
Mais quand pour contempler des faits plus glorieux,
GRAND ROI, ſur ton Hiſtoire il arrête les yeux,
Qu'il voit du Belge épars les Troupes allarmées
Ouvrir de tous côtés la Flandre à tes Armées,
L'Eſcaut frémir de peur juſqu'aux portes d'Anvers,
Et Cambray de ſa chute étonner l'Univers;
Que de vœux empreſſés! que de jalouſes peines!
Un feu pareil au tien s'allume dans ſes veines,
Et ce Lion naiſſant, épris d'un beau couroux,
Te voudroit à ſon tour pouvoir rendre jaloux.
Heroïque tranſport, magnanime colére,
N'apellez pas ſi-tôt le fils auprès du Pere,
Laiſſez-lui de plus loin regarder ce Vainqueur,
Et ne prétendez pas occuper tout ſon cœur;
Reſpectez un loiſir que ſon âge lui donne;
Du moins en attendant les lauriers de Bellonne,
Souffrez qu'à pleines mains dans le ſacré Vallon
Il cüeille les lauriers que promet Apollon.
Ce Dieu que les beaux Arts ſuivent tous à la trace,
Dans le Louvre aujourd'hui tranſporte le Parnaſſe,
Et voulant de ſa gloire y répandre l'éclat,

Choiſit pour Interpréte un illuſtre Prélat ;
Parle au jeune Héros par cette voix fidelle,
Et d'un Prince accompli prépare le modèle.
Troupe chére à LOUIS, Hôteſſes de ſa Cour,
Muſes pour ſon DAUPHIN redoublez votre amour ;
Ce nouveau Protecteur, inſtruit à vous deffendre,
Même dès le berceau ſe plut à vous entendre ;
Il vous aima toûjours, & toûjours il aprit
En formant ſon courage à former ſon eſprit.
L'Arbitre de ſes mœurs, qui d'une heureuſe audace
Suivit le Dieu du Pinde & le Dieu de la Thrace,
D'un habile Diſciple habile Gouverneur,
Par ce double ſentier le conduit à l'honneur.
Qu'il eſt beau de le voir d'une ardeur ſans égale
Exercer les talens de cette Ame Royale !
L'effet répond au zèle, & l'Artiſan charmé
Sans peine entre ſes mains voit l'ouvrage formé.

Mais toi pour qui le Ciel tant de tréſors déploye,
A l'aſpect de ce Fils, GRAND ROI, quelle eſt ta joye !

Lorſque pour éprouver & ſon cœur & ſon bras,
Il cherche dans les bois l'image des combats ?
Ou que ſur un courſier qui part de la barriére,
Il fournit d'un air libre une juſte carriére ?
Tantôt d'un plomb volant, plus prompt que les éclairs,
Il ſurprend les oiſeaux dans le vague des airs ;
Tantôt quand les plaiſirs l'invitent à la danſe,
Il anime ſes pas d'une noble cadence ;
Il ſçait d'un boulevart connoître le défaut,
Sur le plan d'une tour méditer un aſſaut,
Et par les traits divers que ſa plume figure
Des Remparts Eſpagnols menacer la ſtructure.
Toi-même dans le cours de tes rares Exploits,
Exemple des Guerriers, des Peres & des Rois ;
Tu veux, pour l'animer, que témoin de ta gloire,
Sur tes pas, devant Dôle, il marche à la victoire,
Toi-même pour l'inſtruire aux ſublimes projets,
Pour lui mieux aſſurer le cœur de tes Sujets,
Tu veux de cette main qui ſçait dompter le Tage,
Lui tracer de ton Règne une fidelle Image.
Aidé de tes leçons, rempli de tes vertus,
Qu'à ſes pieds il verra d'Ennemis abattus !

Que de monts aplanis ! que de digues forcées !
Que d'orgueilleuſes tours ſans peine renverſées !
Vous que contre LOUIS la crainte a raſſemblez,
J'en vois naître un ſecond, tremblez, Peuples, tremblez;
Vous le verrez bientôt, d'une rapide courſe,
Impétueux ruiſſeau d'une féconde ſource,
Deſcendre dans vos champs, & devenu plus fort,
S'ouvrir un vaſte lit du Midy juſqu'au Nord.

Qui docet filium ſuum laudabitur in illo.
Eccleſiaſtic. xxx. 2.

PRIERE POUR LE ROI.

Grand Dieu, qui ſoutiens la puiſſance
Du vaillant & ſage LOUIS;
Fais qu'il vive long-tems pour le bien de la France,
Et qu'il revive dans ſon Fils.

QUE LA VICTOIRE A toûjours rendu SA MAJESTE' plus facile à la Paix.

QUand LOUIS par ſes mains à vaincre toûjours prêtes,
Au gré de ſes déſirs étendoit ſes Conquêtes,
Que l'Eſcaut ſuccombant après de vains efforts,
Et de ſang & de feu voyoit fumer ſes bords,
Et que le Rhin traînoit, chargé de rudes chaînes,
Entre l'Aigle & les Lys ſes ondes incertaines;
Que l'Ebre enfin trembloit au bruit de nos beaux faits,
Belge, Ibére, Germain, attendiez-vous la Paix?
Euſſiez-vous dit qu'un jour notre vertu guerriére
Au milieu de la lice eût borné ſa carriére?
Et que prêt d'emporter le reſte de vos tours,
Le torrent de lui-même eût arrêté ſon cours?
Certes à notre ardeur notre fortune égale
Vous prédiſoit aſſez une ſuite fatale;
Déja Gand de nos coups avoit ſenti le poids,
Ipre ſouffroit le joug, Mons étoit aux abois;

Il cédoit, & bientôt une palme nouvelle
Attendoit le Vainqueur ſur les murs de Bruxelle.
Qui n'eût crû qu'en ce tems où Bellonne en fureur
De nos armes par-tout répandoit la terreur ;
La paix, loin des mortels, dans la voûte azurée
Sans eſpoir de retour ne ſe fût retirée ?
Au premier étendart qui parut à ſes yeux
Sans doute la Déeſſe eût quitté ces bas lieux
Si malgré les efforts d'une Ligue ennemie,
La France dans ſon ſein ne l'avoit affermie ;
Heureuſe de pouvoir, ſans perdre un bien ſi doux,
Sur des bords étrangers ſignaler ſon courroux.
Où pouvoit, dans un tems en déſordres fertile,
La Paix trouver ſur terre un plus fidèle azile
Qu'en ces lieux floriſſans où commande un Héros
Qui ſeul au Monde entier peut donner le repos ;
Où pouvoit ſon olive à couvert de l'injure,
Mieux qu'à l'ombre des Lys maintenir ſa verdure,
De ces Lys immortels dont on voit chaque jour
La tige ſe hauſſer vers leur premier ſéjour ?
Le ſeptiéme printems voyoit loin du ravage
Toûjours les Alcions border notre rivage ;

Paiſibles au-dedans, redoutez au dehors,
Nous bravions l'Ennemi qui trembloit dans ſes forts,
Et jamais tout enſemble on n'a vû dans le monde
De règne plus guerrier, ni de paix plus profonde.
Un ſi rare bonheur avoit de quoi charmer;
LOUIS dans ſes Etats pouvoit le renfermer,
Arbitre de la Paix, ainſi que de la Guerre,
Il pouvoit diſpenſer l'une & l'autre à la Terre;
Répandre ici les biens, là répandre les maux,
Rendre heureux ſes Sujets, & perdre ſes Rivaux.
Le nuage fatal, gros de mille tempêtes,
Menaçant nos Voiſins, eût crevé ſur leurs têtes,
Et de tout cet éclat que l'orage eût produit,
Il ne fût juſqu'à nous arrivé que le bruit.
Mais quoi! ſur les frayeurs de l'Europe allarmée,
LOUIS ne fonde pas toute ſa renommée;
Parmi tant de lauriers qui parent ce Vainqueur,
Toûjours les moins ſanglans flattent le plus ſon cœur,
Au fort de ſes progrès, maître de ſon courage,
Il cherche en ſa clémence un plus noble avantage;
Et bien loin d'inſulter aux Peuples déſolez,
Loin d'abattre les murs par ſa force ébranlez,

Lui-même des Vaincus Protecteur magnanime,
Content de s'attirer leur crainte & leur eſtime,
Il veut en leur faveur ſortir du champ de Mars,
Et leur offre la Paix ſur leurs propres rempars ;
Ennemi généreux, il n'a point d'autre envie,
Pouvant donner la mort, que de donner la vie ;
Prêt à quitter le fer lorſqu'il l'a fait quitter,
Il ne veut pas détruire, il ne veut que dompter ;
Et par un bel effort qui couronne ſa gloire,
Quand il a tout ſoumis, il ſoumet ſa Victoire.
Ah ! ſi pour votre bien le ſort officieux
N'eût pas été ſi lent à deſſiller vos yeux,
Peuples, n'auriez-vous pas, étouffant la Diſcorde,
Prévenu ce repos que LOUIS vous accorde ?
Au-lieu qu'un prompt hommage implorant ſa douceur,
Pouvoit du Conquérant vous faire un Défenſeur,
Vous avez irrité ce Maître de la Terre,
Et ne l'avez connu qu'armé de ſon Tonnerre.
Telle voulut jadis d'un œil audacieux,
Sémèle contempler le Monarque des Cieux ;
Mais ſi-tôt qu'il parut tenant en main ſa foudre,
L'indiſcrète Thébaine en fut réduite en poudre.

Un fol eſpoir de vaincre a fait votre malheur,
Vous penſiez par le nombre accabler la valeur ;
Mais ſi plûtôt pour vous la Paix eût eu des charmes,
Saint-Omer ſous nos Loix n'eût pas cauſé vos larmes ;
Le ſang de vos Guerriers coulant à gros boüillons
N'auroit pas de Caſſel inondé les ſillons ;
Cambray n'auroit pas vû les Drapeaux qu'il arbore,
Et l'Aigle dans Fribourg pourroit voler encore.
Trop fiéres Nations, qui du plus grand des Rois
Prétendiez arrêter les rapides Exploits,
Depoüillant aujourd'hui cette vaine manie,
Çaurez-vous révérer la France & ſon Génie ?
La Paix l'offre à vos yeux tranquille & déſarmé,
L'aimeriez-vous mieux voir au Combat animé ?
Non, non, à cet aſpect ſi votre ame interdite
Sent, malgré ſon orgüeil, que ſa vigueur la quitte,
Songez à vous connoître, & ſages déſormais,
Craignez, aimez LOUIS, & méritez la Paix.

Qui facit concordiam in ſublimibus ſuis.

Job. xxv. 2.

PRIERE POUR LE ROI.

Qu'un doux & long repos ſuccéde au bruit des Armes,
Ou ſi la Guerre un jour ramenant les allarmes,
Doit s'opoſer à nos ſouhaits,
Seigneur, qui de LOUIS favoriſez la gloire,
Afin qu'il nous rende la Paix,
Donnez-lui toûjours la Victoire.

AUTRE.

Puiſque ce ROI fameux, que votre main nous donne,
Grand Dieu, fais voir en ſa perſonne
Les vertus des Héros & de Guerre & de Paix;
Faites que dans le cours de ſes belles journées,
Raſſemblant les vertus des Rois les plus parfaits,
Il raſſemble auſſi leurs années.

IDYLLE AU ROI.

SUR LA PRISE DE NAMUR.

QUelle fécondité de travaux glorieux !
LOUIS toûjours victorieux,
Vient de ceindre ſon front d'une palme nouvelle,
Si-tôt que Bellonne l'apelle,
Il voit par un ſuccès heureux
Ses entrepriſes couronnées.
Il eſt d'infertiles années,
Où malgré nos ſoins & nos vœux,
Cerès n'accorde pas l'Abondance eſpérée.
Souvent un funeſte Borée
Brûlant le tendre épi prêt à paroître au jour,
Laiſſe de ſon couroux une triſte mémoire ;
Mais l'An ne fait jamais ſon tour
Que LOUIS ne recüeille une moiſſon de gloire.

Au faîte de l'honneur parvenu dès long-tems,
On admire, on cherche, on ignore
Par quel art il joint tous les ans

A ſes miracles éclatans
Des miracles nouveaux plus éclatans encore.
De Mons flatté d'un vain ſecours,
Quand il eut à ſes pieds humilié les tours,
L'Europe attentive, étonnée,
Ne trouva rien d'égal à ce dernier effort :
Et voilà que Namur plus redouté, plus fort,
Subit la même deſtinée.

Par quelle frivole raiſon,
GRAND ROI, vos Ennemis pourront-ils ſe défendre ?
Diront-ils que pour les ſurprendre,
Vous avez des Combats prévenu la ſaiſon ?
Que par une feinte imprévuë
Couvrant votre marche ambiguë,
Vous avez ajouté la ruſe à la valeur ?
Non, lorſque dans les airs ont paru vos Bannières,
Les influences printanières
Commençoient à répandre une douce chaleur,
Ils ont vû de droit fil ſur eux fondre l'orage ;
Vous leur avez de loin annoncé leur malheur ;

Nul ſecret, nul détour : votre mâle courage
Ne leur laiſſe pas l'avantage
De pouvoir d'une excuſe honorer leur douleur.

Que dis-je ? Eſt-il pour eux une meilleure excuſe,
Que la valeur de ce grand Roi,
Qui ſe fait chaque année un plaiſir, une loi
D'inſulter en perſonne à la Ligue confuſe ?
Différent de ces Rois ennemis du grand jour,
De qui, ſauvage, renfermée,
La Majeſté languit dans une ſombre Cour ;
Un Camp eſt ſon plus doux ſéjour.
Par lui de ſes Guerriers la vigueur animée,
De la flamme & du fer affronte les hazards ;
Et contre les plus forts remparts,
Sa préſence eſt une autre Armée.

Que ſi loin des yeux du Héros,
Le dangereux Eole & l'inconſtant Neptune
Contre LOUIS & ſa Fortune
Ont déchaîné les vents, & ſoulevé les flots ;
Malgré la tempête importune,

Dans ſon fameux deſſein a-t-il paru troublé ?
En remporte-t-il moins l'honneur de la Campagne ?
Certes le vent mutin a vainement ſouflé ;
Il n'a fait que gronder au pied de la montagne,
Sans que ſur le ſommet il ait rien ébranlé.

Tandis qu'enflé d'un avantage,
Qui n'a pû retarder le cours de nos progrès,
Naſſau nous brave au loin, il eſt vaincu de près ;
Et lui-même ſur Terre éprouve un autre orage ;
De Namur à ſes yeux les forts ſont emportés ;
Le Conquérant que rien n'arrête,
A travers cent périls fiérement ſurmontés,
Court au triomphe qui s'aprête.
Pourrions-nous, ſans frémir, penſer qu'à ſes côtés
Siffle du plomb fatal l'effroyable tempête,
Si nous n'étions ſurs du ſecours
Des Lauriers qui couvrent ſa tête,
Et dont l'heureux ombrage, au fort de ſa Conquête,
D'un Prince de ſon ſang a garanti les jours ?

Vous, triſtes Spectateurs d'une telle Victoire,

Que ſous divers Drapeaux aſſemble un même ſort,
Belges, Anglois, Germains, conſolez-vous du tort
Que Naſſau fait à votre gloire;
Vous en ſerez bien-tôt vengés.
Quand Namur à ſa vuë entre nos bras ſe livre,
Flêtri par cet affront, ſongez
Qu'il n'y pourra long-tems ſurvivre.
Tous les ans vaincus ſans combats,
Il doit fuir une vie à ſon honneur contraire;
Et le coup, que chez lui la Guerre ne fait pas,
La ſeule honte le doit faire.

GLOSE DE SAINTE THERESE.

TEXTE.

JE vis, mais c'eſt en Dieu, qui vient de me nourrir,
Et j'attends dans le Ciel une ſi belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

GLOSE.

Dieu s'uniſſant à moi par un heureux mélange,
Fait ſentir à mon cœur ſon amour pur & vif;
Je ſuis libre, il eſt mon captif;
C'eſt lui qui ſous mes loix de lui-même ſe range.
Quoi! mon Dieu mon captif, ha! le puis-je ſouffrir?
Dans ce renverſement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Oh! qu'il me reſte encore une longue carrière!
Que cet exil eſt dur qui m'arrête en ces lieux!
Que le ſéjour eſt ennuyeux
Qui retient dans les fers mon ame priſonnière!

Attendant que la mort vienne me ſecourir,
Mais ignorant l'heure dernière,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

La vie eſt à mon goût d'une amertume extrême;
Eſt-ce vivre, Seigneur, que de vivre ſans vous?
Si l'amour que je ſens eſt doux,
Le terme de l'attente, hélas! n'eſt pas de même:
Ce faix rude & peſant m'empêche de courir;
Et toûjours loin de ce que j'aime,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Je fonde ſur la mort toute mon eſpérance;
L'Arrêt qui limita le compte de nos jours,
Si-tôt qu'il en tranche le cours,
D'un meilleur avenir nous donne l'aſſurance.
Mort, dont le cours propice exempte de périr,
Hâte-toi pour ma délivrance,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Fol amour des Mortels, trop dangereuſe vie,
Un autre amour plus noble & plus puiſſant que toi,
Armé de courage & de foi,

Pour mieux me faire vivre, à mourir me convie ;
Ta perte eſt le ſalut où je dois recourir,
Que ne m'es-tu bientôt ravie ?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

La Vie habite au Ciel, heureux qui l'y peut ſuivre ;
Faiſons pour la trouver un généreux effort.
Ici la vie eſt une mort,
Dont la mort cependant à la fin nous délivre ;
Aproche, douce mort, qu'on ne peut trop chérir.
Dans l'ardeur de mourir pour vivre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Vie humaine, tréſor qu'à tout autre on préfère,
Si mon Dieu vit en moi, ſi je vis en mon Dieu,
Craindrai-je de te dire adieu ?
Et la mort à ce prix me ſera-t-elle amère ?
C'eſt un bien qu'elle ſeule a droit de m'acquérir.
Pourquoi faut-il qu'elle diffère ?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Abſente de mon Dieu, je languis triſte & ſombre,
Qu'eſt-ce que je puis voir où je ne le vois pas ?

Ma vie eſt un affreux trépas ;
Mon jour eſt une nuit, ma lumière eſt une ombre ;
La ſource de mes maux ſans lui ne peut tarir,
Laſſe d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Le poiſſon qui ſe meurt ſorti du ſein de l'onde,
Trouve au moins dans la mort la fin de ſon tourment ;
Mourir eſt un contentement,
A qui traîne une vie en ſuplices féconde :
Trop ſure que le tems ne ſert qu'à les aigrir,
Vive enſemble, & morte en ce monde,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Envain pour ſoulager les tranſports de mon ame,
Je vous cherche, Seigneur, ſur vos ſacrés Autels ;
Inviſible aux yeux des Mortels,
Vous ſuſpendez ma joye & redoublez ma flamme ;
Ce n'eſt qu'après la mort qu'on peut vous découvrir,
Viens donc, ô mort que je réclâme,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Vous le ſçavez, mon Dieu, lorſque je vous poſſéde,

A peine puis-je, hélas ! un moment vous garder,
Qu'au plaiſir de vous poſſéder
La crainte de vous perdre auſſi-tôt ne ſuccéde.
Il n'eſt que le trépas qui m'en puiſſe guérir ;
Mourons, c'eſt l'unique reméde,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie,
Sans vous je ne puis vivre, & je meurs pour vous voir,
Ne retardez plus mon eſpoir,
Rompez, briſez les fers d'une ame aſſez punie :
Il eſt tems qu'à mes cris le Ciel ſe laiſſe ouvrir,
Brûlant de m'y voir réünie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Mais non, je dois, Seigneur, pour apaiſer votre ire,
De ma vivante mort prolonger les douleurs.
Je dois, les yeux noyez de pleurs,
Expier mes forfaits par un juſte martyre ;
Ha ! quand ſi vivement pourrai-je m'attendrir,
Qu'il ſoit enfin vrai de vous dire,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir ?

PROSE DE SAINT BERNARD *ſur l'Amour de Dieu.*

JESUS dulcis memoria,
Dans vera cordi gaudia,
Sed ſuper mel & omnia,
Ejus dulcis præſentia.

Nil canitur ſuavius,
Nil auditur jucundius,
Nil cogitatur dulcius
Quàm Jeſus Dei Filius.

JESU, ſpes pœnitentibus,
Quàm pius es petentibus!
Quàm bonus te quærentibus!
Sed quid invenientibus?

JESU, dulcedo cordium,
Fons vivus lumen mentium,
Excedens omne gaudium,
Et omne deſiderium.

TRADUCTION.

HEUREUX, qui de JESUS aime à s'entretenir,
Qui d'un cœur ſatisfait le contemple & l'adore,
Bien doux en eſt le ſouvenir ;
Mais certe la préſence en eſt plus douce encore.

Le ſeul Nom de JESUS une fois prononcé,
Des ſons les plus charmans ſurpaſſe l'harmonie,
Et l'eſprit n'a jamais penſé
Rien qui puiſſe égaler ſa douceur infinie.

JESUS, eſpoir des cœurs que vous daignez toucher,
S'il eſt vrai qu'en ſon ame un Pénitent éprouve
Tant de plaiſirs à vous chercher,
Quel doit être celui de l'ame qui vous trouve ?

Par vous dans notre eſprit ſe répand la clarté,
Par vous dans notre cœur la joye eſt répanduë ;
Une pleine félicité
Par vous de tous nos vœux excéde l'étenduë.

Nec lingua valet dicere,
Nec littera exprimere;
Expertus poteſt credere,
Quid ſit Jeſum diligere.

Jeſum quæram in lectulo,
Clauſo cordis cubiculo,
Privatim, & in publico
Quæram amore ſedulo.

Cum Maria diluculo,
Jeſum quæram in tumulo;
Clamore cordis querulo,
Mente quæram, non oculo.

Tumbam perfundam fletibus,
Locum replens gemitibus,
JESU provolvar pedibus,
Strictis hærens amplexibus.

JESU Rex admirabilis,
Et Triumphator nobilis,

O que de votre amour il eſt doux de brûler !
On ne peut le décrire à moins qu'on ne le ſente,
En vain quand on veut en parler,
Si le cœur eſt muet, la bouche eſt éloquente.

Pour remplir les devoirs de ce parfait amour,
Je me ferai par-tout des retraites tranquilles,
Je vous chercherai nuit & jour
Dans le calme des Bois & dans le bruit des Villes.

Avant que le Soleil allume ſon flambeau,
De l'eſprit, non des yeux, je ſuivrai Madelaine ;
Et comme elle eſt votre tombeau,
J'irai vous déclarer mon amoureuſe peine.

Je remplirai de cris ce ſacré Monument,
Pour vous dans les regrets je trouverai des charmes ;
Pouſſé d'un tendre mouvement,
Je baignerai vos pieds des ruiſſeaux de mes larmes.

Adorable JESUS, Rédempteur des Humains,
Vainqueur de cette mort, aux pécheurs redoutable,

Dulcedo ineffabilis,
Totus deſiderabilis.

Mane nobiſcum, Domine,
Et nos illuſtra lumine,
Pulſa mentis caligine,
Mundum replens dulcedine.

Quando cor noſtrum viſitas,
Tunc lucet ei veritas,
Mundi vileſcit vanitas,
Et intus fervet charitas.

Amor JESU *dulciſſimus*
Et verè ſuaviſſimus,
Plus millies gratiſſimus
Quàm dicere ſufficimus.

Hoc probat ejus Paſſio,
Hoc ſanguinis effuſio
Per quam nobis redemptio
Datur, & Dei viſio.

Roi qui tenez tout en vos mains,
Que n'êtes-vous, hélas ! autant aimé qu'aimable.

Au milieu de la nuit, Seigneur, guidez nos pas,
Nous errons ſans votre aide à la merci du vice,
Ah ! Seigneur, ne nous quittez pas,
Et qu'à votre bonté céde votre juſtice.

Qu'heureux eſt le Mortel que viſite JESUS !
D'abord la vérité luit aux yeux de ſon ame,
Il fuit le monde & ſes abus,
Et d'une ſainte ardeur la charité l'enflamme.

Que ne puis-je, Seigneur, étaler ce beau feu
Qu'un excès de bonté pour l'homme vous inſpire ?
Mais hélas ! j'en dirois trop peu,
Quand vous me donneriez mille voix pour le dire.

Fut-il jamais amour & ſi tendre & ſi fort ?
Un Dieu de notre offenſe innocente victime,
S'eſt venu livrer à la mort
Pour nous ouvrir le Ciel fermé par notre crime.

JESUM omnes agnoſcite,
Amorem ejus poſcite,
JESUM ardenter quærite,
Quærendo inardeſcite.

Sic amantem diligite,
Amoris vicem reddite,
In hunc odorem currite,
Et vota votis reddite.

JESU, Autor clementiæ,
Totius ſpes lætitiæ,
Dulcoris fons, & gratiæ,
Veræ cordis lætitiæ.

JESU mi bone, ſentiam
Amoris tui copiam,
Da mihi per præſentiam
Tuam videre gloriam.

Quum dignè loqui nequeam
De te, tamen ne ſileam,

Hommes, d'un Dieu pour vous connoiſſez le penchant,
Faites à votre tour éclater votre zèle,
Cherchez JESUS, & le cherchant,
Que votre feu pour lui toûjours ſe renouvelle !

Laſſez-vous déſormais de paſſer pour ingrats,
Ecoutez une voix ſi digne qu'on l'écoute ;
Aimez JESUS, ſuivez ſes pas,
L'odeur de ſon exemple a parfumé ſa route.

JESUS, mon divin Maître, Auteur de mon ſalut,
Source de tous les dons que la Grace déploye,
Soyez mon refuge & mon but,
Mon eſpoir dans ce monde, & dans l'autre ma joye.

Faites que votre amour ſoit mon bien le plus doux,
Donnez-lui ſur mes ſens une entière victoire ;
Témoin de mon ardeur pour vous,
Faites que je le ſois un jour de votre gloire.

Que ſi n'étant que cendre & pouſſiere à vos yeux,
Je chante votre Nom d'une voix téméraire,

Amor facit ut audeam
Cum ſolum de te gaudeam.

Tua, JESU, dilectio
Grata mentis refectio,
Replens ſine faſtidio,
Dans famam deſiderio.

Qui te guſtant eſuriunt,
Qui bibunt adhuc ſitiunt,
Deſiderare neſciunt
Niſi JESUM quem diligunt.

Quem tuus amor ebriat,
Novit quid JESUS ſapiat,
Quàm felix eſt quem ſatiat!
Non eſt ultra quod cupiat.

JESU decus angelicum,
In aure dulce Canticum,
In ore mel mirificum,
In corde nectar cœlicum.

Excuſez un zèle pieux,
Je vous aime, & l'amour, Seigneur, ne ſe peut taire.

Qu'on ceſſe de vanter les plus ſuperbes mêts,
Cet amour aux humains eſt le vrai fruit de vie,
Bien loin qu'il dégoûte jamais,
Le plaiſir d'en goûter en augmente l'envie.

Quiconque à votre Table a pû boire & manger,
Pour y boire & manger une autre fois s'empreſſe,
C'eſt un goût qui ne peut changer,
L'apas en eſt ſi doux, qu'on y revient ſans ceſſe.

Heureux l'amant aimé dont vous êtes le choix,
Rempli de ſon objet, à nul autre il n'aſpire,
Et vous poſſédant une fois,
Vous poſſeder toûjours eſt tout ce qu'il déſire.

O charme univerſel ! ô délices ſans fin !
JESUS eſt à la bouche une manne choiſie,
A l'oreille un concert divin,
Au cœur un doux breuvage, égal à l'ambroſie.

Deſidero te millies,
Mi JESU, *quando venies?*
Me lætum quando facies?
Me de te quando ſaties?

Amor tuus continuus,
Mihi languor aſſiduus,
Mihi fructus melliſluus
Eſt, & vitæ perpetuus.

JESU *ſumma benignitas,*
Mira cordis jucunditas,
Incomprehenſa bonitas,
Tua me ſtringat charitas.

Bonum mihi diligere
JESUM, *nihil ultra quærere,*
Mihi prorſus deficere
Ut illi queam vivere.

O JESU, *mi dulciſſime,*
Spes ſuſpirantis animæ,

J'ai pour vous, ô JESUS, formé mille déſirs.
Ah ! quand daignerez-vous, touché de mes prières,
M'enyvrer de vos ſaints plaiſirs,
Et me raſſaſier de vos ſacrés myſtères ?

Tandis que je ſoupire, & que je vous attends,
Que pour vous je languis dans ma priſon mortelle,
Cette langueur, en même tems,
Me donne un goût ſecret de la vie éternelle.

Seigneur, de cet amour ſerrez le nœud charmant ;
Ineffable Bonté, Clémence ſouveraine,
Faites, malgré l'éloignement,
Que je tienne toûjours à vous par cette chaîne.

Le feu que je reſſens eſt le feu des Elus,
Je voudrois l'éprouver dans le degré ſuprême ;
Alors digne Amant de JESUS,
Pour ne vivre qu'en lui, je mourrois à moi-même.

Brûlant de voir mon Dieu, tout m'eſt doux à ce prix,
C'eſt à vous, cher objet de mes tendres allarmes,

Te quærunt piæ lacrymæ,
Te clamor mentis intimæ.

Quocumque loco fuero,
Mecum JESUM desidero:
Quàm lætus, cum invenero!
Quàm felix cum tenuero!

Tunc amplexus, tunc oscula,
Quæ vincunt mellis pocula,
Tunc felix Christi copula;
Sed in his parva morula.

Jam quod quæsivi video,
Quod concupivi, teneo:
Amore JESU langueo,
Et corde totus ardeo.

JESUS cùm sic diligitur,
Hic amor non extinguitur,
Non tepescit, nec moritur,
Plus crescit & accenditur.

Que ma bouche offre tant de cris,
Mon cœur tant de ſoupirs, & mes yeux tant de larmes.

Mon amour vous invoque au retour du matin,
Au retour de la nuit, mon amour vous reclame.
Heureux, ſi je puis à la fin
Par la poſſeſſion ſatisfaire mon ame !

Alors que de baiſers, de careſſes, d'amours,
Quel plaiſir d'embraſſer celui qui me fait vivre !
Mais les embraſſemens ſont courts,
Et mon ame bientôt recommence à le ſuivre.

Le voici, je le tiens, une douce langueur,
A ſon premier aſpect endort toutes mes peines.
L'amour triomphe de mon cœur,
Je ſens un feu plus pur s'allumer dans mes veines.

Rare perfection de l'amour de JESUS !
Dans un tiède milieu jamais il ne s'arrête,
Il s'échauffe de plus en plus,
Et même ſa ferveur croît après la conquête.

Hic amor ardet jugiter,
Dulceſſit mirabiliter,
Sapit delectabiliter,
Delectat & feliciter.

Hic amor miſſus cœlitus,
Hæret mihi medullitus,
Mentem incendit penitus,
Hoc delectatur ſpiritus.

O beatum incendium,
Et ardens deſiderium!
O dulce refrigerium
Amare Dei Filium!

JESU, flos Matris Virginis,
Amor noſtræ dulcedinis,
Tibi laus, honor numinis,
Regnum beatitudinis.

Veni, veni, Rex optime,
Pater immenſæ gloriæ,

Qui pourroit exprimer tous les ſaints mouvemens,
Les merveilleux tranſports qui vont juſqu'à l'extaſe,
Les tranquilles contentemens,
Des cœurs prédeſtinés que cet amour embraſe ?

Cet amour vient du Ciel : à ſes feux innocens,
Inſtruit de leurs effets, je m'abandonne en proye.
Qu'il les redouble, j'y conſens,
En redoublant ſes feux, il redouble ma joye.

Heureux embraſemens, que vous avez d'attraits !
Flambeau dont la ſplendeur illumine les ames,
Eſt-il de Zéphirs aſſez frais
Qu'on ne quitte aiſément pour l'ardeur de vos flâmes ?

JESUS, Fils du Très-Haut, mon aimable Sauveur,
Sorti du chaſte ſein d'une Vierge féconde,
Souvenez-vous en ma faveur,
Du Nom que vous portez pour le ſalut du Monde.

D'un cœur qui vous attend daignez oüir la voix,
Prêt à vous recevoir pour vous ſeul il reſpire,

Affulge menti clariùs
Jam expectatus ſæpius.

JESU, ſole ſerenior,
Et balſamo ſuavior,
Omni dulcore dulcior,
Cæteris amabilior.

Cujus guſtus ſic afficit,
Cujus odor ſic reficit,
In quo mea mens deficit,
Solus amanti ſufficit.

Tu mentis delectatio,
Amoris conſummatio,
Tu mea gloriatio,
JESU, mundi ſalvatio.

Mi dilecte, revertere,
Conſors paternæ dexteræ:
Hoſtem viciſti proſperè
Jam Cœli regno fruere.

Entrez, Roi le meilleur des Rois,
Habitez dans ce cœur ſoumis à votre empire.

Votre éclat du Soleil efface la clarté,
Auprès de vos parfums, le baume eſt du bitume,
Le nectar en vain tant vanté,
Près de votre douceur, n'eſt que de l'amertume.

Seule elle offre à mes vœux des charmes ſi puiſſans,
Que rien, après leur goût, ne touche mon envie,
Seule elle enchante tous mes ſens,
C'eſt un Philtre ſacré dont mon ame eſt ravie.

O mon Dieu, mon amour, mon unique déſir,
Cher Hôte de mon cœur, & ſa plus noble étude,
Soyez ma gloire, mon plaiſir,
Et le gage aſſûré de ma béatitude.

Le péché dans mon ſein avoit porté la mort,
Sa puiſſance eſt en moi par la vôtre étouffée,
Vous l'avez chaſſé de ſon fort,
Remontez dans les Cieux paré de ce Trophée.

HYMNES

SUR LE MIRACLE OPE'RE' à la Proceſſion du Saint Sacrement, dans la Paroiſſe de Sainte Marguerite, à Paris, le 3 . Mai 1725.

Par M. COFFIN, *Ancien Recteur de l'Univerſité.*

HYMNUS PRIMUS.

JESU, *quem modici panis imagine*
Velatum colimus, verè Hominem-Deum;
Proh! quàm magnificis perpetuam patrum
Firmas prodigiis fidem!

Frenos impietas non docilis pati
Nos jactare fremat Numen inutile:
Numen non dubium quàm bene te probas,
Rupto, CHRISTE, *ſilentio!*

TRADUCTION

PAR M. DE LA MONNOYE

HYMNE PREMIERE.

VEritable Homme-Dieu, Sauveur du Genre humain,
Que ſous l'eſpace étroit d'un adorable pain
Recélent nos ſacrés Myſtères,
JESUS, à nos yeux ici-bas
Par quels faits merveilleux ne confirmes-tu pas
La foi conſtante de nos Pères !

Lorſqu'au mépris du Dieu qu'expoſent nos Autels,
Contre un Culte ſi ſaint de profanes Mortels
Font éclater leur inſolence ;
Défenſeur de ta vérité,
Que pour fermer la bouche à leur impiété,
Tu ſçais bien rompre le ſilence !

Dudum profluvio femina ſanguinis
Languebat, miſerâ præmoriens lue :
Jam nec vis oculis ulla, nec aridis
Reſtabat genibus vigor.

Artes nil medicæ proficiunt : malum
Crudeſcit. Sed enim figere ſi datur
Cœleſtis Medici paſſibus oſcula,
Eſt, eſt certa ſalus, *ait.*

Nec ſpe firma fides decipitur ſuâ.
Dum Chriſtus celebri fertur ovans die,
Adrepit mulier : Tu mihi nunc potes
Tabem ſiſtere luridam.

Te, qui vivus ades, te veneror Deum.

D'une perte de ſang qui ne pouvoit tarir,
Parmi nous une Femme étoit prête à mourir ;
Ses genoux chancelloient ſous elle,
Et dès long-tems ſes foibles yeux
Pouvoient à peine ouvrir à la clarté des Cieux
Une languiſſante prunelle.

L'Art fait pour la guérir un inutile effort,
Tout ſembloit lui prédire une prochaine mort,
Quand tout-à-coup elle s'écrie :
Si du Céleſte Médecin
Je puis, comme mon cœur en forme le deſſein,
Baiſer les pas, je ſuis guérie.

L'effet ſuit la parole. A ce jour ſolemnel,
Dans le moment qu'en pompe on porte l'Eternel ;
Rampante ſur le ſaint veſtige :
Mon Dieu, vous connoiſſez ma foi ;
Chaſſez, vous le pouvez, aujourd'hui loin de moi
L'horrible peſte qui m'afflige.

Je vous adore ici, digne Fils du Très-Haut,

Da noxis veniam. Nec *mora* : *deſides*
Vis arcana pedes erigit, *& novus*
Membris inſinuat calor.

Sic nempe illa pari ſaucia vulnere,
Ut furtim tremulâ, *ponè ſequens*, *manu*
Vitalem potuit tangere fimbriam,
Eſt experta Deum ſtatim.

Heu ! *nos fœda magis mille premunt mala* :
Tu deſiderium da Medici. Fides
Nos ſanare poteſt vivida : *tu fidem*,
JESU, *cordibus inſere.*

Sit laus ſumma Patri, *ſummaque Filio*,
Qui vel nube latens non penetrabili,

Daignez me pardonner mes péchez. Auſſi-tôt
Aux pieds du Seigneur étenduë,
On la voit ſe lever ſoudain.
Elle ſent la vertu du pouvoir ſouverain
Dans ſon corps par tout répanduë.

Telle l'Hémorrhoïſſe autrefois humblement
Quand elle eut du Sauveur touché le vêtement,
Dans une ſemblable eſpérance ;
Par une divine faveur
En obtint, pour le prix de ſa vive ferveur,
Une ſemblable délivrance.

Nous en proye à des maux, hélas ! plus dangéreux,
Cherchons-en dans la Foi le ſeul reméde heureux.
Seigneur, que ta miſéricorde
Plante cette Foi dans nos cœurs.
Par elle de nos maux nous ſerons les vainqueurs,
Si ta clémence nous l'accorde.

Gloire au Pere Immortel ; Gloire au Fils Tout-puiſſant
Qui pour nous tous les jours ſous un voîle deſcend

Victricem populis promit adhuc manum :
Sacro laus quoque Flamini. Amen.

HYMNUS SECUNDUS.

Stupente ſpectantum choro,
Vix ipſa ſat compos ſui,
CHRISTI *triumpho fit comes,*
CHRISTI *triumphus femina.*

Non ille, non adhuc tamen
Stetit repercuſſus fluor :
Sed ipſa doni gratiam
Injecta commendat mora.

Adaucta ſucceſſu fides,
Fauſtoque læta pignore,
Secura voti, præcipit
Plenæ ſalutis gaudium.

Dont nous ne perçons point l'ombrage,
Mais d'où, quand il veut, à nos yeux
Il ſçait faire ſortir un doigt victorieux.
Chrétiens, à l'Eſprit Saint rendons un même hommage.

HYMNE SECONDE.

TOus les Spectateurs ſont émûs.
La Malade avec eux dans un tranſport extrême
Marche au Triomphe de JESUS,
Et devient de JESUS le Triomphe elle-même.

Le ſang couloit pourtant toûjours.
Le Ciel n'accorda pas une grace ſubite,
Et ralantiſſant le ſecours,
En fit par le progrès mieux ſentir le mérite.

L'heureuſe Femme en ce moment
Sent augmenter ſa foi, ſon eſpoir l'encourage,
Et d'un parfait ſoulagement
Elle goûte déja l'infaillible préſage.

Tunc irretorta Corpori
Figens verendo lumina :
Sanabor, *exclamat*, tuæ
Si limen attingam domûs.

O incruentæ non ſatis
Miranda virtus Hoſtiæ !
Sacras reformidans fores,
Repente morbus aufugit.

Sic noſtra, CHRISTE, *ſic velis*
Purgare labe pectora :
Caſtos tremendum ſic doce
Intrare ſanctuarium.

Perenne ſit Patri decus :
Decus perenne Filio :
Qui cordium ſordes lavas,
Par ſit tibi laus, Spiritus. Amen.

Oüi je prévois maguériſon,
Dit-elle, en regardant la Victime ſacrée,
Pourvû que de votre Maiſon
Je puiſſe ſeulement, Seigneur, toucher l'entrée.

O miracle à nos yeux produit !
Le mal, qui juſqu'au Temple avoit porté ſa courſe,
Par reſpect à la porte fuit.
Le ſang ne coule plus, & remonte à ſa ſource.

Seigneur, épure ainſi nos cœurs,
Rends-les par ta bonté capables de te plaire.
Lave les taches de nos mœurs,
Et ne nous laiſſe pas ſoüiller ton Sanctuaire.

Gloire au Pere le Créateur ;
Gloire au Fils que pour nous ſon amour ſacrifie ;
Gloire à l'Eſprit Conſolateur,
Qui nous éclaire enſemble & qui nous purifie.

HYMNUS TERTIUS.

NUnc, ô Sionis quotquot amor tenet,
Quotquot ſuperni tangit honos Patris,
Chriſti triumphantis recentes
Tempus erat celebrare palmas.

Fœcunda quondam prodigiis manus,
Ceſſare lapſu neſcia temporum,
Antiqua nunc geſtit ſalubri
Conſilio renovare ſigna.

Sic ille ſponſam, ſanguine quam ſuo
Quæſivit emptor, lætificat bonus:
Sic ille nutu ſternit ipſo
Attonitos metuendus hoſtes.

Invitat imò blandus, & allicit.
Vos ô! rebellis quos malè devios
Abduxit error, ſub priores
Grex, remea, miſerande caulas.

HYMNE TROISIEME.

O Vous qui de Sion chériſſez la mémoire,
Vous que touche l'honneur du Monarque des Cieux,
Venez tous célébrer la nouvelle victoire
De JESUS ſon Fils glorieux.

Sa main, qui fut jadis ſi féconde en merveilles,
Veut bien, de tems en tems ouverte au Genre humain,
Lui faire voir encor par des œuvres pareilles
Qu'elle eſt toûjours la même main.

Il conſole par-là cette Epouſe fidelle
Qu'au prix de ſon ſang propre il a ſçu conquérir.
Il conſterne par-là le Troupeau trop rebelle
Qu'il voit s'égarer & périr.

Non, plûtôt il l'invite à rentrer dans la joye.
Vagabondes Brebis, objets de ſon travail,
Pourquoi differez-vous à lui donner la joye
De vous remener au bercail ?

Nam quid moratur? Grandia Civitas
Portenta teſtis prædicat : hæc quoque
Spectaſtis ipſi. Cur negare
Nec licet, & pudor eſt fateri?

Nunc ergo, Paſtor quò vocat, ocyùs
Ad tuta læti pergite paſcua.
Ah! fulgurantes Veritatis
Ne radios oculi repellant.

Quin ipſe tandem, CHRISTE, *potentibus*
Ad te volentes illecebris trahe.
Abſolve clemens inchoatum
Prodigio potiore munus.

At nos, avitæ queis fidei datum
Hærere, felix ſorte genus ſuâ,
Accendat in JESUM *latentem*
Relligio pietaſque major.

Sit ſumma Patri, ſummaque Filio,
Sit ſancte compar laus tibi, Spiritus,
Quo dura miteſcunt, novaſque
Concipiunt pia corda flammas. Amen.

Qui peut vous arréter ? Dieu lui-même s'explique.
Tout Paris à vos yeux s'empreſſe à le loüer.
Vous ne pouvez nier un prodige authentique ;
Et vous ne l'oſez avoüer ?

Ceſſez enfin de paître une herbe meurtrière.
Pour vous dans notre champ croît un thym précieux.
Quand la vérité brille, à ſa vive lumière
Quel bandeau dérobe vos yeux ?

Grand Dieu, c'eſt à toi ſeul d'achever ton ouvrage.
Sur d'aveugles Humains rends ton triomphe entier,
Et que ta Grace ajoûte, en domptant leur courage,
Un plus grand Miracle au premier.

Nous heureux ſucceſſeurs de la foi paternelle,
Peuple à l'Egliſe Sainte en naiſſant attaché,
Plus fermes que jamais, redoublons notre zéle
Pour le Culte d'un Dieu caché.

Gloire au Pere Immortel ; Gloire à ſon Fils Unique ;
Gloire à l'Eſprit Divin dont le feu vif & pur
D'un cœur déja fervent fait un cœur ſéraphique,
Et ſçait amollir le plus dur.

HYMNE

POUR L'OFFICE DE S. BENIGNE Apôtre de Bourgogne. *

* Ces Hymnes ont été compoſées par un Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur.

HYMNUS PRIMUS.

Lætis reſultet Divio cantibus,
Plaudat Benigno, laudet Apoſtolum
Qui Fana ſtravit, qui triumpho
Centuplici ſuperavit Orcum.

Chriſto daturus ſanguine filios,
Caros parentes & Patriam fugit :
Exutus ut rebus caducis,
Sit locuples potiore fundo.

Primùm ſuperbam pugnat in Æduam :
Evertit Aras, crimina dedocet :
Superque Templorum ruïnas
Erigitur fidei trophæum.

Sacris medullas ignibus æſtuans,
Hinc ſæviorem, Divio, te petit :
Vitæ perennis nec magiſtrum
Ulla necis ſpecies retardat.

TRADUCTION.

PAR M. DE LA MONNOYE.

HYMNE PREMIERE.

POur Benigne, aujourd'hui d'une voix ſolemnelle,
Dijon, fais retentir les Airs :
Chante l'Apôtre dont le zèle,
Triomphant de tes Dieux, triompha des Enfers.

Le ſang qu'il répandit fut le germe fertile
D'une ſainte Poſtérité.
La Terre à ſes yeux étoit vile ;
Pour les Tréſors du Ciel il avoit tout quitté.

A ſes pieux exploits, à ſes nobles exemples
Autun eut la première part :
C'eſt là ſur le débris des Temples
Que ſon bras, de l'Egliſe arbora l'Etendart.

Il vint de-là s'offrir à ta fureur barbare ;
Rien n'arrête un ſi beau tranſport,
Et plein de joye il ſe prépare
A la vie immortelle en affrontant la mort

Noctem micanti lumine diſſipat ;
Et Veritatis , quos peperit Deo ,
Paſcens alumnos lacte , ſponſam
Ritè parat ſine labe Chriſto.

Gens infidelis percita barbaro
Furore , ſævas injiciunt manus
In Martyrem ; vinctum catenis
Ad ſolium rapiunt tyranni.

Quæ vincla ſtringunt innocuas manus ,
Ad aſtra mentem pondere ſublevant :
Quos tortor ignes quaſque virgas
Multiplicat , recreant Benignum.

Æterna ſummo gloria ſit Patri ,
Æterna Nato , par tibi Spiritus ,
Ad purpuratas cui Benignum
Jungere complacuit cohortes. Amen.

Chez toi regnoit alors une nuit criminelle :
Il t'ôta le bandeau fatal,
Et fit d'une Ville infidelle
Une Epouſe ſans tache à l'Epoux Virginal.

Qu'il ſouffrit de travaux à l'aide de la Grace ;
Pour détruire un culte impoſteur !
En proye à l'inſolente audace,
On le charge de fers, on le livre au Préteur.

Cruels, que gagnez-vous à l'accabler de chaînes ?
Leur poids relève ſon eſprit.
Les feux, les verges inhumaines,
Les maux ſoufferts pour Dieu, ſont des maux qu'il chérit.

Pere, Fils, Saint Eſprit, que tout vous rende hommage ;
Pour vous l'Athléte glorieux,
Dont nous célébrons le courage,
Revêtu de la pourpre, eſt aſſis dans les Cieux.

HYMNUS SECUNDUS.

HUc, vos Cœlicolæ, prælia militis
Haud ingrata vocant, plaudite cantibus :
Et tu plaude tui, Divio, Martyris
Sacro ſanguine fulgida.

Ad pœnas rapitur, propoſiti tenax ;
Artus carnifices funibus alligant,
Magnâ vi lacerant, oſſaque diſtrahunt,
Sulcant viminibus eutem.

Addunt pectinibus vulnera ferreis ;
Multo nuda patent viſcera vulnere :
Rimis ſpirat amor, Martyris intima
Invicti legitur fides.

Immortalis honor ſit tibi, Trinitas,
Ad lumen fidei, quæ populos vocans,
Burgundæ celebri gentis Apoſtolo
Donas præmia Martyrum. Amen.

HYMNE SECONDE.

HOtes du Firmament, venez tous aplaudir
Au digne Citoyen que Dijon vous envoye :
Toi brillante à jamais du ſang de ton Martyr,
Dijon, fais éclater ta joye.

Fidèle ſans relâche aux divins mouvemens,
L'intrépide Héros s'abandonne au Martyre ;
Il ſemble défier dans l'horreur des tourmens,
Le bras même qui le déchire.

Le peigne douloureux dans ſa chair enfoncé,
Y creuſe en mille endroits de cruelles bleſſures ;
L'amour, qui dans ſon cœur ſe trouve trop preſſé,
Reſpire par ces ouvertures.

Seigneur, que votre Nom ſoit loüé nuit & jour :
Par vous environné d'une éternelle gloire,
L'Apôtre de Bourgogne en la céleſte Cour,
Joüit du fruit de ſa Victoire.

HYMNUS TERTIUS.

PLagas ingeminant ; cedere neſcius,
Unà cum canibus carcere clauditur,
Ut corpus lacerum, jam rabidi fame,
Ceu fruſtum citò devorent.

Senos abſque cibis Martyr agit dies :
At dulci Superûm nectare paſcitur,
Quo plenus renovat prælia fortior,
Audax omnia perpeti.

Fac nos, Chriſte, tui Martyris æmulos,
Quâ pro te moritur, ritè ſequi fidem.
Et dùm vita manet, da tibi vivere,
Et cum mors veniet, mori.

Immortalis honor ſit tibi, Trinitas,
Ad lumen fidei quæ populos vocans,
Burgundæ celebri gentis Apoſtolo
Donas præmia Martyrum. Amen.

HYMNE TROISIÉME.

DEs Dogues que la faim préparoit au carnage,
Deſtinez au Saint pour Boureaux,
Oubliant à ſes pieds leur homicide rage,
De Dogues qu'ils étoient deviennent des Agneaux.

A toute nourriture on ferme en vain l'entrée
Dans ſa priſon pendant ſix jours ;
Là par les mains d'un Ange, une manne ſacrée
Pour le fortifier lui prête un prompt ſecours.

Seigneur, comme à Benigne, inſpirez-nous l'envie
De vous honorer ici-bas :
Toûjours unis à vous dans le cours de la vie,
Unis à vous de même à l'heure du trépas.

Pere, Fils, Saint Eſprit, que tout vous rende hommage :
Pour vous l'Athléte glorieux,
Dont nos chants aujourd'hui célèbrent le courage,
Revêtu de la pourpre, eſt aſſis dans les Cieux.

HYMNUS QUARTUS.

O Virtus fidei cœlitùs efficax !
Poſt tormenta, cruces, diraque verbera,
Mens immota ſtetit, corpus & integrum
Totâ carne refloruit.

Quem membris mutilum, vixque ſuperſtitem
Cæſar crediderat, conſpicit & ſtupet
Nec ſquallore putrem, nec domitum fame,
Nec cerni loca vulnerum.

Dîs portenta putat facta faventibus ;
Offerrique Jovi præcipit hoſtias,
Quarum carne litet, Martyr, edulio
Et ſe polluat impio.

Vir turpes epulas horruit innocens :
Soli, Chriſte, tibi debita ſanitas :
Unum non ſat erat corpus, ut immolem ;
En das, clamitat, alterum.

HYMNE QUATRIEME.

O Foi, dont le pouvoir ſurpaſſe la Nature !
Qui le croiroit ? Benigne ſort
Par la ſeule vertu d'une foi vive & pure,
Du milieu des tourmens, plus tranquille & plus fort.

Il n'eſt défiguré ni par les cicatrices,
Par la faim, ni par la priſon ;
Et Céſar qui le voit après tant de ſuplices,
Ne peut avec ſes yeux accorder ſa raiſon.

De ces Dieux, l'inſenſé croit que vient ce prodige.
Ils veulent, dit-il au Martyr,
Ils veulent te ſauver, & leur clémence exige
Qu'un volontaire encens marque ton repentir.

Moi ! je me ſoüillerois d'un ſacrifice infâme !
Lui répond le pieux Guerrier ;
En ranimant mon corps, le Sauveur de mon ame
A ma vigueur nouvelle offre un nouveau Laurier.

His accenſa furens impietas, novis
Torqueri pugilem ſupplíciis jubet :
Hic rurſum fieri Numinis hoſtiam,
Præclarum reputat decus.

Ad palmam celeri cùm volitet gradu,
Plumbo ſtringit atrox turba pedes cavo
Inſertos lapidi ; ſic quoque gloriæ
Manſit firmior æmulis.

Inſigunt teneris inſuper unguibus
Denas ignivomâ cuſpide ſubulas :
His Martyr veluti tot radiis micat,
Tot ſcribit calamis fidem.

Tandem Carnifices tranſadigunt, crucis
In formam, geminis pectora lanceis :
Frangunt vecte caput, quo diademate
Fulget Rege beatior.

Pœnarum ſatis eſt : mens ſuper æthera
Pennis innocuæ fertur avis, viam

A ces mots, du Tyran la rage forcenée
Ne trouve point aſſez de Croix.
L'innocente Victime à l'Autel retournée,
Y voudroit pour ſon Dieu s'immoler mille fois.

Ses pieds que dans la pierre enchaſſe un plomb liquide,
Ne lui cauſent nulle langueur;
Sa courſe vers le Ciel n'en eſt pas moins rapide,
Et la chaîne du pied n'arrête point le cœur.

On plante dans ſes doigts dix alênes brûlantes,
Qui loin de le remplir d'effroi,
Lui ſemblent dix rayons pleins de flâmes brillantes,
Ou dix plumes de feu dont il ſigne ſa foi.

De deux lances percé, l'ame au triomphe prête,
Il l'attend après le combat;
Une horrible maſſuë en lui briſant la tête,
Donne enfin la couronne au généreux Soldat.

Le corps en ce moment ſur la pouſſière tombe
Répandant ſon ſang à grands flots;

Demonſtrans niveam, quâ licet unicâ
Cæleſti requie frui.

Immortalis honor ſit tibi Trinitas,
Ad lumen fidei quæ populos vocans,
Burgundæ celebri gentis Apoſtolo
Donas præmia Martyrum. Amen.

Inſcription de S. Paulin ſur les Fonts de Batême.

Sanctus in hunc cœlo deſcendit Spiritus amnem,
Cœleſtique Sacras fonte maritat aquas.
Concipit unda Deum, Sanctamque liquoribus almis,
Edit ab æterno ſemine progeniem.

L'ame volant au Ciel en forme de Colombe,
Au ſein de ſon Auteur va chercher le repos.

Pere, Fils, Saint Eſprit, que tout vous rende hommage.
Par vous l'Athléte généreux
Dont nos chants aujourd'hui célèbrent le courage,
Revêtu de la pourpre, eſt aſſis dans les Cieux.

TRADUCTION.

A la face de nos Autels,
Ici de l'Eſprit Saint le feu s'unit à l'onde;
Qui par ce mariage heureuſement féconde,
Engendre pour le Ciel des Enfans immortels.

SUR LA VANITE'

Des choſes du Monde, & la Converſion de l'Ame à Dieu.

POur ton propre interêt, Lecteur, je te conjure
De donner à ces Vers un peu d'attention :
Dieu peut-être aujourd'hui veut de cette Lecture
Faire l'heureux motif de ta Converſion.

Il faut ou que le Monde, ou que Dieu ſoit trompeur,
Dans l'eſprit different qu'ils nous donnent pour vivre ;
Si Dieu ne peut mentir, Mortels, tremblez de peur,
Le monde fait périr quiconque le veut ſuivre.

Elevons dans le Ciel nos cœurs & nos eſprits.
Ce qu'on nous peut ôter ne l'eſtimons pas nôtre ;
Heureux qui pour le monde eut toûjours du mépris !
Il reprend d'une main ce qu'il donne de l'autre.

Quiconque ſe propoſe un doux pélerinage,
Des fardeaux importuns évite l'embarras ;
Le Ciel eſt notre but ; dans un ſi beau voyage,

Le fardeau de nos biens retarderoit nos pas.

Tout ce que le Seigneur a produit ſous les Cieux,
Commence à n'être plus quand il commence d'être :
C'eſt un feu qui s'éteint dès qu'il brille à nos yeux,
Et le même moment le voit périr & naître.

Les Neiges qu'un grand vent ſeme de tous côtés,
Les nuages dans l'Air & les vagues ſur l'Onde,
Les Oiſeaux dans les Cieux légérement portés,
Sont bien moins inconſtans que la chair & le monde.

La fleur qui dans un jour ſèche & s'épanoüit,
Ces boules d'air & d'eau qu'un petit ſoufle caſſe,
Une ombre qui paroît & qui s'évanoüit,
Nous repréſente bien comme le monde paſſe.

Lorſque ton cœur entend la voix des voluptés,
Crois-moi, n'écoute point ces trompeuſes Sirènes ;
Elles donnent aux ſens qu'elles ont enchantés,
Après de faux plaiſirs, de véritables peines.

Penſe à l'Eternité ; ce ſolide entretien

Echaufe les vertus, & réfroidit les vices,
A qui voit l'avenir, le préſent n'eſt plus rien ;
Et qui penſe aux tourmens, mépriſe les délices.

Entretiens ton eſprit des deux Eternités ;
Dans l'horreur des Enfers l'une fait ſa demeure,
L'autre poſſéde au Ciel mille félicités ;
Crois-tu pour la choiſir avoir toûjours une heure ?

Eternité de vie, Eternité de mort ;
Châtimens éternels, éternelles délices,
Rien n'en peut diſpenſer ; il faut choiſir un ſort,
Ou voler à la gloire, ou courir aux ſuplices.

Ce qui fut autrefois l'objet de tes déſirs,
Sera dans les Enfers le ſujet de ta haine,
Et les mêmes douceurs qui faiſoient tes plaiſirs,
Deviendront en ce lieu la cauſe de ta peine.

Le monde a des apas, mais leur fragile bien
Nous attire un malheur qui jamais ne nous laiſſe :
Le plaiſir a ſon régne, & la douleur le ſien ;

Mais l'un dure un moment, l'autre dure ſans ceſſe.

Enſuite d'une vie où tout ſembloit heureux,
En commencer une autre où tout malheur abonde,
Pourrir dans un Sépulcre, & gémir dans les feux:
Voilà quelle eſt la fin de la gloire du monde.

Tu cherches le plaiſir, & le plaiſir te perd,
Hélas! tu crois le monde, & c'eſt un infidéle;
L'Enfer tient ſous tes pas un précipice ouvert,
Et tu cours droit au piége où le Démon t'apelle.

Tu frémis de couroux, lorſqu'en ami ſincère,
De ton ſuperbe cœur on reprend les défauts;
Mais le Malade a tort de ſe mettre en colère
Contre le Médecin qui veut guérir ſes maux.

La mort qui pour les Bons paroît digne d'envie,
Eſt pour les Criminels un objet de chagrin;
Suivant que dans le monde on a paſſé ſa vie,
Ou c'eſt la fin des maux, ou c'eſt un mal ſans fin.

Renonçons pour jamais aux pompes de la Terre,

Faiſons pour nous ſauver un genéreux effort,
Livrons à notre chair une implacable guerre,
Et mourons en vivant, pour vivre après la mort.

On monte dans le Ciel par un chemin de pleurs;
Mais que leur amertume a de douceurs divines!
On deſcend en Enfer par un chemin de fleurs;
Mais Hélas! que ces fleurs nous préparent d'épines!

L'onde qui claire & douce à boire nous convie,
Après mille détours, va ſe perdre en la Mer:
Pécheur, vois dans cette eau l'image de ta vie,
Si le cours en eſt doux, le terme en eſt amer.

Efface tes péchés par les pleurs, les ſoupirs,
Si tu veux échaper à l'éternelle flâme;
Et refuſe à ton corps ſes injuſtes déſirs,
Si des peines d'Enfer tu veux ſauver ton ame.

L'eſpoir du lendemain eſt un trop foible apui:
Le préſent eſt à nous, comptons ſur ſon uſage.
L'ouvrage du Salut eſt le meilleur ouvrage;

Mais demain c'eſt trop tard : ſauvons nous aujourd'hui.

Penſe un peu que le Ciel ne ſe perd qu'une fois ;
Penſe à l'Eternité, le tems fuit comme l'ombre.
Si le nombre eſt petit de ceux dont Dieu fait choix ;
Pourquoi vas-tu te perdre avec le plus grand nombre ?

Un Aigle fend les airs d'une bien moindre ardeur ;
Un trait s'enfuit plus tard de la main qui le tire,
La pierre court au centre avec moins de roideur ;
Qu'un Pécheur en Enfer au moment qu'il expire.

O moment plein de trouble & de gémiſſemens,
Où Dieu me jugera de mes fautes paſſées :
Moment qui dois finir tous mes autres momens ;
Que tu confonds déja mon cœur & mes penſées !

Toi qui portes au Ciel tes généreux deſſeins ;
Et ne fais pourtant rien digne de cette envie,
Penſes-tu donc monter ſur le Trône des Saints
Sans ſuivre pas-à-pas l'exemple de leur vie ?

Aurois-tu pour le monde encore des déſirs,

Si tu voyois l'éclat où les bien-heureux vivent ?
Et que penſerois-tu des terreſtres plaiſirs,
Si tu jettois les yeux ſur les maux qui les ſuivent ?

Cherche, cherche en Dieu ſeul les céleſtes tréſors,
N'écoute plus le monde & ſes vaines promeſſes.
Pour conſerver la paix de l'eſprit & du corps,
Mépriſe les plaiſirs, les honneurs, les richeſſes.

La Fortune s'arrête au milieu de ſon cours,
Même dans ſa vigueur elle nous eſt ravie ;
Souvent l'Hyver ſuccède au Printems de nos jours,
Et nous trouvons la mort dans le ſein de la vie.

Où ſont préſentement ces Vainqueurs inhumains
Qui dans leur propre ſang ont plongé leur épée ?
Où ſont allez ces Grecs, ces illuſtres Romains ?
Qu'eſt devenu Pyrrhus ? Qu'eſt devenu Pompée ?

Crœſus qui poſſédoit tant de tréſors divers,
Le vaillant Annibal & le grand Alexandre ;
Eux qui jadis en feu mirent tout l'Univers,

Ont après leur trépas perdu juſqu'à leur cendre.

Miracle de ton âge, objet de tant de vœux,
Hélene, que te ſert d'avoir été ſi belle ?
Falloit-il autrefois allumer tant de feux,
Pour brûler en Enfer d'une flâme éternelle ?

Poëtes, Orateurs, de la gloire amoureux,
Si renommés encor dans le Siècle où nous ſommes,
Pourrez-vous bien charmer vos tourmens rigoureux
Par ces brillans diſcours dont vous charmez les hommes ?

Maſſes d'Or & d'Argent, trop inutile poids,
Beaux Prés, vaſtes Forêts, agréables Fontaines,
Magnifiques faveurs des Princes & des Rois,
Pourrez-vous des Damnés interrompre les peines ?

Non, non, fauſſe grandeur qui faiſoit mes déſirs,
Trompeuſes vanités, délicieux menſonges,
Déſormais inſtrumens de tous mes déplaiſirs,
Ah ! je connois enfin que vous n'êtes qu'un ſonge.

IN STATUAM EQUESTREM LUDOVICO MAGNO, ex Ære fusili à Britannis positam.

PAR SANTEUIL.

SIc intrabat ovans, ferro quas subdidit Urbes,
Qui pelago & terris, qui sibi jura dedit.
Regia Majestas, & honesto Gloria fastu,
Non alios vultus, Relligioque velint.
Non erit Artificum solus labor, illud in altâ
Æternum Armoricâ stabit Amoris opus.

INSCRIPTION

POUR LA STATUE EQUESTRE du Roi Loüis XIV. à Rennes en Bretagne.

TRADUCTION.

AInſi dans les Villes conquiſes
Entroit Vainqueur des Nations
LOUIS, qui vit ſes paſſions,
Comme la Terre & l'Onde, à ſon pouvoir ſoumiſes.
De la Royale Majeſté,
De la gloire qu'anime une noble fierté,
De la Religion l'air brille en ſon viſage.
Par la docte main du Sculpteur
La Bretagne a fait cet ouvrage,
Mais l'Amour en eſt l'inventeur.

SONNET

Sur l'Hoſtie miraculeuſe de Dijon.

QUel objet étonnant ſe préſente à mes yeux ?
Une ſainte frayeur dans mon ame s'imprime.
Je vois une impaſſible & ſanglante Victime,
Un Corps percé de coups dans un Corps glorieux.

O du pouvoir céleſte effet prodigieux !
Ici la piété doit ſa naiſſance au crime,
Ici l'effort du tems perd ſon droit légitime,
Contraint de reſpecter un gage précieux.

Dijon, de ce Tréſor heureux dépoſitaire,
Quelle Cour ſi pompeuſe eſt aſſez téméraire
Pour ne pas te céder l'honneur du premier rang ?

Tu fixes dans ton ſein la Majeſté ſuprême,
Dieu dans ſon Trône aſſis t'en aſſure lui-même ;
Le titre qu'il t'en donne eſt ſigné de ſon Sang.

SONNET

Sur la Solitude, composé pour la Fille de l'Auteur, Religieuſe Urſuline à Dijon.

A L'abri de l'orage, en ce lieu ſolitaire,
Je ne redoute point les caprices du ſort ;
Je m'éprouve à loiſir, & ma plus grande affaire,
C'eſt d'aprendre à bien vivre, en penſant à la mort.

Ici juſqu'au travail, tout a de quoi me plaire.
Souvent lorſque mes mains s'occupent ſans effort,
Je m'aplique en eſprit à quelque ſaint Myſtère,
Qui me ravit en Dieu par un pieux tranſport.

Goûtant dans le ſilence une innocente joye,
Loin des occaſions où le monde eſt en proye,
Servante du Seigneur, j'en médite la Loy.

Ici des paſſions mon ame eſt détachée,
Et les ſeuls mouvemens dont elle y ſoit touchée,
Ce ſont la Charité, l'Eſpérance & la Foi.

REMERCIMENT

*A Madame * du Portail, ſur ſes Manuſcrits qu'elle envoya la veille de ſa mort à l'Auteur.*

LA mort, dit-on, n'eſt autre choſe
Que la deſunion du corps & de l'eſprit.
Pour le corps, hélas ! il périt,
En poudre ſous la tombe il ſe métamorphoſe.
Ainſi votre corps périra ;
Mais votre eſprit demeurera :
J'en ſerai le dépoſitaire ;
Je l'ai reçû dans vos papiers.
C'eſt-là que conſervé juſqu'aux Siécles derniers,
Il aura toûjours de quoi plaire.

* *Madame du Portail la veille de ſa mort envoya ſes Manuſcrits à Mr. de la Monnoye, qui lui en fit ſon remerciment par ces Vers qu'elle fit lire avec quelque aparence de plaiſir.*

A MADEMOISELLE DE SCUDÉRY,

Sur la mort de Monſieur l'Abbé Boiſot.

MADRIGAL.

FAut-il que les Parques avares
Nous enlèvent un bien qui nous étoit ſi cher ;
Ce coup fatal nous doit toucher ;
SAPHO, les ACANTHES ſont rares.
Quiconque dit ACANTHE, dit
Un tréſor de vertu, de ſçavoir & d'eſprit.
Trop tôt loin de nos yeux un tel objet s'envole.
En voilà juſqu'ici deux pour nous de perdus.
Et, SAPHO, ce qui me déſole
C'eſt qu'hélas ! nous n'en perdrons plus.

Mr. DE LA MONNOYE ayant été taxé à une ſomme de 1000 *liv. en l'année* 1689. *fit ce couplet de Chanſon.*

Sur l'air : *Ami, banniſſons le ſouci.*

GRAND ROI, je vous dois mille francs.
Pour cette dette
Depuis quelque tems
Contre vos Traitans
Je me bats en retraite.
Mais enfin, j'attends mille écus ;
Je vous paîrai quand ils ſeront venus.
Vous les devez à l'Ode que j'ai faite,
Et peut-être encor plus.

AU ROI.

JE ſçais comme il faut encenſer,
Mais s'il s'agit de financer,
GRAND ROI, je n'en ſçais pas l'uſage ;
De grace, exempte-moi de groſſir ton Tréſor,
Et conſidère que le Mage
Qui préſenta l'Encens, ne préſenta point l'Or.

AU MESME.

ROI que je chante & que j'admire,
Epargne, en faveur de ſa Lyre,
Un Officier trop indigent.
Ma Requête n'a rien d'étrange,
GRAND ROI, ne prends point mon argent ;
Ou fais, ſi tu le prends, des Vers à ma loüange.

EPITAPHE D'ARLEQUIN.

ARlequin a perdu le jour ;
La mort, ſans eſpoir de retour,
Nous ravit cet Acteur folâtre.
Pour le reſſuſciter nos vœux ſont ſuperflus ;
Nous ne pourrons voir tout au plus
Que ſon Ombre ſur le Théatre.

REMERCIMENT A SAINT Francois-Xavier, au nom de la femme de l'Auteur, qui avoit été guérie par l'interceſſion de ce Saint.

DEpuis le ſoir juſqu'au matin,
Un rhumatiſme trop mutin
Me livroit aux douleurs en proye ;
J'avois épuiſé vainement
Tout ce que pour calmer un ſi cruel tourment,
L'adreſſe des Humains employe :
Mais, Xavier, au moment que je t'ai réclamé,

Mon corps a reſſenti, par tes mains ranimé,
La nouvelle vigueur que le Ciel lui renvoye :
Et grace à tes ſecours puiſſans,
Les cris que je pouſſois douloureux & perçans,
Sont devenus des cris de joye.

REMERCIMENT

Au R. P. Oudin, Jéſuite, pour un couteau de Langres, dont il avoit fait préſent à l'Auteur. *

GEntil Oudin, grand Poëte Gaulois,
Mais non ſi grand qu'en Langue Latiale,
Quelle raiſon d'un beau Couteau Langrois
En ma faveur rend ta main libérale ?
Canif à moi, qui maint Ecrit étale,
Mieux auroit duit pour ma plume tailler.
Mais garde n'a ta main de le bailler,
Onque ne veut en être dépoüillée.
Auſſi voit-on, quand il faut travailler,
Toûjours ta plume au beſoin bien taillée.

* *M. de la Monnoye l'en remercia auſſi par des Hendécaſyllabes, qui ſe trouvent à la p.* 195. *de ſes Poëſies publiées par les ſoins de M. de Sallengre.*

VERS
SUR LA MORT
DE MADAME
DE LA MONNOYE
EPOUSE DE L'AUTEUR,

Arrivée le 20 Janvier 1726.

STANCES.

CHere Epouſe, tu n'es donc plus !
Je te rapelle en vain. Mes cris ſont ſuperflus.
Rien ne peut adoucir le chagrin qui me ronge ;
Je hais la clarté du Soleil,
Et ſi je cherche le ſommeil,
C'eſt pour te retrouver en ſonge.

Je ne te verrai plus ici,

Claude, (*a*) mon unique ſouci ;
Nom pour moi préférable aux noms les plus illuſtres.
Nous fumes moins époux qu'amans.
Dix luſtres avec toi m'ont paru dix momens ;
Et dix momens ſans toi me paroiſſent dix luſtres.

Je me ſouviens de tes ſecours,
De tes attentions, de tes ſoins, de tes veilles.
Malgré toi, ſourde (*b*) à mes diſcours,
Tes yeux remplaçoient tes oreilles.
Au moindre ſigne ils m'entendoient ;
Et de mes volontés interprètes habiles,
Toûjours prêts, jamais inutiles,
Au langage des miens d'abord ils répondoient.

Que deviendrai-je, hélas ! tu pars & je demeure.
Ton ame, loin de moi, ſans doute dans les Cieux
Goûte un repos délicieux :
Moi, ſur Terre inquiet, je ſoupire, je pleure.

(*a*) *Claude Henriot.*
(*b*) *Elle étoit ſourde depuis dix ans.*

Unis par une tendre & ſincère amitié,
Qui devoit être inſéparable,
Nous formions un tout agréable,
Et je ne ſerai plus qu'une triſte moitié.

J'aurois dû précéder, bientôt je te vais ſuivre.
Agé de quatre-vingt cinq ans,
Déſormais, chére Ombre, (*a*) il eſt tems
Que la Parque à la mort me livre.
Et ſi l'heure de mon trépas
Dans cet inſtant ne ſonne pas,
C'eſt que [le nommerai-je ?] un Héros me fait vivre :
Un Héros . . (*b*) Que ne puis-je autrement m'exprimer ?
Je le loüerois bien mieux ſi j'oſois le nommer.

Cette Pièce a été imprimée dans le Mercure de France, Avril 1726. *pag.* 738. *où l'on dit que Madame de la Monnoye avoit alors* 86 *ans, & M. de la Monnoye,* 89. *Cette erreur donna occaſion à la Pièce ſuivante.*

(*a*) *Madame de la Monnoye avoit* 74. *ans.*

(*b*) *Mr. le Duc de Villeroy lui faiſoit une penſion de* 600. *liv.*

AU MERCURE.

PLACET.

VOus avez, à ce que j'entends,
Par une innocente équivoque,
Vieilli ma Femme de douze ans,
Moi de quatre. Ainſi je prétends
Qu'il vous plaiſe changer l'époque.
Ma Femme eſt morte vers la fin
De ſa ſoixante & quatorziéme.
Pour moi, le ſeiziéme de Juin,
J'entre en ma quatre-vingt-ſixiéme.
Heureux, ſi je puis parvenir
A l'âge que, de votre grace,
Vous avez crû m'apartenir.
Quatre ans de plus à l'avenir
Feroient dans la dixiéme Claſſe
Pour ma Tontine ſurement
Un bien notable accroiſſement.
Surement ! Non, la conjecture

N'eſt ſans doute rien moins que ſure,
Puiſqu'au lieu d'augmentation,
Une caſcade inopinée
Me fait éprouver cette année
Facheuſe diminution.

Environ l'an 1723, *M. le Duc de* Villeroy, *touché de l'indigence où un homme du mérite de M.* de la Monnoye, *ſe trouvoit réduit par la chute des billets ou de banque, ou de monnoye, lui fit de lui-même, & très généreuſement, une penſion viagère de* 600. *liv. dont il toucha la première année, le jour même de l'octroi. C'eſt à quoi ſe raportent les Vers ſuivans.*

VERS
A MONSEIGNEUR LE DUC DE VILLEROY.

TAndis que l'on ne voit ſi ferme penſion
Qui ne tremble aujourd'hui de crainte
D'une triſte réduction,
Ou d'être entiérement éteinte :
Celle qu'il vous a plû, Seigneur, de m'accorder

Demeure toûjours hors d'atteinte.
Deux grands titres pour la fonder
Se ſont trouvés d'intelligence :
L'un vient de moi ; ſon nom eſt Indigence ;
L'autre de vous, c'eſt Généroſité.
Ils ſont tous deux faits l'un pour l'autre.
Le mien n'eſt que trop atteſté ;
Je puis dormir en ſureté,
C'eſt lui qui me répond du vôtre.

REMERCIMENT

A Mr. le Duc de Villeroy, ſur la penſion de 600. liv. qu'il avoit faite à l'Auteur, qui avoit vendu les Prix qu'il avoit remportés à l'Académie Francoiſe.

JE l'avouë, il eſt vrai, Seigneur, pour ſubſiſter,
J'ai, dans la commune diſgrace,
Vendu tous les Prix qu'au Parnaſſe
J'eus, dans mes jeunes ans, l'honneur de remporter.
Mais je ne les dois plus aujourd'hui regretter,

Votre bonté me les remplace.
C'eſt peu dire : elle m'a rendu
Beaucoup plus que je n'ai perdu.
Les Médailles que j'ai venduës
Ne m'ont duré que peu de tems :
Elles ne ſont point revenuës ;
Mais les vôtres, Seigneur, reviendront tous les ans.

VERS SUR LE MESME SUJET.

LEs Prix du pauvre la Monnoye,
Du Syſtême fatal ſont devenus la proye.
Ciel ! faut-il perdre ainſi tout le fruit de mes Vers ?
Ce coup me perce les entrailles ;
Et pour d'aſſez belles Médailles,
Il le faut avoüer, c'eſt un vilain revers.

VERS A MADEMOISELLE du Thil, qui avoit donné à l'Auteur, la première nouvelle de la Penſion faite par M. de Villeroy.

LOrſque de l'ombre du Tombeau,
Le Seigneur triomphant revint à la lumière,
Une Dame fut la première
Qui publia par-tout ce miracle nouveau.
Ainſi, quand le ſecours d'une main libérale,
Par une heureuſe penſion,
Eſt venu me tirer de l'horreur ſépulchrale
Où me plongeoit le poids de mon affliction;
Vous avez, rare Demoiſelle,
Aplaudiſſant à l'action,
D'une plume prompte & fidelle,
La première annoncé ma réſurrection.

VERS A M. LE DUC DE Villeroy, en lui préſentant le Livre ſur la reviſion des Jugemens des Scavans de M. Baillet, qui furent réimprimés l'an 1722. en 7. vol. in 4°. avec les Notes de M. de la Monnoye.

DIgne Fils d'un illuſtre Pere,
Villeroy, le préſent que j'oſe ici vous faire,
Sans être un préſent fort exquis,
Ne laiſſe pas d'avoir ſon prix.
C'eſt un Ouvrage de Critique,
Où j'ai ſçû d'une exacte main,
Ayant pour mon objet l'utilité publique,
Corriger les erreurs d'un célèbre Ecrivain.
Généreux Villeroi, d'un œil de complaiſance,
Daignez regarder mon travail.
Le terme de critique à bien des gens en France
Pourroit être un épouventail,

Il pourroit leur cauſer des allarmes étranges.
Pour vous, né ſage, droit, modeſte, plein d'honneur,
La Critique jamais ne vous fera de peur ;
Vous ne craignez que les loüanges.

A Madame la Comteſſe de Caylus.

VOus dirai-je de bonne foi,
Illuſtre Comteſſe, pourquoi
Je doute que mon Livre ait le don de vous plaire ?
Vous raſſemblez en vous mille perfections.
Mon Livre ne contient que des corrections :
Rien ne vous eſt moins néceſſaire.

VERS A LA MESME, en lui envoyant un Anacréon, qu'elle lui avoit demandé.

ANacréon glorieux
De vous rendre une viſite,
Vient étaler à vos yeux
Tout ce qu'il a de mérite.
Ses Vers mille fois chantés

Auront toûjours des beautés,
Toûjours des graces nouvelles.
Mais ils en auroient bien plus,
S'ils poſſédoient toutes celles
De la divine Caylus.

REMERCIMENT A MESSIEURS DE L'ACADE'MIE FRANCOISE,

Au ſujet de la députation qu'ils firent à l'Auteur, le 20. *Fevrier* 1726. *de Mrs.* BOIVIN *&* MONGAULT, *pour le complimenter ſur la Mort de ſa Femme.*

DAns un court aſſoupiſſement,
Qu'avoient cauſé de longues veilles,
Je crus, hier au ſoir, de mes yeux, en dormant,
Voir mon Epouſe en ce moment,
Et l'entendre de mes oreilles.
Senſible à mes pleurs, à mes cris,
Pour moi du céleſte Lambris
Elle paroiſſoit deſcenduë.

Le Ciel, m'a-t-elle dit, touché de tes ſoupirs,
En ſonge, au gré de tes déſirs,
Veut bien que je m'offre à ta vûë,
Et que pendant ton court ſommeil
Je vienne t'annoncer une rare nouvelle,
Dont l'acompliſſement fidèle,
Suivra promptement ton réveil.
De l'Art de bien parler deux Sçavans Interprètes,
Pour te conſoler du trépas
De l'Epouſe que tu regretes,
Vont bien-tôt, cher Epoux, vers toi dreſſer leurs pas;
Tous deux par leurs diſcours ſçauront charmer ta peine.
Ils ont en partage tous deux
Une éloquence plus qu'humaine.
L'un ſçait dans la Françoiſe exprimer la Romaine;
L'autre en la même Langue a le talent heureux
Des graces de l'antique Athène.
A décrire en beaux Vers l'honneur que tu reçois,
Cher Epoux, prépare ta veine.
Les voilà prêts d'entrer. Adieu, j'entends leur voix.
Je te quitte. A ces mots je m'éveille, & je vois,
De la part de l'Académie,

M'aborder d'un air doux & d'une voix amie,
Prédits par mon ſonge divin,
Le célèbre MONGAULT & l'illuſtre BOIVIN.

Ici, d'une Lyre héroïque,
Pour vous remercier, faiſant un noble effort,
Docte Sénat Académique,
Vainement je voudrois ſignaler mon tranſport.
Vainement mon Epouſe à ce devoir m'invite.
De deux Hommes choiſis, qui de la part du Corps
M'ont honoré de leur viſite,
Comme elle je pourrois exalter le mérite;
Mais que ſur des tons aſſez forts,
Que ſur d'aſſez juſtes accords,
Je prétende chanter de même
Les merveilles du Corps entier,
La vanité ſeroit extrême,
Et de ma Lyre ici je dois me défier.
Elle fera mieux de ſe taire;
On peut être hardi, mais non pas téméraire.

REFLEXIONS MORALES

De l'Auteur ſur ſon grand âge. *

PAr grace de la Providence,
Mon dix-huitiéme Luſtre enfin eſt arrivé,
Ce ſera le dernier, ſelon toute aparence;
Mais j'ignore un ſecret que Dieu s'eſt réſervé.

A quoi bon déſirer une trop longue vie?
Celle qui dure moins eſt plus à ſouhaiter.
Lorſque dans peu de tems elle nous eſt ravie,
On a moins de peine à compter.

Je me trouve à la fin d'une longue carrière,
Il ne m'en reſte plus qu'un triſte ſouvenir.
Je vais n'être plus que pouſſière,
Et je crains pour mon ame un terrible avenir.

* *Il eſt mort le* 15. *d'Octobre* 1728. *à* 87. *ans, trois mois.*

Je n'avois qu'une ſeule affaire,
Je n'ai montré pour elle aucun ſoin empreſſé.
J'en ai fait plus de mille, & la plus néceſſaire
Eſt celle où j'ai le moins penſé.

J'ai vû pendant le cours de mes longues années,
Papes, Rois, Empereurs, ce qu'on voit de plus grand,
Suivre la loi des Deſtinées.
Un jour ſeul a détruit cet éclat aparent.

Il n'eſt point de gloire complette.
A quoi ſert devant Dieu la Nobleſſe du Sang?
Par un juſte Decret le Sceptre & la Houlette
Seront placés au même rang.

Naître, vivre & mourir, partagent notre vie.
Pour ſe ſauver il faut ſouffrir;
Mais par une indolence à nos ſens aſſervie,
On ne ſçait vivre, ni mourir.

Le Monde nous ſéduit, & la vie eſt un ſonge,
L'Homme, ſans y penſer, croyant vivre, s'endort.

Le Tems, ſans faire bruit, nous detruit & nous ronge,
Et l'on ſe réveille à la mort.

Dans ce Corps miſérable où l'Ame eſt confonduë,
Celle-ci pour agir ſouffre mille accidens ;
Et c'eſt un don du Ciel quand l'autre continuë
Dans l'égalité de ſes ſens.

On eſt quelques inſtans dans ce Monde viſible.
On abuſe du Tems, tréſor ſi regretté,
L'incrédule Pécheur doute qu'il ſoit poſſible
Qu'il le mène à l'Eternité.

Mais qu'eſt-ce, à dire vrai, que la Terre où nous ſommes ?
Un atome dans l'Air, quoique peſant & lourd,
Gouverné par de foibles hommes,
Qui paſſent chacun à leur tour.

Méditant ſur ma ſolitude,
Où j'ai tout le loiſir de penſer à la mort,
Je fais de mon tombeau ma principale étude,
Et me vois à toute heure arrivé ſur le bord.

Puis-je avoir mérité le Prix & la Couronne,
Si je n'ai pas dompté tous mes ſens révoltés ?
Faudra-t-il plus long-tems que mon eſprit raiſonne,
Lorſqu'un Dieu tonne à mes côtés ?

Repaſſant par l'eſprit ma jeuneſſe égarée,
Je n'y trouve qu'erreurs, que coupables déſirs,
Une ſcience vaine, & toûjours préparée
A juſtifier mes plaiſirs.

La vieilleſſe eſt un mal, mais chacun la déſire,
Et quand on y parvient, on déplore ſon ſort.
Borné, foible, chagrin, on gémit, on ſoupire
Sur les aproches de la Mort.

L'ame en paroît toute troublée,
Et le corps, de la Terre inutile fardeau,
Cette maſſe de chair par les ans accablée,
Ne demande que le tombeau.

J'ai vû l'Impiété, l'Orgueil & l'Avarice
Dominer à leur gré ſur les triſtes Mortels,

Mettre en dériſion les Loix & la Juſtice,
Le Sanctuaire & les Autels.

J'ai vû par les Mondains la Fortune adorée
Tenir l'Honneur captif ſous ſes pieds abattu,
Et d'un ſuperbe éclat la Licence entourée,
Prendre le pas ſur la Vertu.

J'ai vû d'un Roi puiſſant (1) l'affreuſe deſtinée.
Condamné par raiſon d'Etat,
Il laiſſe à l'Echaffaut ſa tête couronnée,
Et l'exemple inoüi d'un horrible attentat.

J'ai vû contre nos Rois l'Europe conjurée,
Des Ennemis ligués l'effroyable union,
Seulement pour fixer la longue deſtinée
Des ſuccès de la Nation.

J'ai vû pour cet effet dans les Plaines Belgiques,
Les efforts renverſés de cent Peuples divers,

(1) *Charles I. Roi d'Angleterre en* 1649.

Qui ſembloient par l'horreur des Batailles tragiques
Vouloir dépeupler l'Univers.

Enfin j'ai vû chez nous preſque ſous la Couronne,
L'impitoyable Mort mettre la France en deüil.
Sa redoutable faux qui n'épargne perſonne,
Mit Pere, Mere, Fils dans le même cercueil.

Des Dogmes de la Foi l'unité diviſée,
Docteurs contre Docteurs, le Schiſme répandu,
Une Egliſe à l'autre oppoſée,
Et tous s'entr'accuſans d'un ſens mal entendu.

Un Homme, juſte, égal, humble, ſincère & ſage,
Eſt-ce que j'aurois vû de plus rare ici-bas.
Mais quoi? d'avoir tant vû quel ſera l'avantage,
Seigneur, ſi je ne vous vois pas?

Il eſt une Science où parviennent à peine
Les ſuperbes Eſprits qui penſent tout ſçavoir.
Il faut pour les ſauver que la Croix leur apronne
Ce qu'ils ne peuvent concevoir.

Notre unique leçon doit être l'Evangile ;
C'eſt la ſeule Religion,
Qui du Ciel à qui veut rend le chemin facile,
Et qui ſçait relever notre condition.

Le Juſte chaque jour juge ſa conſcience.
S'il tombe il veut ſe relever.
Le hardi Libertin, méme ſans qu'il y penſe,
Court d'abîme en abîme, & ne peut ſe ſauver.

Une grace d'enhaut ſans ceſſe me convie
A penſer au grand jour qui doit régler mon ſort.
Il en eſt tems, enfin chaque inſtant de ma vie
Peut être celui de ma mort.

Pour bien finir ſon cours, & ne pas s'y méprendre,
Il faut que l'on renonce à des ſoins ſuperflus :
Le grand Juge ſouvent laſſé de nous attendre,
Se retire, & n'écoute plus.

Ignorant où je vais, une ſombre triſteſſe
Vient m'arracher quelques ſoupirs ;

Mais je vois, obſédé d'une lâche foibleſſe,
Que mon cœur ſe conſume en ſtériles déſirs.

Je puis pour quelque tems devenir moins coupable,
Former de ſaints projets, croire, aimer, eſpérer,
Craindre un Jugement formidable;
Mais pourrois-je ſans vous, Seigneur, perſévérer?

En l'état où je ſuis, malgré moi, ſolitaire,
Exemple infortuné du ravage du tems,
Gémiſſant ſous le poids d'une triſte miſère,
Je crains cette Mort que j'attends.

Je vous offre, mon Dieu, mes dernières années.
Ne me puniſſez pas d'avoir trop attendu.
Vos bontés ſont-elles bornées?
Mes larmes, ma douleur, tout ſera-t-il perdu?

Si c'eſt votre Miſéricorde,
Seigneur, qui prolonge mes ans,
Que ce délai qu'elle m'accorde,
Ne ſerve pas du moins à pécher plus long-tems.

Que plûtôt dès demain mon ame agoniſante
Puiſſe par le ſecours de la Vierge & des Saints,
Purifiée & triomphante,
Etre remiſe entre vos mains !

Uſque in ſenectam & ſenium, Deus, ne derelinquas me.
Pſalm. 70. v. 19.

CHANSON.

Sur l'air : *Sommes-nous pas trop heureux.*

Compoſée en 1727.

AVant le dernier hoquet,
Si je puis par mes journées
Aller juſqu'à cent années,
Oh ! le beau cent de Piquet !
J'ai déja ſur la Partie
Quatre-vingt-ſix, & partant
Il ne faut plus à ma vie
Qu'un Quatorze ſeulement.

REPONSE

De M. DE LA MONNOYE, le Fils.

POur arriver juſqu'à cent,
Et conſommer la Partie,
Il ne faut à votre vie
Qu'un Quatorze ſeulement.
Mais un Quatorze tout juſte,
C'eſt la gagner ric-à-ric.
En Joüeur brave & robuſte,
Faites plûtôt un Repic.

QUATRAIN

Mis au bas du Portrait de Monſieur le Régent, à la tête d'une Edition des Œuvres de M. Deſpréaux.

ICi, loin de briguer un Eloge flatteur,
PHILIPPE, ami du Vrai, qu'il cherche, qu'il déſire,
D'un Critique ingénu ſe rend le Protecteur :
Un Prince ſans défauts ne craint point la Satire.

TRADUCTION.

Du Latin de CATULLE, LIV. I. *de Natur. Deor.* de CICERON.

J'admirois du Soleil la naiſſante clarté,
Quand Roſcius d'autre côté,
Tout-à-coup s'offrant à ma vuë :
Habitans du céleſte lieu,
Excuſez, ai-je dit, mon audace ingenuë,
A mes yeux le Mortel eſt plus beau que le Dieu.

*Cette Pièce a été inſérée par M. l'Abbé d'*Olivet *dans ſa Traduction Françoiſe du Livre* de Naturâ Deorum *de* Ciceron, *ou à propos de l'Original de cette Epigramme, il dit ;* » *la Traduction que j'en raporte ici eſt de M.* de » la Monnoye. *Je me ſervois de cette occaſion, pour* » *m'expliquer ſur cet illuſtre Académicien, dans les ter-* » *mes que l'amitié & l'eſtime devoient me dicter. Mais* » *en revoyant mon Manuſcrit, il a rayé de ſa main tout* » *ce qui ſentoit la loüange, & m'a réduit à ne publier* » *que ſa modeſtie.*

A la pag. 128. *du Tom. II. de la même Traduction, M. l'Abbé d'*Olivet *parle en ces termes de M. D. L. M.* » » *M.* de la Monnoye, *dont le nom orneroit toutes mes* » *pages, ſi je marquois toutes les fois que j'ai profité de* » *ſes lumières. . . Enſuite il raporte les Vers ſuivans, comme étant auſſi de M. D. L. M. C'eſt la Traduction d'une Chanſon Bachique d'*ANACRE'ON.

Amis, tout boit. L'Onde boit l'Air,
La Lune le Soleil, le Soleil boit la Mer,
La Plante boit la Terre, & la Terre la pluye.
Enfin, ſoit en haut, ſoit en bas,
Tout boit, tout à boire convie.
Eh ! pourquoi, chers Amis, ne boirois-je donc pas ?

IMITATION

De l'Ode IX. du Livre III. d'Horace.

DAMON.

TAndis qu'à tout autre cruelle,
Tu ne fus tendre que pour moi,
Que ſeul j'occupai ta ruelle,
Je vécus plus heureux qu'un Roi.

IRIS.

Tandis que froid pour Célimène,
Tu ne brûlas que pour Iris,
Plus heureuſe alors qu'une Reine,
Iris brilla dans tes Ecrits.

DAMON.

Célimène aujourd'hui m'enflamme.
Sa voix, ſes yeux ont des apas.
Je donnerois juſqu'à mon ame
Pour la garantir du trépas.

IRIS.

Moi, j'aime Hylas, tout m'y convie.
Je lui dois ce tendre retour;
Et cent fois, au prix de ma vie,
Je voudrois lui ſauver le jour.

DAMON.

Mais ſi dans ſa première Chaîne
Mon cœur encor ſe trouvoit pris?
Si renonçant à Céliméne,
Je n'aimois que la ſeule Iris?

IRIS.

Bien qu'Hylas ſoit plus beau qu'un Ange,
Que tu ſois prompt, capricieux,
Qu'au moindre vent ton ame change;
N'importe, je t'aimerois mieux.

TRADUCTION

De l'Ode XIII. du IVe. Livre d'Horace.

LE Ciel enfin, le Ciel a contenté mes vœux,
Iris, te voilà vieille ; on te compte pour telle,
Et tu veux cependant faire encore la belle.
Tu ſuis impudemment & les Ris & les Jeux.

D'un fauſſet tremblottant que tu pouſſes à peine,
En vain le verre en main tu rapelles l'Amour ;
Il te quitte, & choiſit pour ſon nouveau ſéjour
Le viſage riant de la jeune Climène.

Il vole par-deſſus les vieux arbres flêtris,
Emporté loin de toi par ſes aîles rapides ;
Il évite l'aſpect de tes dents, de tes rides,
Et fuit de tes cheveux le triſte coloris.

Ce ſuperbe brocart, cette vive écarlate ;
Ces perles, ces bijoux, qui te parent en vain,

Du Contrat, que l'Hymen vit ſigner de ta main,
Ne peuvent aujourd'hui te ramener la date.

Qu'eſt devenu cet air qui te faiſoit aimer ?
Qu'eſt devenu ce teint digne de Cythérée ?
Es-tu donc cette Iris parmi nous adorée,
Si charmante autrefois, & qui ſçut me charmer ?

Qui ſeule après Chloris n'avoit point de pareille ?
Mais Chloris vécut peu. Le caprice du ſort
L'enlevant à nos yeux par une prompte mort,
Te deſtinoit à vivre autant qu'une Corneille,

Pour t'offrir en ſpectacle un jour aux jeunes gens,
Qui lançant contre toi les traits de leur Satire,
Lorſque tu paroîtras, ne pourront voir ſans rire,
La cendre d'un flambeau conſumé par le tems.

SONNET

Sur la mort de Mme. de Chevanes.

CHevanes (1) de ſon corps quitte le voîle obſcur,
Son ame vers le Ciel prend ſa route aſſurée :
La Terre en fut indigne, & cet Aſtre ſi pur
N'étoit fait que pour luire en la voute azurée.

Sa charité ſurprit dans un Siécle ſi dur.
Vous, qui jamais en vain ne l'avez implorée,
Où retrouverez-vous un refuge auſſi ſûr
Contre l'adverſité qui vous eſt préparée ?

Membres de mon Sauveur, Malades, Affligez,
Que les ſoins de la Sainte ont toûjours ſoulagez,
Hélas ! avant le tems elle vous eſt ravie.

Vous êtes devenus ce que vous n'étiez pas.
Vous futes en effet riches pendant ſa vie,
Vous n'êtes indigens que depuis ſon trépas.

(1) *Elle étoit Femme de Jacques-Auguſte de Chevanes, célèbre Avocat du Parlement de Bourgogne.*

INVITATION AUX SCAVANS de travailler à l'honneur de Monſieur Lantin, Conſeiller au Parlement de Bourgogne.

MADRIGAL.

VOus, du ſacré Vallon & l'honneur & la gloire,
Célébrez l'illuſtre Lantin,
Qui vient de ſuccomber aux rigueurs du deſtin,
C'eſt à vos doctes Chants d'honorer ſa mémoire.
Pour moi, quand je voudrai d'un ſeul mot exprimer
Tout ce qu'un beau Génie en ſoi-même raſſemble,
Les Sciences, les Arts, & les Graces enſemble,
Il ſuffira de le nommer.

A MADAME

L'Abbeſſe de . . . pour le jour de l'An.

MADRIGAL.

QU'oſerons-nous vous préſenter
A cet An qui ſe renouvelle ?
Avoir comme vous l'ame belle,
C'eſt n'avoir rien à ſouhaiter.
L'eſprit, le zèle, la conduite
Vous accompagnent en tous lieux,
On voit la Pudeur en vos yeux;
Les Graces vont à votre ſuite.
Que peut-on vous offrir qui ſoit digne de vous ?
Le monde a-t-il des biens qui vaillent qu'on les aime ?
Vous les avez quittés, nous les quittons de même
Pour de plus grands & de plus doux.
Mais enfin que donner ? quels préſens ? quels bijoux ?
Comment de notre part ſerez-vous étrennée ?
Hélas ! n'attendez rien de nous,

Non pas même la bonne Année.
C'eſt de vous que nous l'eſpérons.
Portez-vous bien, & nous l'aurons.

Bouquet à Madame Giraud, le jour de ſa Fête, en 1727.

TRois fleurs ſimplement & ſans art
Vont s'offrir à vous de ma part,
L'eſtime, le reſpect & la reconnoiſſance.
Pour vous les préſenter, je n'ai pas eu beſoin
De les aller chercher bien loin ;
Elles vous doivent leur naiſſance.

CHANSON.

JE me fais un plaiſir, Climène,
D'oüir de votre voix les ſons doux & charmans,
Et vous vous faites une peine
De m'entendre conter mes amoureux tourmens.

Envain pour vous j'ai le cœur tendre :

Mes vœux ne ſont pas écoutés.
Que ne ſçai-je parler ainſi que vous chantez ?
Vous ne pourriez vous laſſer de m'entendre.

AUTRE.

LIſandre n'a pour moi que de l'indifference.
Amour, de nos deux cœurs tu vois la difference.
J'aime trop, il aime trop peu.
Mais, hélas ! quelle eſt ma diſgrace ?
Mon feu ne peut fondre ſa glace,
Ni ſa glace éteindre mon feu.

VERS

Placés au Jeu de l'Arquebuſe à Dijon, ſous les Buſtes de Henri IV. de Loüis XIV. & ſous le Portrait de M. le Duc.

HENRI I.

CElébrons à jamais les vertus de Henri ;
Nos Jeux, nés ſous ce Roi de ſes Peuples chéri,
Lui doivent leur première gloire.

De cet auguſte Demi-Dieu
Ici, malgré la mort, vit toûjours la mémoire,
Et ſon eſprit encore habite dans ce lieu.

LOUIS XIV.

Illuſtres Amateurs d'un plaiſir innocent,
Imitez, en vous exerçant,
Le plus ſage Roi de la Terre.
Jamais nulle autre main ne ſçut,
Soit dans la Paix, ſoit dans la Guerre,
Mieux que la ſienne aller au But.

MONSIEUR LE DUC.

La Paix nous rend notre Héros.
Nous le poſſéderons déſormais en repos.
Pour lui nos jours auront des charmes,
Et nous ne craindrons plus que parmi les Guerriers
Son courage l'emporte au milieu des allarmes,
Pour cueillir de ſanglans Lauriers.

IMITATION

DE LA PLAINTE DE CATULLE.

Sur la mort du Moineau de Lesbie.

TEndre Vénus, tendres Amours, & vous
Hommes galans, qui ſervez belle Amie,
En noir atour aujourd'hui venez tous
Pleurer la mort du Moineau de Lesbie.
Las ! il étoit ſon ébat le plus doux,
Elle l'aimoit plus que ſa propre vie.
Poſé tantôt ſur ſon ſein, ſur ſon bras,
Jamais Enfant ne connut mieux ſa Mere.
En quelque lieu qu'elle tournât ſes pas,
On le voyoit qui d'une aîle légère,
De-çà, de-là ſe hâtant de voler,
Par ſes pipis ſembloit la rapeller.
Or, vole-t-il vers ces manoirs funèbres,
Où dès qu'on entre, on demeure toûjours.
Que maudit ſoit ce Pays de ténèbres,
Qui nous ravit nos plaiſirs, nos amours !
O Parque injuſte ! ô rigueur ſans ſeconde !

Pauvre Moineau, cauſe de nos douleurs,
C'eſt pour ta mort que Lesbie eſt en pleurs,
Et qu'il en cuit aux plus beaux yeux du monde.

TRADUCTION

De l'Epigramme de Catulle : *Soles occidere & redire poſſunt.*

AImons, aimons-nous, ma Sylvie.
Vivons dans les plaiſirs en dépit de l'envie ;
Et ménageons le tems qui fuit.
Le Soleil tour à tour peut mourir & renaître ;
Mais quand ce peu de jours dont la clarté nous luit,
Vient une fois à diſparoître,
Hélas ! il lui ſuccède une éternelle nuit.

EPITAPHE

Du fameux Peintre Raphael d'Urbin, traduite du Latin du Cardinal Bembe.

CI git cet illuſtre Mortel,
L'inimitable Raphaël,
Dont par-tout la gloire eſt connuë ;
Sous qui, lorſqu'il vivoit, la Nature parut
Etre en danger d'être vaincuë,
Et de mourir lorſqu'il mourut.

SUR M. DESPREAUX, au ſujet de ſa Satyre ſur l'Equivoque.

DAns ces Vers beaux à merveilles,
Qui ſemblent venus du Ciel,
On ſent la douceur du miel
Et l'aiguillon de l'Abeille.
Mais ſi l'Abeille toûjours
Trouve la fin de ſes jours
Dans ſa piquure cauſtique,
Boileau, dis-moi par quel ſort
Ici ton aiguillon pique
Seulement après ta mort ?

IMITATION
De la première Ode d'Anacréon.

SUr ma Lyre mille fois
J'ai voulu chanter les Rois
Qui jadis mirent en poudre

Thèbes, Troye ou d'autres lieux.
Elle ne peut ſe réſoudre
A chanter que de beaux yeux.
C'eſt en vain, changeant de corde,
Que de mon mieux je l'accorde,
Veux-je parler du Héros
Fameux par douze travaux ?
Elle répond d'amourette.
Guerriers, adieu ſans retour,
Ma Lyre pour vous muette,
Ne ſçait parler que d'Amour.

A M. REMOND, INTRODUCTEUR des Ambaſſadeurs, ſur ce qu'en 1717. il avoit tenté inutilement d'obtenir une Place à l'Académie Françoiſe.

AMi, recevez en Caton
Ce coup de fortune ennemie.
Un vrai Diſciple de Platon
Eſt toûjours de l'Académie.

IMITATION

D'une ancienne Epigramme Latine.

QUe dans la neige il ſe trouve du feu,
Pas n'aurois crû que cela ſe pût faire.
Mais lorſqu'Iris, par manière de jeu,
Hier m'en jetta, j'éprouvai le contraire.
Par un effet qui n'eſt pas ordinaire,
Mon cœur d'abord brûla du feu d'Amour.
Or, ſi ce feu part du propre ſéjour
Où le froid ſemble avoir élu ſa place,
Pour m'empêcher de brûler nuit & jour,
N'uſez, Iris, de neige, ni de glace;
Mais, comme moi, brûlez à votre tour.

AUTRE

D'une Epigramme de Politien.

MElite, j'y conſens, jettez-moi de la neige.
Songez ſeulement, vous dirai-je,
Que ſi vous avez ſa blancheur,
Vous avez trop long-tems conſervé ſa froideur.
Ah ! quittez la froideur, Mélite,
Avant que la blancheur vous quitte.

TRADUCTION

D'une Ode Grecque, adreſſée en 1717. par M. Boivin, de l'Académie Françoiſe, à Madame la Chancelière Dagueſſeau.

NYmphe, de mes Vers, digne objet,
Epouſe du grand Ariſtandre,
Si mon Luth, pour d'autre muet,
Pour vous aime à ſe faire entendre.

Si j'ai, par les Muſes inſtruit,
Chanté, plein d'un zèle agréable,
Cet Enfant * aux Amours ſemblable,
De votre Hymen le dernier fruit :
Au premier qui vient de me naître,
Voudrez-vous accorder un don :
Tandis que l'Eau ſainte au Poupon
Sçaura donner un meilleur être,
Voudrez-vous lui donner le nom ?
Ah ! quel qu'il ſoit, avec raiſon
J'en augure un bonheur extrême.
Du ſéjour de la Bonté même,
Rien ne peut venir que de bon.

TRADUCTION

D'une ancienne Epigramme Grecque.

JE vous aime, Philis, ſi vous m'aimiez de même,
J'aurois, Amant aimé, tout lieu d'être content,
Si vous ne m'aimiez pas, le mal ſeroit extrême.

* *M. de Plimont, depuis Avocat Général au Parlement de Paris.*

J'oſe, belle Philis, vous deffier pourtant
De me haïr jamais autant que je vous aime.

A M. L'ABBE' D'OLIVET, de l'Académie Françoiſe.

DEpuis que Pelliſſon a poliment tracé
L'Hiſtoire des Quarante Illuſtres;
Il s'eſt paſſé quatorze Luſtres
Sans qu'on ait pourſuivi l'Ouvrage commencé.
Enfin, par un bonheur inſigne,
De loin le Parnaſſe François
Sur les rives du Doux découvre un nouveau Cygne;
Qui pareil au premier en poſſéde la voix.
C'eſt de ces bords lointains que d'une aîle ſoudaine,
L'oiſeau mélodieux volant aux bords de Seine,
Y vient par des ſons raviſſans,
Du fameux Pelliſſon ranimer les accens.
Chéri des Filles de Mémoire,
On le verra bientôt ſuccéder à la gloire
D'un ſi digne Prédéceſſeur.
Mais lorſqu'ayant fini ſon élégante Hiſtoire,

Un jour il paſſera, comme lui, l'Onde noire,
Trouvera-t-il de même un digne Succeſſeur ?

SUR M. LE DUC DE VILLEROI, dont l'Auteur étoit Penſionnaire.

SUr ma Tombe, quand d'Atropos,
Je ſerai devenu la proye,
J'ordonne qu'on grave ces mots :
Cy-git Bernard de la Monnoye,
Qui fit ſon principal honneur,
Non pas d'avoir pendant cinq Luſtres
Eté des comptes Correcteur,
Ni fait la figure d'Auteur
Dans le Corps des Quarante Illuſtres ;
Ni d'avoir remporté cinq fois
Le Prix du Parnaſſe François ;
Mais d'être mort Penſionnaire
D'un Duc aimable, dont le Coeur
De la bonté, de la valeur
Eſt le domicile ordinaire ;
A qui l'honneur, la bonne foi,

Servent de ſouveraine Loi.
Le nommer n'eſt pas néceſſaire :
On voit bien que c'eſt VILLEROY.

CHANSON.

LA Flûte, dont le Dieu Mercure
Se ſervit autrefois pour endormir Argus,
Fut par le conſeil de Bacchus
Un verre de bonne meſure.
Argus, heureux Berger, ah ! que ton ſort fut doux,
Si profitant de l'avanture,
Pour fermer tes cent yeux, tu bus autant de coups !

TRADUCTION

D'un Diſtique fait pour l'Egliſe de S. Pierre de Rome.

CE Temple dont la vûë a droit de te ſurprendre,
Paſſant, Rome l'a fait & ſi grand & ſi beau
Afin que ſi du Ciel Dieu venoit à deſcendre,
Il en pût retrouver ſur la Terre un nouveau.

EPIGRAMME

Sur le P. de Clugny, de l'Oratoire.

CLugny l'Apôtre de nos jours,
De qui la doctrine toûjours
Etoit de l'exemple ſuivie ;
Cet organe du Ciel, ce ſage Directeur
Eſt le même Clugny qui prit pendant ſa vie,
Ennemi du péché, l'humble nom de Pécheur. (1)

AUTRE

Sur le Portrait de ce Pere.

MOrtels, qui de Clugny voyez ici l'Image :
Le voilà, dites-vous, ce ſage Directeur,
Cet Apôtre nouveau, ce parfait Orateur,

(1) *Le P. de Clugny a compoſé un Livre intituké* : la Dévotion des Pécheurs par un Pécheur.

Dont la vie inſtruiſoit autant que le langage.
Oui, ce fut, il eſt vrai, l'exemple des Humains.
Mais, ô Mortels, que je vous plains
D'oſer en le loüant contenter votre envie ?
Ces Eloges divers, loin de vous ſoulager,
Doivent plûtôt vous affliger ;
S'il les ſouffre aujourd'hui, c'eſt qu'il n'eſt plus en vie.

EPITAPHE

Faite pour une Femme au nom de ſon Mari.

D. O. M.

ET NOB. F. CONSTANTIÆ DE CIREY

M. S.

EXtremum hoc Conjux à Conjuge, ſi qua venire
Inde tibi poſſit gloria, munus habe.
Inde mihi certè ventura eſt maxima : dum te
Hîc leget Uxorem quiſque fuiſſe meam.

TRADUCTION

Faite par l'Auteur même.

OBjet qui me futes ſi doux,
Recevez ce préſent fait à votre mémoire.
Ah que n'eſt-il digne de vous?
Pour moi je ſuis bien ſûr d'en tirer de la gloire,
Puiſque l'on y verra que je fus votre Epoux.

DIALOGUE
ENTRE L'ESPAGNE ET LA FRANCE.

SONNET.

L'ESPAGNE.

TOi qui depuis deux ans me vois pleurer ſans ceſſe,
Quel eſt, France, dis-moi, le ſujet de tes pleurs ?

LA FRANCE.

C'eſt la perte du Doux qui cauſe ta triſteſſe ;
La perte de Turenne a cauſé mes douleurs.

L'ESPAGNE.

La perte de Turenne ! ô l'injuſte foibleſſe !
Comparer cette chute aux plus grands des malheurs !

LA FRANCE.

Pour peindre cette chute, & l'ennui qui me preſſe,
Il n'eſt point ſous le Ciel d'aſſez vives couleurs.

L'ESPAGNE.

Le Doux de ſes Etats fut la borne fatale :

TRADUCTION

Faite par l'Auteur.

HISPANIA.

Dic mihi, dic teſtis lacrymarum certa mearum;
Siſtere quas anni non potuere duo;
Unde tuis manant oculis quoque, Gallia, fletus?

GALLIA.

Fles dubim, flendi cauſa Turenna mihi.

HISPANIA.

Tu-ne meis æquare tuos potes ergo dolores;
Tot mihi cum pereant Oppida, Virque tibi?

GALLIA.

Vir mihi, Vir periit, priùs agmina mille periſſent:
Hunc referat caſum nulla tabella ſatis.

HISPANIA.

Nonne tuæ, Dubis, limes fuit hactenus oræ?

LA FRANCE.

Turenne fut l'effroi de l'Aigle Impériale.

L'ESPAGNE.

Je veux, France, je veux me venger ou périr.

LA FRANCE.

Eſpagne, finiſſons une plainte ſi vaine,
Connoiſſons mieux nos maux ; celui qui fait ta peine
De même que le mien, ne peut pas ſe guérir.

GALLIA.

Teutonicæ terror nonne Turenna fuit?

HISPANIA.

Aut penitus cadere, aut meritas ſtat ſumere pœnas,

GALLIA.

Quin potius noſter deſinat ire dolor.
Cedamus fatis, vanum eſt contendere, nullâ
Curari poſſunt vulnera noſtra manu.

INSCRIPTIONS

Pour des Livres.

ICi rangés au gré du Maître,
Qui de nos œuvres a fait choix,
Nous le divertirons peut-être,
Et l'endormirons quelquefois.

Auteurs que j'eſtime & que j'aime,
Imprimés chez Barbin, Elzèvir, le Petit,
Qu'à mon tour ne puis-je de même
Vous imprimer dans mon eſprit ?

Sçavoir enſemble inſtruire & plaire,
N'eſt pas une petite affaire.
Un Auteur eſt aſſez heureux,
Quand il ſçait faire l'un des deux.

O vous ! qui par le dos voyez tant d'Ecrivains,
Les uns Géans, les autres Nains,
N'en jugez point par l'aparence :
L'eſprit, plus que la taille, en fait la difference.

INSCRIPTIONS

Pour un Jardin.

AUX DAMES.

DE Flore voici le Domaine.
Quel plus beau Théatre à vos yeux ?
Belles, promenez-y vos regards curieux ;
Mais n'enſanglantez point la ſcène.

AVIS.

Ces fleurs, ſouffrez qu'on vous le die,
Quoique belles à votre gré,
Ont pourtant une maladie,
C'eſt le *Noli me tangere.*

LES FLEURS AUX DAMES.

De nos fatales deſtinées
Voici les differentes loix :
Belles, vous craignez les années ;
Nous autres, nous craignons les mois.

LES FLEURS AUX SPECTATEURS.

Contentez vos yeux à loiſir,
De vos mains arrêtez l'envie.
Si nous vous donnons du plaiſir,
Nous en doit-il coûter la vie ?

LES FLEURS AUX DAMES.

Ce Jardin ſi délicieux
Se transforme en un Ciel ſans nuages, ſans voîles ;
Et quiconque aura de bons yeux,
Dira que vous & nous en ſommes les étoiles.

LE PARTERRE,

Sous la Deviſe du Miroir, avec ces mots :

Dum Spectet, ſatis eſt.

MOn éclat ſans doute eſt illuſtre ;
Mais il faut vous perſuader
Que la main terniroit ce luſtre ;
Il ſuffit de le regarder.

LE MESME.

Sous la Deviſe d'une Lune, avec ces mots :

Spectare licet, non tangere.

SAns ébloüir, j'ai de quoi plaire :
Mes beautés auroient tort de vouloir ſe cacher.
Mais de leur ſeul aſpect l'œil ſe doit ſatisfaire ;
Et permis de les voir, non pas de les toucher.

POUR LE DEHORS DE LA PORTE.

L'Amour Portier.

CE Portier eſt l'Amour diſcret,
Amour qui ſe plaît au ſecret,
Et qui le prêche en cette image.
Ces clefs parlent en ſa faveur.
En voulez-vous ſçavoir l'uſage ?
L'une ferme la bouche, & l'autre ouvre le cœur.

TRADUCTION.

AMOR JANITOR.

Quis novus hic cuſtos ? Amor eſt, non ille protervus ;
Sed rerum prudens, ſed moderatus Amor.
Quo geminæ claves ? reſerandi pectoris una ;
Altera claudendi munus at oris habet.

SONNET

En Bouts-Rimés ſur la mort de la Linotte de M. Dumay, Conſeiller au Parlement de Dijon. (*)

MA Linotte eſt donc morte ? Un poignard ! un . . . . . *Cordeau*
Amour, fais de tes yeux une double . . . *Fontaine*

(*) *Pluſieurs Perſonnes d'eſprit firent à Dijon des Sonnets ſur ce ſujet, de même que ſur le ſuivant. Mais on a crû ne devoir mettre ici que ceux de M. de la Monnoye.*

Et triſtement vêtu de noire . . . . . *tiretaine*,
Pour eſſuyer les miens, prête-moi ton . . *bandeau*.

La Mort ſur mes plaiſirs a tiré le . . . *rideau* ;
J'en pouſſe coup ſur coup des ſoupirs à . . *vingtaine*.
D'abord j'ai de douleur couru la . . . *pretentaine* ;
Mais enfin, je ſuccombe accablé du . . . . *fardeau*.

Ce qui dans mon malheur davantage m' . . *ulcère*.
C'eſt d'oüir près de moi ma charmante . . *Glycère*,
Percer l'air de ſes cris, qu'emporte le . . . *Zéphir*.

Elle ſe bat le ſein, ſe meurtrit l' . . *omoplate* ;
Et ſes yeux, ſes beaux yeux de couleur de . . *ſaphir*,
A force de pleurer, ſont teints en . . . . . *écarlate*.

AUTRE

Sur la mort d'une Chienne, nommée Friponne.

FRiponne eſt morte, hélas ! Du grand Caire à . . .
. . . . . *Bapaume*,
On n'auroit pas trouvé Chienne de meilleur . . . *air*.

Je vais remplir de cris tout le vague de l' . . . . *air*,
Et prendre pour couleur celle d un Jeu de . . . . *paume*.

Dans un riche tombeau je prétends qu'on l' . *embaume*.
Pour elle, s'il vivoit, Lully feroit un . . . . . *air*,
Et je ne doute point que le Chevalier d' . . . . *Air*,
Ou d'Her (c'eſt l'un des deux) ne lui conſacre un . . .
. . . . . *Tome*.

Pour moi, qui de chagrin crève en mon . . *ceinturon*,
Mais qui ſuis du Parnaſſe un ſimple . . . . *Potiron*,
Moi dont le feu s'éteint au moment qu'il s' . . *allume*;

J'invite à la chanter un Auteur non . . . . *commun*;
Et je ſouhaiterois pour orner ſon . . . . . *volume*,
Que Friponne au-devant fût peinte par . . . . *Lebrun*.

VERS A LA LOUANGE de Pierre Palliot, Hiſtoriographe, Imprimeur & Libraire du Roi, né à Paris, le 19 Mars 1608, & mort à Dijon en 1698, Auteur d'un grand nombre d'Ouvrages tant imprimés que manuſcrits; entr'autres, de quatorze (*) volumes in folio *de* Mémoires manuſcrits touchant les Familles de Bourgogne, *conſervés dans la Bibliothèque de M. Joly de Blaiſy, Maître des Requêtes.*

VRai Régiſtre vivant, Oracle plein de foi,
Tréſor en recherches fertile,
Fameux Palliot, explique-moi
Cette énigme ſi difficile :

(*) *Les Continuateurs de Moreri, & M. de la Monnoye (Notes ſur les Auteurs déguiſés de Baillet, page 333.) ſe ſont trompés, en ne citant que treize volumes deſdits Mémoires.*

Comment ſans ceſſe à lire, apliquant ton eſprit,
Tu ſçus trouver le tems d'écrire ?
Et comment ayant tant écrit,
Tu ſçus trouver le tems de lire ?

I. *ENIGME.*

ETre ſimple Portière eſt toute ma fortune ;
Je le ſuis, il eſt vrai, mais en bonne maiſon.
On me peut dans ce lieu prendre en toute ſaiſon,
Et pourtant je ne puis être priſe qu'en une.

Je ſuis, bien que de ſource aſſez baſſe & commune,
Un enfant de Prière, un enfant d'Oraiſon.
Souvent l'Or & l'Argent me ſervent de priſon,
D'où mon corps démembré ſort ſans douleur aucune.

Si je guéris d'un mal, il faut qu'il ſoit léger,
Quand le mal eſt mortel, je ne puis l'alléger.
Il eſt de grands eſprits que ma vuë effarouche.

Cependant, ô miracle ! à toute heure l'on voit

Que l'homme le plus ſot impunément me touche,
Ee m'enléve aiſément du ſeul bout de ſon doigt.

II. *ENIGME.*

ENtre tant de Captifs qu'arrêtent mes liens,
Il n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit Catholique.
Sans chiffres, ni jettons, j'aprends l'Arithmétique,
Je répète toûjours les mêmes entretiens.

On m'aprend au Berceau les diſcours que je tiens;
Mon langage eſt divin, ou du moins angélique.
On m'accuſe pourtant, malgré cette pratique,
De faire murmurer mille honnêtes Chretiens.

Comme moi, Tite-Live a réglé ſon Ouvrage;
Du Supllce d'abord je préſente l'image.
Un aſſez petit tour me coûte bien des pas.

Chez moi petits & gros ont quelque choſe à faire.
En tout ce que je dis il paroît du myſtère;
Et ma grande coûtume eſt de parler tout bas.

III. *ENIGME.*

Bien que de mon Ayeul on vante les combats,
Qu'on puiſſe de ſes faits remplir un gros Volume,
Son fer victorieux a conquis moins d'Etats,
Que je n'en ai gagnés par un ſeul trait de plume.

J'ai de Titres nombreux un magnifique amas,
Et, ſans que de mon rang ici trop je préſume,
Je puis ſur mon Aîné prendre aujourd'hui le pas,
Et même à me céder mon Pere s'accoûtume.

Des Rois dont j'ai le Sceptre, un ſeul aſſez connu
A la Cour que je quitte autrefois eſt venu :
Mais on ſçait qu'avant moi, nul d'eux n'y prit naiſſance.

Et ce qui rend encor mon deſtin moins commun,
C'eſt que de tant de lieux où s'étend ma puiſſance,
Quoique j'y règne en paix, je n'en vis jamais un.

IV. *ENIGME.*

Moins libre qu'un Forçat, quand je fais mon office,
C'eſt toûjours tête nuë, & le corps garotté.
Je ſuis des Curieux l'ordinaire ſuplice,
Et punis tous les jours leur trop de liberté.

Au beau Sexe ſur-tout j'aime à rendre ſervice ;
On trouve dans mon teint de la diverſité :
La blancheur y paroît, quelquefois la jauniſſe,
Quelquefois une noire & triſte obſcurité.

J'ai preſque à l'infini des Sœurs de toute taille ;
De nuit toutes enſemble on nous range en bataille ;
Toutes nous défilons au retour du matin.

Je me couvre de draps, d'étamine, de friſe,
De toile, camelot, tabis, moire, ſatin ;
Et moins je me fais voir, plus on me croit bien miſe.

V. *ENIGME.*

COmique tour-à-tour, & tragique matière,
A peine ai-je paru que l'orage me ſuit.
Mon choc impétueux, ſans attendre la nuit,
Excite une ſoudaine & funeſte lumière.

Sans armes à la main, j'ai l'humeur fort guerrière ;
J'ouvre & couvre à même heure ; en naiſſant je fais bruit :
La Mere qui toûjours d'un ſeul coup me produit,
Eſt naturellement une bonne Ouvrière.

Le Roi de me ſouffrir ne ſe peut exempter ;
Mon poids pourtant eſt rude ; & pour le ſuporter,
Il faut être Forçat, Crocheteur ou Belitre.

Il eſt un vieux Gaulois à qui je ſuis fatal,
Enfin plus je ſuis bon, plus on me reçoit mal,
Et je ne ſuis permis ſeulement qu'à la Mitre.

VI. *ENIGME.*

Ainſi qu'un autre Job, en gîte fort vilain,
A la pluye, au Soleil, mon ſort veut que j'habite :
Là, je rampe humblement aux pieds du Genre humain,
Bien qu'on m'élève aux Cieux lorſque j'ai du mérite.

Au ſortir de ma couche, on me reçoit en main ;
Un homme eſt bien tenté lorſque ma chair l'invite :
Pour joüir des douceurs que l'on goûte en mon ſein,
Heureux qui peut me prendre à l'heure favorite !

Mais qu'en la joüiſſance on me ménage peu !
De me rompre une côte on ſe fait un doux jeu,
Et me mettre en lambeaux, eſt l'ébat ordinaire.

Chiffre, ni broderie, on ne reſpecte rien.
On n'a pourtant pas tort : ſi l'on me laiſſoit faire,
Moi-même je perdrois le plus beau de mon bien.

le melon

VII. *ENIGME.*

MA Voiſine eſt heureuſe, on dit mille biens d'elle;
On la célèbre en proſe, on la célèbre en vers.
J'ai moi-même offenſé, pour la rendre plus belle,
Le plus charmant Objet qui fût dans l'Univers.

Pour moi, chacun me fuit, je ſuis laide & cruelle.
Je marque le tourment quoiqu'en termes couverts.
Mon abord eſt fâcheux; qui me ſent, me querelle,
Et dit en s'emportant quelques mots de travers.

A ſuivre les Paſſans ma rencontre m'engage.
Je ne ſuis toutefois point commode en voyage;
Lorſque l'on eſt ſur moi, l'on n'eſt point ſans ennuis.

J'entre fort aiſément, & j'empêche l'entrée.
Trop curieux Lecteur, vous cherchez qui je ſuis;
Mais ne ſouhaitez pas de m'avoir rencontrée.

VIII. *ENIGME.*

LA Nature m'a faite, & me fait tous les jours ;
L'Art oſe toutefois ſe vanter de me faire.
Il s'en vante, il eſt vrai ; mais c'eſt tout au rebours,
Puiſque les plus grands ſoins ne vont qu'à me défaire.

Comme pour m'ajuſter j'ai beſoin de ſecours,
A d'orgueilleux Valets je me rends tributaire.
Dans le Monde ſans moi l'on feroit de bons tours,
Et je ſuis ſuperfluë enſemble & néceſſaire.

On arroſe une plante afin de l'élever ;
Mais moi, pour me détruire, on me vient abreuver.
Je ſieds bien à mon Maître, & mal à ma Maîtreſſe.

Je n'ai peur ni de l'eau, ni du feu, ni du fer.
On me voit rajeunir dans l'extrême vieilleſſe,
Et l'on me rafraichit même pendant l'Hyver.

IX. *ENIGME.*

J'Ai l'air impérieux, mon ſeul aſpect menace.
On trouve quelque choſe en moi de fort touchant.
J'inſulte aux Sénateurs, comme à la Populace,
Et me fais redouter de l'Aurore au Couchant.

Sur ma tête toûjours je tombe en belle place.
J'exerce la juſtice, & c'eſt-là mon penchant.
On a beau ſuplier, je ſuis rude de race;
Et qui me tend les mains rend ſon parti méchant.

Lorſque j'ai fait mon coup, d'abord je me retire.
Une Troupe aſſiduë aprend ſous mon empire,
Le paſſé, le préſent, & même l'avenir.

Ce merveilleux empire a pourtant ſes limites,
Et je vois mon pouvoir, à des heures preſcrites,
Chaque jour, par deux fois, commencer & finir.

X. *ENIGME.*

NOus ſommes deux Jumeaux amis de deux Jumelles,
Gens de facile accès, traitables & fort doux.
Nous pouvons tous les jours nous étendre ſur elles,
Les baiſer à notre aiſe, & leur tâter le poux.

Nos Cadets prétendus ſont peu connus des Belles.
Ils n'ont rien que le nom de plus foibles que nous.
On nous voit fréquenter les cercles, les ruelles;
Eux ſont faits pour la Guerre, & ſe moquent des coups.

Il nous eſt ordonné par une Loi ſévère,
D'avoir le ventre creux, quand on fait bonne chère:
L'un de l'autre jamais ne ſe rend le rival.

Des Sœurs que nous ſervons nous ſommes la copie.
Un fleuret nous ſied bien, la plume nous ſied mal,
Et nous écrivons mieux quand on nous eſtropie.

XI. *ENIGME.*

JE cours de grands dangers pour arriver au port.
Mon métier ordinaire eſt le métier des Armes.
Jamais l'Egliſe & moi nous ne ſommes d'accord :
Je lui déplairois moins ſi j'avois moins de charmes.

Je ſçais peu faire rire, & je divertis fort ;
Sans cauſer de chagrin, je fais verſer des larmes.
Je me vois du beau Sexe aimé juſqu'au tranſport,
Et fais naître en leurs cœurs mille fauſſes allarmes.

L'Hymen au bout du compte eſt mon dernier parti ;
Je puis être mal fait, ſans être mal bâti ;
On me voit longue ſuite, & grand nombre de pages.

Je fais profeſſion de généroſité.
Cependant qui me hante aprend cent brigandages,
Et je n'ai jamais dit la pure vérité.

XII. *ENIGME.*

ON vient de tous côtés pour voir ce que je porte ;
Souvent mal-à-propos on me frape, & bien fort.
Je produiſois du fruit avant que d'être morte ;
J'en produis quelquefois encore après ma mort.

Quiconque, jeune ou vieux, ſe préſente à ma porte,
Doit à m'eſcalader ſe réſoudre d'abord.
On tremble entrant chez moi ; mais avant qu'on en ſorte,
Pour ſuer goutte à goutte on fait aſſez d'effort.

J'ai paſſé dans un bois la plûpart de ma vie.
Le grand monde aujourd'hui fait toute mon envie :
C'eſt de-là que dépend ma réputation.

J'ai ſoin de me parer lorſque j'attends viſite ;
J'aime la compagnie, on le ſçait, je l'invite,
Et je hais cependant la converſation.

XIII. *ENIGME.*

JE mépriſe d'en-haut les deſſeins impuiſſans
Du Bigot dangereux dont je ſuis pourſuivie.
Quand la néceſſité cependant m'y convie,
Une ou deux fois par jour ſans crainte je deſcends.

J'arrête des Voleurs que l'on trouve innocens ;
On me pend, & pour eux on leur ſauve la vie.
Alors ils font beau bruit, s'il leur en prend envie ;
Même quelques-uns d'eux outragent les Paſſans.

Je ſuis comme l'on veut, blanche, vermeille ou noire.
Je donne en même-tems de quoi manger & boire :
On voit d'un ſeul regard mes dedans, mes dehors.

On me forme pourtant de matière ſolide.
Je tombe dans l'oubli ſi-tôt que je ſuis vuide ;
Et ſans ame en un mot, ce n'eſt rien que mon corps.

cage

XIV. *ENIGME.*

J'Arrête des Voleurs que l'on trouve innocens.
On me pend, & pour eux on me ſauve la vie.
Alors ils font beau bruit, s'il leur en prend envie ;
Même quelques-uns d'eux outragent les Paſſans.

Mon Maître en de hauts lieux me poſte de bon ſens,
Craignant certains Matois dont je ſuis pourſuivie.
Quand la néceſſité cependant m'y convie
Pour chercher du ſecours volontiers je deſcends.

Je ſuis, comme l'on veut, blanche, vermeille ou noire.
Je donne en même-tems de quoi manger & boire.
On voit d'un ſeul regard mes dedans, mes dehors.

On me bâtit pourtant de matière ſolide.
Pleine on a ſoin de moi, l'on me néglige vuide ;
Et ſans ame, en un mot, ce n'eſt rien que mon corps.

cage.

XV. *ENIGME.*

LE plaiſir me fait naître ainſi que le martyre,
Souvent une ſurpriſe, un dégoût me produit.
Comme mes quatre Sœurs, en naiſſant je fais bruit.
Un Enfant dit mon nom ſans même aprendre à lire.

Tout fièr qu'eſt l'Allemand du vain titre d'Empire,
En quel état ſans moi ſe verroit-il réduit ?
Bientôt ſans mon ſecours l'Aigle ſeroit détruit.
De ce débris pourtant je ne ferois que rire.

A tous les Elémens on me voit préſider.
Vous héſitez, Lecteur ; mais je veux vous aider :
Voici pour me connoître une adreſſe fort ſure :

Promenez-vous en Ville, & parcourez exprès
Boutique de Marchands, Logis & Cabarets ;
Il n'eſt pas une Enſeigne où ne ſoit ma figure.

XVI. *ENIGME.*

ON me compte pour rien ſi je ne réjouis.
L'heure de ma naiſſance eſt ſouvent la dernière.
Je marche à deux, à trois, à quatre, à cinq, à ſix;
Et toûjours à pieds joints je fournis ma carrière.

Je m'allonge en ſerpent, & je me racourcis.
Sans femme ma beauté n'eſt jamais régulière.
Chez moi le rang du Sèxe eſt pourtant indécis.
L'un & l'autre au hazard va devant ou derrière.

J'ai cent ſortes de noms, d'eſpèces & d'emplois.
On me ſoumet en France à de ſévères loix,
Dont ne peut s'affranchir la Royale Puiſſance.

Mille Amans aſſidus à me faire la cour,
Rêvent à mes apas & la nuit & le jour;
Mais à peine un de mille en a la joüiſſance.

XVII. *ENIGME.*

JE ſuis pendu moi-même, & j'empêche de pendre.
Je fais des priſonniers pour leur ſoulagement.
Bien qu'on me foule aux pieds, l'air eſt mon élément;
Et jamais juſqu'à terre on ne me voit deſcendre.

De la taille d'autrui la mienne doit dépendre.
N'allant qu'à pas comptés on me perd rarement.
Quiconque m'a perdu me recouvre au moment.
Je ſuis dur comme fer, & ſujet à m'étendre.

On me tient par honneur lorſque je ſers le Roi.
S'il veut que je le ſerve, il doit entrer chez moi.
On me quitte au milieu des profondes rivières.

J'ai ſouvent abîmé mon Maître dans les flots:
Hors de-là je l'apuye, il me doit ſon repos;
Et me donne pourtant toûjours les étrivières.

XVIII. *ENIGME.*

J'Annonce aux Curieux merveilles ſur merveilles,
Tantôt de bons ſuccès, tantôt de grands malheurs;
Tantôt leur promettant des ris après des pleurs,
Sur la foi de leurs yeux j'engage leurs oreilles.

Les beautés que je peins ſont toûjours ſans pareilles.
Je prodigue l'encens, je prodigue les fleurs,
Et fais ſouvent paſſer en de termes hableurs
Des Ecrits ennuyeux pour de charmantes veilles.

Mon Pere eſt quelquefois ou Mercure ou Vulcain;
Quelquefois il eſt Grec, quelquefois Africain.
L'interêt eſt le but où tend mon innocence.

Le matin me voit naître, & je vieillis le ſoir.
Une fois chaque jour il ſuffit de me voir,
Et je règle le lieu, le tems & la dépenſe.

XIX. *ENIGME.*

ON me voit quelquefois ſans qu'on puiſſe m'entendre ;
Quelquefois on m'entend ſans qu'on me puiſſe voir.
On m'accable de fers, & puis on me fait pendre,
Pour aprendre aux Mortels à faire leur devoir.

Je ſuis de grand ſecours en beaucoup de ſaiſons.
Il eſt des tems fâcheux où l'on me trouve utile.
Des Louvres, des Palais, l'ombre eſt choſe ſtérile ;
Mais on eſtime fort celle de mes maiſons.

De tous les Sacremens je n'en eus jamais qu'un.
Dès que je l'ai reçû, je ſuis abandonnée.
Le Sacrement eſt faux, connu tel de chacun.
Je ſuis ſure pourtant de n'être point damnée.

J'ai de l'éclat le jour, j'en ai dans les ténèbres.
Je commande & je ſers en beaucoup de pays.
Mon nom peut être mis au rang des plus célèbres,
Il eſt fort au-deſſus du grand Nom de Loüis.

XX. *ENIGME.*

IL le faut avoüer, mon deſtin eſt bien rude.
Les hommes qui par moi ſe ſentent élever,
S'obſtinent à me réſerver
Pour la plus baſſe ſervitude.
De m'opprimer ſans ceſſe ils ont pris l'habitude.
Cependant les plus Grands, dans leur haute ſplendeur,
Ne me ſçauroient nier ſans quelque ingratitude,
Que je ne ſerve à leur grandeur.
Des injures du tems je préſerve une plante
Qui dans tous les climats eſt aſſez abondante,
Mais dont l'uſage eſt ſouverain;
Et quoique ſon odeur ne ſoit guère charmante,
Elle ſe fait priſer par ſa vertu puiſſante,
Qui ſoutient tout le Genre Humain.
Pour ſuivre des François les manières changeantes,
En mille formes différentes
Tous les jours il me faut ranger,
Quoique par une Loi qui paroît éternelle,
J'aye une règle naturelle

Qui devroit pour jamais m'empêcher de changer.
Il faut être bien fou, ſans doute, ou bien auſtère,
Pour croire que ſans moi l'on pût couler ſes jours.
Pourtant ſi Plutarque eſt ſincère,
Des Sages, des Heros ont eu cette chimère
De ſe paſſer de mon ſecours.
Cette belle manie eſt maintenant paſſée;
Et tout homme aujourd'hui, par la commune loi,
Paſſeroit pour avoir la cervelle bleſſée,
S'il vouloit ſe paſſer de moi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 MAY 1958
OF OXFORD
LIBRARY

CANTIQUE

DE CINQ HE'ROINES de l'Ancien Teſtament.

Pour la Fête de Notre-Dame des Victoires.

DEBORA.

D'Une indigne Captivité
Les Hébreux éprouvoient la rigueur inhumaine.
Aidés de mes conſeils, ils briſérent leur chaîne.
Mais un honneur plus grand par vous eſt remporté :
Vous ſauvez le Pécheur de ſon iniquité ;
Vous tirez la Nature Humaine
D'une indigne Captivité.

ABIGAIL.

Vierge divine, c'eſt par vous
Que Dieu pour les Mortels ceſſa d'être ſévère.
A David, il eſt vrai, j'eus le bonheur de plaire :
L'Eſprit Saint vous élut, il ſe fit votre Epoux.

Moi d'un Homme irrité j'appaiſai le courroux :
Mais ſi Dieu n'eſt plus en colère,
Vierge divine, c'eſt par vous.

JUDITH.

Vous avez ſauvé l'Univers.
De mon Pays tremblant Dieu me rendit l'Azyle ;
Il commit à mon bras un Emploi difficile.
Iſraël d'Ennemis voyoit ſes champs couverts ;
Je ſçus le délivrer de la crainte des fers.
Mais je ne ſauvai qu'une Ville ;
Vous avez ſauvé l'Univers.

SUZANNE.

Dans un légitime lien
Ma Foi par la terreur ne fut point ébranlée ;
De ma pudicité l'hiſtoire eſt ſignalée.
Mais hélas ! près de vous quel mérite eſt le mien :
De vous ſur qui l'Hymen n'attenta jamais rien,
Vierge toûjours immaculée
Dans un légitime Lien !

ESTHER.

Je n'ai triomphé que d'Aman.

A mes vœux on livra ſa tête criminelle.
Sur lui d'un Peuple ami je vengeai la querelle.
Mais vous avez défait un plus cruel Tyran ;
Vous avez renverſé le pouvoir de Satan.
Ma Victoire n'eſt pas ſi belle ;
Je n'ai triomphé que d'Aman.

RE'PONSE

De la Sainte Vierge.

C'eſt la Grace du Tout-puiſſant,
C'eſt ſa rare bonté qui me comble de gloire.
Lui ſeul en eſt l'Auteur, & c'eſt à ſa Mémoire
Que j'offre le tribut d'un cœur reconnoiſſant.
Il daigna m'opoſer au Dragon menaçant :
Si j'ai remporté la Victoire,
C'eſt la Grace du Tout-puiſſant.

A UNE DAME NOMMÉE Madeleine, qui avoit fait préſent d'une petite Caſſolette de poche à l'Auteur.

CHANSON

Sur l'air de Joconde.

MAdeleine, dans votre Nom
Je vois peu de juſteſſe.
Vous ne placez pas votre don
Comme la Péchereſſe.
Son Baume fut pour le Sauveur
Un parfum de réſerve.
Du vôtre, moi pauvre Pécheur,
Faut-il que je me ſerve?

AUTRE

Sur le même ſujet.

VOtre parfum me réjoüit;
Je l'aime, je l'eſtime.
Par lui mon cœur s'épanoüit,

Mon eſprit ſe ranime.
Mais pour cela qu'eſt-il beſoin
D'un don tel que le vôtre ?
De vous-même, & ſans autre ſoin,
Vous donnez l'un & l'autre.

A LA RE'VE'RENDE MERE de Tavanes, ancienne Religieuſe Urſuline de Dijon, qui avoit fait réciter par les Penſionnaires, des Vers qu'elle avoit compoſés à la loüange de feu M. de Clermont-Tonnerre, Evêque de Langres.

NE vous étonnez pas que l'illuſtre Tavanes,
Eloignant de ſon cœur tous les ſujets prophanes,
Sur un objet plus digne aplique ſon eſprit.
Clermont, à vous loüer ſon honneur l'intèreſſe.
Qui peut mieux que l'Eſprit, la Vertu, la Nobleſſe,
Célébrer la Vertu, la Nobleſſe & l'Eſprit ?

VERS

Sur une Femme d'une extrême beauté, mais à laquelle il manquoit un œil ; & ſur un Enfant qu'elle avoit, & qui partageoit ſes charmes & ſon malheur. (1)

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonilla ſiniſtro,
Et potis eſt formâ vincere uterque Deos.
Parve Puer, quod habes lumen, concede Parenti ;
Sic tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

TRADUCTION

Par M. de la Monnoye.

TU ne fais, bel Enfant, que de paroître au jour ;
Tu ne ſçais pas encor le prix de la lumière.
Fais préſent de ton œil à ta charmante Mère :
Elle ſera Venus, & tu ſeras l'Amour.

(1) *On ne ſçait ni le nom du Poëte, ni celui des perſonnes qu'il louë.*

HYMNES

A l'honneur de Sainte Cécile.

HYMNE PREMIERE.

DE Cécile aujourd'hui célébrons les loüanges.
Que l'Orgue en ſa faveur réſonne ſous nos doigts.
Vous, divines Troupes des Anges,
Joignez vos Lyres à nos voix.

Pour mieux vous reſſembler, Eſprits ſaints & ſans tache,
Cécile, Hôteſſe encor de ces terreſtres Lieux,
De ſon propre corps ſe détache,
Et s'élève en eſprit aux Cieux.

Digne Objet de Dieu ſeul, & de Dieu ſeul épriſe,
Elle ferme l'oreille aux vœux d'un autre Amant.
Oſeroit-on, à Dieu promiſe,
La rechercher impunément ?

Sur l'Orgue dont ſa main anime l'harmonie,
Elle entonne au Seigneur ce Cantique ſi beau :
Donnez-moi, Sageſſe infinie,
Un cœur pur, un eſprit nouveau.

Que n'oſe un ſaint amour ? cette Vierge fidelle
Prête pour ſon Sauveur à ſouffrir mille morts,
Pour l'effet ſeul d'un ſi beau zèle,
Se reſſouvient d'avoir un corps.

Sur vous, Chœurs immortels, Mortelle généreuſe,
Par ce qui la rabaiſſe ; elle obtient le deſſus
Victime par ſon ſort, heureuſe
De pouvoir mourir pour JESUS.

Gloire au Pere Eternel, Gloire au Sauveur des ames,
Conçû par une Vierge, & des Vierges l'Epoux.
Eſprit Saint, brûlez de vos flâmes
Nos cœurs trop long-tems froids pour vous.

HYMNE SECONDE.

L'Ame s'unit à Dieu par de chaſtes liens ;
C'eſt une douce étreinte, & l'hymen qui la ſerre
Fait naître au Ciel des Citoyens
S'il n'en fait point naître à la Terre.

Ces nouveaux Habitans que l'Olympe reçoit,
Qu'une ſainte ferveur à l'Evangile immole ;
Une Vierge en Dieu les conçoit
Par la vertu de la Parole.

O miracle d'amour en Cécile produit !
O d'un nœud virginal ineffable Myſtère !
L'Epoux devient le premier fruit
Dont ſa propre Epouſe eſt la Mère.

Par les Vierges ainſi les Epoux ſont conçûs.
Rare fécondité qui n'eut jamais d'égale !
C'eſt ainſi qu'au joug de JESUS
Se ſoumet la foi conjugale.

L'Epouſe ici s'armant d'une noble fierté,
Pour gagner ſon Epoux le menace, l'étonne,
Lui découvre la majeſté
Du Dieu ſecret qui l'environne.

Elle parle ; il l'écoute ; il reçoit dans ſon cœur
Les oracles ſortis d'une ſi ſainte bouche.
Il s'inſtruit, ſent un Dieu vainqueur,
Et cède à la main qui le touche.

Soupirant déſormais pour une autre beauté,
Il perd le ſouvenir de ſa première flâme :
L'amour ſeul de la vérité
S'étoit emparé de ſon ame.

Aimable Vérité, digne de nos ſouhaits,
Des Elûs du Seigneur conquête fortunée,
Qui t'épouſe, ne veut jamais
Rompre un ſi charmant hyménée.

Gloire au Pere Eternel, du couchant au matin ;
Que par-tout de ſon Fils la gloire ſe publie ;
Gloire ſoit à l'Eſprit Divin
Dont une Vierge fut remplie.

HYMNE TROISIEME.

QUe le feu de la volupté
Cède au feu d'un amour plus ſage.
L'eſprit qui ſe repaît d'une pure clarté,
Du vil plaiſir des ſens ne connoit point l'uſage.

Quel droit, dit Cécile, ſur moi
Penſez-vous que l'Hymen vous donne ?
Celui qui le premier fut maître de ma foi,
Doit ſeul, Valérien, l'être de ma perſonne.

Garde fidèle de mon corps,
(Vos yeux vous le pourront aprendre)
Ainſi que des Palais on garde les dehors,
Un Ange dans ces lieux veille pour me deffendre.

Lavez dans un fleuve ſacré
La tache de votre origine ;
Vous verrez ſuccéder auſſi-tôt éclairé,
A la nuit, qui vous couvre, une ſplendeur divine.

A ces mots, il court promptement
Au Bain ſalutaire de l'Onde ;
Son Frère, que la Grace inſpire en ce moment,
Epris de même ardeur, Tiburce le ſeconde.

Par l'Eau ſolemnelle arroſé,
L'Epoux déſilla ſa paupière.
L'Ange rendu viſible au nouveau Batizé,
De peur de l'éblouïr, tempéra ſa lumière.

Tous deux Frères, Chrétiens tous deux,
Animez d'une égale envie,
Pour l'honneur de la Foi, deux Hommes généreux
Aprennent d'une Fille à mépriſer la vie.

Une Fille conduit leurs pas,
Spectacle digne de mémoire !
Elle marche en triomphe entre ces deux Soldats,
Préludes de ſa mort, ainſi que de ſa gloire.

JESUS couronne les Martyrs
Et les Vierges dans ſon Royaume.
Des Vierges ſon amour contente les déſirs,
De leur ſang aux Martyrs il ſçait faire un doux baume.

HYMNE QUATRIEME.

Vierges, s'il eſt pour vous une juſte pudeur,
Il eſt pour vous de même une louable audace.
Que du feu, que du fer un Tyran vous menace,
Rien de votre ame alors ne dément la grandeur.

Aux brûlantes vapeurs qu'exhale un poîle horrible,
Un ordre rigoureux livre Cécile en vain :
Malgré l'extrême ardeur du bucher ſouterrain,
La Chrétienne Amazone y demeure inſenſible.

Loin qu'un Juge en couroux la puiſſe intimider,
Plûtôt au Juge même elle imprime la crainte.
Il s'étonne des feux qui cèdent à la Sainte,
Lorſque la Sainte aux feux refuſe de céder.

Auprès des deux Agneaux immolés avant elle,
Bien-tôt loin du ſéjour des orages affreux,
L'innocente Colombe ira d'un vol heureux
Se repoſer au ſein de l'Epoux qui l'apelle.

O Victimes tous trois de fureur & d'amour,
Sacrifiez par l'une, & couronnez par l'autre,
Invincibles Martyrs, quel bonheur eſt le vôtre
De vous voir réunir dans la céleſte Cour !

HYMNE CINQUIEME.

CEcile a triomphé, Vierge enſemble & Martyre :
Vous ſes Compagnes dans les Cieux,
Vierges, & vous Martyrs, faites cent fois redire
A vos ſacrés concerts un Nom ſi glorieux.

Il ne lui ſuffit pas de braver les Idoles,
Et d'un Tyran le vain effort :
N'aſpirant qu'au vrai Dieu, vainqueur des Dieux frivoles,
Sûre de le trouver, elle court à la mort.

Du Bourreau chancelant elle ſentit l'épée
Sur ſon cou deſcendre trois fois ;
Et mérita l'honneur, mortellement frapée,
Plus forte par ſa mort, d'en ſouffrir juſqu'à trois.

Ce trépas de ſon prix eſt la marque héroïque.
Le Sacrifice eſt répété.
Et par la triple mort d'une Victime unique,
Le don trois fois offert, trois fois eſt accepté.

Par trois ruiſſeaux divers ſes bleſſures cruelles
Font couler un ſang précieux,
Que recueille humblement le zèle des Fidèles
Pour former au martyre & leurs cœurs & leurs yeux.

O ſang fumant encore ! O d'une Vierge illuſtre
Pourpre vive, ornement exquis !
Elle eut, Vierge mondaine, avecque moins de luſtre
Fait ſur un cou d'yvoire éclater les rubis.

Juſqu'au dernier moment l'Athlète magnanime
Combat pour la Loi du Sauveur.
Pendant trois jours entiers, elle prêche, elle anime ;
Et moins elle a de tems, plus elle a de ferveur.

Seigneur, à l'imiter la Sainte nous convie.
Puiſſions-nous marcher ſur ſes pas,

Vivre comme elle à vous dans le cours de la vie,
Mourir à vous ! comme elle, à l'heure du trépas.

Gloire au Pere Eternel : Gloire au Sauveur des ames,
Des Vierges le céleſte Epoux :
Faites, Eſprit Divin, que vos pudiques flâmes
S'allument dans nos cœurs trop long-tems froids pour vous.

LE DICTIONNAIRE DE TREVOUX,

A Son Alteſſe Séréniſſime LOUIS-AUGUSTE, *Prince Souverain de Dombes.* (1)

MOi qui ſous un Ciel étranger
Naquit infortuné Poſthume,
Aujourd'hui de mon ſort oubliant l'amertume,

(1) *Ces Vers ſont imprimés à la tête de quelques Editions de ce Dictionnaire.*

Par un Prince François je me vois protéger.
Le commerce mal ſain d'une Terre Sauvage
Avoit altéré mon Langage.
De nouveaux ſoins l'ont embelli ;
Mais tout dans mon diſcours ſeroit net, ſeroit juſte,
Qu'ayant à contenter le bon goût d'un AUGUSTE,
Je ne me croirois pas encore aſſez poli.

CONSOLATION A SON EPOUSE.

Sur ce que la queuë de ſon manteau avoit été coupée dans une Egliſe.

TRès chère Dame, entre nous deux ſoit dit,
Loin que ce ſoit ni Fripon, ni Friponne
Qui dans l'Egliſe ait coupé votre habit ;
C'eſt bien plûtôt quelque honnête Perſonne,
Qui vous voyant ſi dévote & ſi bonne,
En oraiſon près du benoît Tombeau,
Sans doute a crû, d'un pieux zèle atteinte,
Devoir ſur vous employer le ciſeau,
Diſant tout bas : Vraiment, c'eſt une Sainte ;
Je veux avoir un bout de ſon manteau.

SUR LA MORT DE FRANÇOIS Baudot, Maître des Comptes, & ancien Maire de Dijon, mort en cette Ville, le 4. Avril 1711. âgé de 73. ans.

EN vain la Parque meurtrière,
BAUDOT, a de tes jours crû finir la carrière ;
Ta vertu de la mort ne peut craindre les traits.
Dijon comblé de tes bienfaits,
Dans le cœur de ſon Peuple en grave la mémoire ;
Et quand par tes Ecrits Autun (1) voit déſormais
De ſon antique Nom reſſuſciter la gloire,
Le tien doit être ſûr de ne mourir jamais.

(1) M. Baudot eſt Auteur des *Lettres en forme de Diſſertations ſur l'Ancienneté de la Ville d'Autun, & ſur l'Origine de Dijon*, imprimées en cette dernière Ville, chez Reſſayre, en 1710. *in* 12.

EPIGRAMME

Adreſſée à M. le Cardinal d'Eſtrées, peu de tems avant la mort de M. l'Abbé Regnier Deſmarais, Ami de l'Auteur.

LA Fortune, à ce qu'on m'a dit,
Grand Prélat, m'eſt aſſez amie
Pour m'offrir par votre crédit
Une Place à l'Académie.
Telle Place a de quoi charmer,
Et je dois beaucoup eſtimer
Le bonheur d'en poſſéder une.
Mais mes vœux ſeroient plus contens,
Si je croyois que de vingt ans
Il ne pût en vâquer aucune.

VERS

ENVOYE'S PAR L'AUTEUR à M. le Préſident BOUHIER, *le jour de Saint Jean-Baptiſte* 1724.

AU jour heureux de votre Fête,
Je n'ai qu'à vous féliciter
D'avoir tous les beaux dons que l'on peut ſouhaiter
Soit pour le cœur, ſoit pour la tête :
Politeſſe, capacité,
Juſtice, amour du vrai, prudence, fermeté ;
Par-là toûjours bien ſûr de plaire,
Vous n'avez rien au Ciel à demander de plus,
Sinon la ſanté néceſſaire
Pour exercer tant de vertus.

MADRIGAL

ENVOYE' PAR L'AUTEUR à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, le 9 Avril 1727, ſur l'avis qu'il reçut, que M. le Préſident Bouhier devoit arriver inceſſamment à Paris.

MEs Confrères en Apollon,
Comment pourrai-je reconnoître
La gloire que j'ai de paroître
Dès long-tems parmi vous dans le ſacré Vallon ?
Je ſens que ſur notre Parnaſſe
Mon trépas va bien-tôt laiſſer vuide une place,
Dont je fus plus heureux que digne Poſſeſſeur.
BOUHIER vient : couronnez ce grand & noble
Athlète ;
Le mérite du Succeſſeur
Envers vous pleinement acquittera ma dette.

A LA VILLE DE DIJON, ſur la Réception de M. le Préſident Bouhier à l'Académie Françoiſe.

HEureux Dijon, quelle eſt ta joye !
Tu vois tes Nourriſſons aujourd'hui juſqu'à trois,
Bouhier, Languet, & la Monnoye,
Poſſéder les honneurs du Parnaſſe François ;
Mais cela ſuffit-il pour ton Panégyrique ?
Et ne reconnoit-on parmi tes Citoyens
Que trois Académiciens ?
Non, je me ſuis trompé dans mon arithmétique.
Car Bouhier, me dira quelqu'un,
Etant Juriſconſulte, Orateur, Humaniſte,
Poëte, Traducteur, Polyglotte, Puriſte,
Doit-il n'être compté ſimplement que pour un ?

*M. DE LAMONNOYE, en ſes Notes ſur l'*Anti-Baillet, *chap. 145. fait ainſi parler Héliodore, qui, dit-on, aima mieux quitter ſon Evêché de Trica, que de brûler ſon Roman des Amours de Théagene & de Chariclée.*

MItre, fardeau laſſant, diſoit Héliodore,
J'aurois grand beſoin d'Ellebore,
Si pour te conſerver je brûlois mon Roman.
Ma tête à l'avenir ſera plus honorée
Pour avoir ſçû produire un Livre ſi charmant,
Que pour avoir été mitrée.

CONTE.

SIre Germain, la veille de Noël,
Joüant aux dez, avoit chance contraire,
Et s'obſtinoit contre le ſort cruel.

Il eſſayoit de ſe tirer d'affaire.
C'eſt la coûtume. Ainſi le bon Germain
Maſſa, topa du ſoir au lendemain
Juſqu'à midi : Mais quoi ! toûjours rebourſe,
Si rudement Fortune le traitta,
Que mille écus ſortirent de ſa bourſe.
Rentrant chez ſoi, froidement il conta
De point en point ſon malheur à ſa Femme.
Non ſans horreur, le fait elle écouta.
Point donc n'avez, s'écria-t-elle, Infâme,
Entendu Meſſe à tel jour qu'aujourd'hui ?
Voilà d'où vient votre déconvenuë.
Las ! dit Germain, non plus que moi celui
Qui m'a gagné, ne l'a pas entenduë.

EPIGRAMME

Au ſujet d'une Relation en Vers François du voyage de Vichy, que M. le Préſident Bouhier avoit envoyée en 1706. à M. Soirot, Conſeiller au Parlement de Metz.

POur digne prix de l'Epitre gentille
Par vous écrite au Sénateur Meſſin,
Je vous avois ſouhaité Fils ou Fille ;
C'eſt là-deſſus que rouloit mon Dizain.
Or, n'ai-je pas fait ce ſouhait en vain :
Bien-tôt ſerez nommé Pere à bon titre :
Mais que l'Enfant vive autant que l'Epitre
Dont Marot ſemble avoir dicté les Vers,
Pas ne voudrois compter ſur ce chapitre ;
L'Enfant vivroit autant que l'Univers.

SUR LE PORTRAIT DE Furetiére, avant l'impreſſion de ſon Dictionnaire.

LE curieux Portrait de cet Homme ſçavant
Auroit bien plus de quoi me plaire,
Si je le voyois au-devant
De ſon fameux Dictionnaire. (1)

(1) M. de la Monnoye, à la pag. 112. & 113. de ſon *Diſcours de Réception à l'Académie Françoiſe*, imprimé dans le Recüeil de l'Académie pour l'année 1713. dit de l'Abbé Regnier Deſmarais, à qui il ſuccéda : *Infatigable à rechercher les différens uſages de chaque mot, de chaque phraſe, il contribua beaucoup au travail de ce fameux Dictionnaire*, expoſé d'abord à l'inſolente Critique de ceux qui l'avoient pillé ; *mais qui va bien-tôt reparoître victorieux de la médiſance & de l'envie.* Où l'on voit que M. de la Monnoye blâme Furetière, qu'il avoit loüé plus de 20. ans auparavant.

A UN ENFANT D'UN MOIS.

SONNET.

ENfant, qui pour venir en ce triſte ſéjour,
Au milieu des douleurs ſors d'une nuit profonde ;
En vain de ton beau corps je vois croître le tour,
Si de même en croiſſant l'eſprit ne le ſeconde.

Mille tendres propos t'expliquent mon amour,
Sans que ta bouche encore à la mienne réponde,
Bien que depuis l'inſtant qui te fit voir le jour,
Le Soleil trente fois ſe ſoit plongé dans l'Onde.

Faut-il que la raiſon ait de ſi lents progrès ?
Que n'a-t-elle chez toi ſuivi l'être de près ?
Mais que dis-je ? Où m'emporte une indiſcrette envie ?

Si le Ciel t'eût ſi-tôt accordé la raiſon,
Prévoyant tous les maux qu'on ſouffre en cette vie,
Tu n'aurois pas voulu ſortir de ta priſon.

Bouts-Rimés remplis par l'Auteur ſur l'Etabliſſement des Lanternes.

DEs Rives de Garonne aux Rives de . . *Lignon*,
France, par ordre exprès que l'Edit . . *articule*,
Tu conſtruis des falots d'un Ouvrage . . . . *mignon*,
Où l'avide Fermier peut bien ferrer la . . . . . *mule*.

Par-tout dans tes Cités [j'en excepte . . *Avignon*,
Où ne domine point la Royale . . . . . *ſéruke*]
Des verres lumineux perchés en rang d' . . *oignon*,
Te remplacent le jour quand ſa clarté . . . *recule*.

Tout s'eſt exécuté ſans bruit, ſans . . . *lanturlu*.
O le charmant Spectacle ! En a-t-on jamais . . . *lû*
Un plus beau dans Cirus, Pharamond, ni . . *Caſſandre* ?

On diroit que rangés en Tilleuls, en . . . *Cyprès*,
Les Aſtres ont chez toi, France, voulu . . *deſcendre*,
Pour venir contempler tes beautés de plus . . *près*.

SONNET

En Bouts-Rimés, qui a remporté le Prix propoſé en 1683. par le Sieur Mignon, Maître de Muſique de l'Egliſe de Paris.

APOSTROPHE A L'ESPAGNOL.

JOins un courage d'Aigle à la fierté d'un . . . *Pan*,
Ibère, ſois plus fin qu'une vieille . . . . *Guenuche* ;
Si tu romps une fois inſpiré par . . . . . *Satan*,
Louis t'aura bien-tôt ſecoüé ta . . . . . *peluche*.

Le Belgique Lion devant lui n'eſt qu'un . . . *Fan*,
Ce n'eſt plus comme au tems que pillant notre . . *Ruche*,
Et répandant l'effroi de Bruxelles à . . . . . *Lan*,
Tu cherchois à remplir ton eſtomac d' . . *Autruche*.

Ta défaite en tous lieux aujourd'hui nous eſt . . *hoc*.
Les Valois ſont preſſés, & par un heureux . . . *troc*,
Le plus grand des Bourbons t'a fait niche ſur . . *niche*.

Cent places diſoient *por*, qui ſous lui diſent . . *par.*
Ce Héros fait, défait, cultive, met en . . . *friche*,
Sans qu'on oſe alléguer ni ſi, ni mais, ni . . *car.*

PLAINTE

Contre le Sr. Mignon, qui différa de donner le Prix que l'Auteur avoit remporté.

QUoi donc ! après vous être étalé comme un . *Pan*,
Mignon, vous nous payez en argent de *guenuche*.
Ah ! plûtôt que paſſer pour enfant de . . . *Satan*,
Vous deviez mettre en gage & camail & . . . *peluche.*

J'ai fait rage de courre, & n'ai point pris le . . *fan*;
Je me ſuis englué voulant piller la . . . . *ruche.*
Paſques n'eſt plus pour moi le plus beau jour de . . *l'an*,
Puiſqu'on y fruſtre ainſi mon appetit d' . . *Autruche.*

J'ai crû de bonne foi que le prix m'étoit . . . *hoc*,
Et je vous préparois force éloges en . . . . *troc*,
Ne pouvant pas prévoir que vous me feriez . . *niche.*

D'abord pour vous flatter, j'avois commencé . . *par*
Mais chut : Ce beau deſſein, Mignon, demeure en
. . . . . *friche*;
Et l'on ſçait bien pourquoi, ſans que j'ajoûte . . *car*.

POEME
QUI A REMPORTE'
LE PRIX DE POESIE
PAR LE JUGEMENT
DE
L'ACADE'MIE FRANÇOISE,
en l'année M. DC. LXXXV.

SUR LA GLOIRE QUE LE ROI s'eſt acquiſe en ſe condamnant dans ſa propre Cauſe.

MAîtreſſe des Héros, qui dans les nobles Ames
Allumes nuit & jour de généreuſes flâmes,
Qui ſçais aux Conquérans, de tes charmes épris,
Des horreurs de la mort inſpirer le mépris ;
Déeſſe, de LOUIS Compagne inſéparable,
GLOIRE, quel bruit te trouble, & quel chagrin t'accable ?

La trève (à ce ſeul nom tu trembles, tu fremis)
T'annonce un long repos à l'Europe promis.
Le plus vaillant des Rois, en des ſaiſons moins calmes,
T'eût fourni des moiſſons de lauriers & de palmes,
Dans ſes eaux le Batave en vain ſe fût caché,
Juſqu'au fond de ſes eaux la foudre l'eût cherché.
De Luxembourg en feu l'épouvantable image
Menaçoit le Germain d'un ſemblable ravage ;
A l'aſpect du Croiſſant l'Aigle hors de combat
Eût bien moins du Soleil pû ſoûtenir l'éclat ;
Et le Lion hurlant dans ſa rage dernière,
Au pied des fleurs du Lys eût mordu la pouſſière.
Quel bras à ton Athlète, ô GLOIRE eût réſiſté ;
Sage, puiſſant, & brave il auroit tout dompté.
Pleine de cet eſpoir, à chanter ſes trophée.
Tu préparois déja nos plus ſçavans Orphée ;
Et voilà tout-à-coup que bornant ſes progrès,
Sa clémence a changé ton eſpoir en regrets :
L'amour de la victoire en vain le ſollicite.
Tel pouvant terraſſer & le Parthe & le Scythe,
Content de ſa grandeur, le ſecond des Céſars
Sur l'Autel de Janus, après mille hazards,

Aima mieux enchaîner le Démon de la Guerre,
Que le fer à la main vaincre toute la Terre.
Guidé du même eſprit, ſans répandre de ſang,
LOUIS de toutes parts fait reſpecter ſon rang,
Sévère aux vicieux, doux aux bons, toûjours juſte,
Sur les bords de la Seine il repreſente Auguſte.
C'eſt-là que dans le cours d'un règne fortuné,
Raſſurant l'Univers qu'il avoit étonné,
GLOIRE, tu le verras de nouvelles lumières
Rehauſſer les rayons de ſes vertus premières.
Seule tu l'attirois aux campagnes de Mars,
Tu le retrouveras dans le champ des Beaux Arts.
Tous les jours ce grand Roi des autres Rois l'exemple,
S'ouvre un nouveau chemin au faîte de ton Temple,
L'Héréſie à ſes pieds, pleine d'un juſte effroi,
Même aux bords du Leman, voit triompher la Foi.
L'Equité par ſes ſoins voit la Fraude proſcrite,
La Fortune eſt d'accord avecque le mérite,
Tout découvre en LOUIS un Prince plus qu'humain,
Et l'Auguſte François ſurpaſſe le Romain.
Lorſque cent Légions ſous ſes drapeaux rangées
Soumettoient à ſon joug les Villes aſſiégées,

Que gros de mille feux ſes menaçans vaiſſeaux
Répandoient la terreur dans l'Empire des Eaux,
Tant de travaux guerriers, à tout autre impoſſibles,
L'ont-ils interrompu dans ſes travaux paiſibles ?
Le Louvre n'a-t-il pas, s'élevant juſqu'aux Cieux,
De miracles nouveaux toûjours frappé nos yeux ?
Et jamais a-t-on vû dans le bruit des batailles
La pompe & l'induſtrie abandonner Verſailles ?
Quelle ſource en tréſors ſi féconde aujourd'hui,
Quel merveilleux Pactole ici coule pour lui ?
Eſt-ce donc qu'à ſon gré maître de la Fortune,
Il recueille lui ſeul l'abondance commune,
Tandis que de leur Prince eſclaves trop abjets
Sous le faix des tributs gémiſſent les Sujets ?
Ah ! bien loin d'exiger par un trop dur empire
Un ſecours odieux dont ſon Etat ſoupire,
Juſte à tous, ſeulement injuſte contre ſoi,
Il renonce au ſecours que lui prête la Loi.
Entre les dons exquis & d'un ordre ſuprême,
Dont le Ciel favorable orna le Diadême,
Il en eſt un fameux, des peuples révéré,
Sous le nom de Domaine aux ſeuls Rois conſacré.

Une loi redoutable en tout tems reconnuë,
Au reſte des Mortels en ferme l'avenuë.
Auguſte de ce droit tempéra la rigueur,
Plus que ſon privilége, il écouta ſon cœur.
On ſçait de ſa bonté la généreuſe marque,
Et Rome aux Citoyens vit céder le Monarque ;
Dans le doute ſous lui le Fiſc eut toûjours tort.
Et de ſes paſſions, par un plus digne effort
LOUIS, quoique Thémis en ſa faveur décide,
Pour mieux ſe condamner, à ſa cauſe préſide.
De Pere au nom de Prince uniſſant le devoir,
Sa douceur eſt la loi qui règle ſon pouvoir.
Il croit, ſur ſes Sujets remportant l'avantage,
S'il n'a ſa propre voix, n'avoir pas un ſuffrage.
Son amour les ſoûtient, & par un nouveau ſort
Le parti du plus foible alors eſt le plus fort.
En vain à ce grand Roi l'interêt plein d'adreſſe
Etale les appas d'une immenſe richeſſe,
GLOIRE, ſans balancer dans le choix un moment,
Il trouve en tes appas un objet plus charmant.
Pour comble de tes vœux que faut-il d'avantage ?
Reconnois à ce trait le Héros de notre âge,

Sans demander encor des exploits à ſon bras,
Cet exploit de ſon cœur ne te ſuffit-il pas ?
Certe d'un ſi haut fait la grandeur publiée,
Eſt plus que l'œil en pleurs de Genne humiliée,
Plus que des flots du Rhin l'obſtacle ſurmonté,
Et plus qu'Alger du choc encore épouvanté.

PRIERE POUR LE ROI.

Que pour le bien de ſon Empire,
LOUIS, à qui le Ciel inſpire
Tant d'héroïques actions,
Long-tems entre les Rois tienne le rang ſuprême,
Toûjours Vainqueur des Nations,
Jamais vaincu qne par ſoi-même.

Tu autem dominator virtutis cum tranquillitate judicas.
Sapient. 12. 18.

SONNET

En Bouts-Rimés ſur M. l'Abbé de la Trappe.

QUittant d'un riche hôtel le ſuperbe . . *Architrave*,
Bouthillier dans un trou ſe loge en . . . *Eſcargot*.
Là, pour ranger ſon corps dans une ſure . . . . *Entrave*,
Il le bat d'une verge, ou d'un bâton . . . . . *Ragot*.

Ennemi des plaiſirs, dont le goût nous . . *Dépraye*
Il fait ſon lit d'un ais, ſon chevet d'un . . . . . *Fagot*.
Un ſac eſt ſon habit, ſon repas une . . . . . *Rave*.
Tous ſes meubles n'ont rien que de brut & de . . *Got*.

Loin du monde & du bruit, exempt d'. . *Eclabouſſure*,
Nulle profâne ardeur n'échauffe ſa . . . . . *Freſſure*.
Son zéle n'eſt rien moins qu'un zéle . . . . . *Tabarin*.

L'eau pure, ou tout au plus une prunelle . . *Aigrette*,
Compoſant la boiſſon qui ſort de ſa . . . . . *Burette*,
Lui tient lieu des liqueurs de Beaune & de . . . *Turin*.

VINUM BURGUNDUM.

ODE.

Teſta, Burgundo gravidam liquore,
Quam Jocus circumvolat, & nitenti
Sanitas vultu rubicunda, & inſons
Riſus, Amorque:
Te canam ſandi celerem magiſtram.
Tu potes tardos homines docere,
Improbus quos vix labor eruditas
Fingat ad artes.
Te fugit nigrâ truculenta fronte
Cura. Quos urgens rigidis Egeſtas
Obligat vinclis, tua, vi potente,
Pocula ſolvunt.
Anxio ſurgit cibus apparatu;
Docta ſed fruſtra manus elaborat

LE VIN DE BOURGOGNE.

TRADUCTION

par M. de la Monnoye.

CHere Feüillette Bourguignonne,
Qui loges dans ton ſein la vermeille Santé,
Les Plaiſirs innocens, la douce Liberté,
Et que d'Amours badins une troupe environne :
Je veux te conſacrer ces vers.
C'eſt toi qui d'un Muet peux faire un Démoſthène.
Qui peux à l'Idiot, ſans étude & ſans peine,
Donner en un inſtant mille talens divers.
On voit des Soins la noire engeance
Diſparoître à l'aſpect de ton jus enchanteur,
Et le Pauvre, que preſſe un rude Collecteur,
Perdre le ſouvenir de ſa triſte indigence.
En vain la table offre des mets
D'un ſuperbe apareil, d'une ſaveur exquiſe :

Splendidis dulcem dapibus ſaporem,
Ni comes adſis.
Nam ſuum Rhemi licet uſque Bacchum
Jactitent : æſtu petulans jocoſo
Hic quidem fervet cyathis, & aurâ
Limpidus acri.
Vellicat nares avidas ; venenum
At latet : multos facies fefellit.
Hic tamèn ſpargat modico ſecundam
Munere menſam.
Tu Senum nutrix querulos benigno
Lacte titillas, reſoveſque alumnos.
Ut valens per te redit in caducâ
Membra juventa.
Vatis effœtam malè ſi reliquit
Igneus mentem calor, atque vena
Ingeni, dives modò quæ fluebat,
Si pigra torpet :
Tu caballino melior fluento,
Suſcitas Muſam reſidem, & vigentes
Spiritus, grandique pares cothurno
Fortior afflas.

Si tu n'es du feſtin, le bon goût les mépriſe,
Et ne compte pour rien leurs ſomptueux aprêts.
Juſqu'aux Cieux la Champagne éléve
De ſon vin petillant la riante liqueur.
On ſçait qu'il brille aux yeux, qu'il chatoüille le cœur,
Qu'il pique l'odorat d'une agréable ſéve.
Mais craignons un poiſon couvert.
L'aſpic eſt ſous les fleurs. Que ſeulement par grace,
Quand Beaune aura primé, Rheims occupant la place
Vienne légerement amuſer le deſſert.
A toi, dont je chante la gloire,
Nourrice des Vieillards, pleine du lait divin
Qui réchauffe le ſang, & bannit le chagrin,
Chere Tonne, à toi ſeule apartient la victoire.
Lorſque par les ans réfroidi,
On n'a plus ce beau feu que la jeuneſſe inſpire,
Que propice autrefois, Apollon ſe retire,
Et que, comme le corps, l'eſprit eſt engourdi;
De l'âge, mieux que l'Hippocrène,
Tu guéris, vrai nectar, l'importune froideur,
Et ſoufflant au Poëte une ſoudaine ardeur,
Du Sophocle glacé tu ranimes la veine.

Quid ciet dirum tuba rauca bellum?
Plus ſcyphi proſunt. Ferus inde miles
Hauriat robur : peritura ſiccus
Vix trahit arma.
Sed datum Marti ſatis eſt cruente.
Aptior ludis ſimul & choreis,
Evoca lentam, bona Teſta, fauſto
Nectare, Pacem.
Nunc beant cunctas tua dona cœnas.
Mox & in pagis reſupina pubes
Tædium belli tibi tradet amplis
Mergere trullis.
Noxio lædat ſtomachum Lyæo
Præla quem paſſim ſubigunt, racemus;
Hic gravet nervos, caput angat ille
Perfidus hoſpes :
Tu ſubis nervis capitique ſana;
Nec levat triſtes medicina morbos,
Ut latex pellit tuus, iunocentis
Filius uvæ.
Somnus aversâ fugitivus alâ
Nil preces curat levis obſtinatas :

Mieux que trompettes & tambours,
Tu ferois au Soldat affronter les allarmes :
Lui qui languit à jeun ſous le poids de ſes armes,
Ne le ſentiroit pas, aidé de ton ſecours.
Mais, loin d'exciter à la guerre,
Toi qui cherches plûtôt les danſes & les jeux,
Sollicite la Paix, lente au gré de nos vœux,
De ne plus differer le repos de la Terre.
Déja par des ſoins empreſſez
Le Financier t'apelle à ſa table ſuperbe ;
Et dans peu nos Bergers vont, étendus ſur l'herbe,
Noyer au fond des pots tous leurs ennuis paſſez.
Qu'ailleurs Bacchus, hôte infidèle,
De nuages fâcheux occupe le cerveau.
Qu'il mine ailleurs les nerfs, lent & ſecret bourreau,
Ou livre à l'eſtomac une attaque cruelle :
De toi coule un jus précieux,
Doux aux nerfs, à la tête, ami de la poitrine,
Et, merveille ſur-tout rare en la Médecine,
Remède en même tems ſûr & délicieux.
Le Sommeil ſourd à nos prières,
S'enfuit-il loin de nous, attendu vainement ?

Fuderis rorem, revolabit imbre
Udus amico.
At verecundi violare leges
Liberi nobis ſcelus eſto; teque
Speret haud æquam tua qui protervè
Munera tractat.
Perge vitali, pia Teſta, ſucco
Principis corpus vegetum tueri,
Salva quo ſalvo benè temnat omnes
Gallia caſus.
Vina ſic, quæ fert ubicumque tellus,
Victa decedant tibi, regiæque
Audias menſæ decus & ſalutis
Optima cuſtos.

BENIGNUS GRENAN,
Burgundus, Humanitatis
Profeſſor in Harcurio.

Ce Dieu, ſi nous prenons de ſon ſirop charmant,
Viendra de ſes pavots humecter nos paupières.
Mais tout Bûveur doit ſe régler:
Du modeſte Bacchus c'eſt la loi la plus belle.
Tu veux qu'on la reſpecte, & malheur au rebelle
Dont l'indigne attentat oſe la violer.
Veille toûjours, aimable Tonne,
Veille à fortifier la Royale ſanté,
Afin que ſous LOUIS la France en ſureté
Puiſſe domter enfin les fureurs de Bellone.
Ainſi, d'une commune voix,
Ton vin qu'en ſes côteaux la Bourgogne voit naître,
Des vins les plus fameux ſoit reconnu le maître,
Utile aux jours du Prince, & digne de ſon choix.

CAMPAGNIA VINDICATA,

SIVE LAUS VINI REMENSIS

A Poëta Burgundo eleganter quidem, ſed immeritò culpati.

ODE.

Huc te Remenſi nata ſolo, tuî
Poſcunt honores, nobilis amphora :
Adeſto ; Campanoque vires
Adde novas animoſa Vati.
Men'gratus error ludit ? an intimis
Gliſcens medullis inſinuat calor ?
Veniſque conceptus ſonantes
Se liquor in numeros reſolvit ?
Quantùm ſuperbas Vitis, humi licet
Prorepat, anteit fructibus arbores ;
Tantùm, orbe quæ toto premuntur,
Vina ſuper generoſiora
Remenſe ſurgit. Cedite Maſſica
*Cantata Flacco * Silleriis ; neque*

* Vins de Silleri ou de Verzené, & d'Aï.

LA CHAMPAGNE VENGE'E,

OU LOUANGE DU VIN DE RHEIMS,

Qu'un Poëte Bourguignon a élégamment, à la vérité, mais injuſtement blâmé.

TRADUCTION

par M. de la Monnoye.

CHere Hôteſſe d'un vin qu'on ne peut trop priſer,
D'un vin qui doit à Rheims, comme moi, ſa naiſſance,
Bouteille, à mon ſecours, j'entreprends ta défenſe.
Pour ton propre interêt, viens me favoriſer.

Eſt-ce un ſonge ? ô merveille ! une douce manie
Chez moi, dans ce moment, au gré de ta liqueur,
Répand de veine en veine une noble vigueur,
Et forme de ces Vers la nombreuſe harmonie.

Autant que ſans porter ſa tête dans les Cieux,
La vigne par ſon fruit eſt au-deſſus du chêne ;
Autant, ſans affecter une gloire trop vaine,
Rheims ſurpaſſe les vins les plus délicieux.

Qu'Horace du Falerne entonne les loüanges,
Que de ſon vieux Maſſique il vante les attraits :

Chio remixtum certet audax
Collibus Aïacis Falernum.
Cernis micanti concolor ut vitro
Latex in auras, gemmeus aſpici,
Scintillet exultim; utque dulces
Naribus illecebras propinet
Succi latentis proditor halitus;
Ut ſpuma motu lactea turbido
Cryſtallinum lætis referre
Mox oculis properet nitorem?
Non hæc inerti, non malè ſervido
Sapore peccant pocula: nectare
Tam blandiuntur delicato,
Quàm liquido placuere vultu.
Non hæc, malignus quidlibet obſtrepat
Livor, nocentes diſſimulant dolos
Leni veneno. Vina certant
Ingenuos retinere Gentis.
Campana mores. Non ſtomacho movent
Ægro tumultum; non gravidum caput
Fuligine infeſtant opacâ:
Dicita ſed facili per omnes

Tous ces vins ſi fameux n'égaleront jamais
Du charmant Silleri les heureuſes vendanges.
Auſſi clair que le verre où la main l'a verſé,
Les yeux les plus perçans l'en diſtinguent à peine.
Qu'il eſt doux de ſentir l'ambre de ſon haleine,
Et de prévoir le goût par l'odeur annoncé !
D'abord à petits bonds une mouſſe argentine
Etincelle, petille, & boût de toutes parts ;
Un éclat plus tranquille offre enſuite aux regards
D'un liquide miroir la glace cryſtaline.
Ce vin dont l'aſpect ſeul enchante le Bûveur,
N'eſt pas d'un bourgeon foible une humeur froide & cruë :
Autant que la couleur en réjoüit la vuë,
Autant en plaît au goût l'agréable ſaveur.
Taiſez vous, Envieux, dont la langue cruelle
Veut qu'ici ſous les fleurs ſe cache le venin,
Connoiſſez la Champagne, & reſpectez un vin
Qui des mœurs du climat eſt l'image fidelle.
Non, ce jus qu'à grand tort vous oſez outrager,
De nuages fâcheux ne trouble point la tête,
Jamais dans l'eſtomac n'excite de tempête,
Il eſt tendre, il eſt net, délicat & léger.

Flexus meatu, nec mala renibus
*Triſtis relinquunt ſemina * calculi ;*
Nec pœnitendâ ſegniores
Articulos hebetant podagrâ.
Ergo ut ſecundis (parcere nam decet
Raro liquori) ſe comitem addidit
Menſis renidens Teſta ; frontem,
Arbitra lætitiæ, reſolvit
Auſteriorum. Tunc cyathos juvat
Siccare molles : tunc hilaris jocos
Conviva fundit liberales ;
Tunc procul alterius valere
Viles Lyæi reliquias jubes
Faſtidioſus. Non meritas tamen
Burgunda laudes invidebo
Teſta tibi ; modò, te ſecundâ,
Regnet Remenſis. Tu reficis gravi
Exſucca morbo corpora ; languido
Tu rore ſolaris caducam,
Mitior & refoves Senectam.

* On a remarqué que la gravelle & la goute ſont preſque inconnuës à Rheims.

Il s'ouvre dans les reins une facile route,
Il n'y fait point germer de ſable douloureux,
Et n'y prépare pas, ſeducteur dangéreux,
Par l'attrait du plaiſir le tourment de la goute.
Vers la fin du repas, à l'aproche du fruit,
Car on doit ménager une liqueur ſi fine)
Auſſi tôt que paroît la Bouteille divine,
Des Graces à l'inſtant l'aimable Chœur la ſuit.
Parmi les Conviez s'éleve un doux murmure,
Le plus Stoïque alors ſe déride le front.
Beaune alors céde à Rheims, & confus de l'affront,
Cherche loin du buffet une retraite obſcure.
Equitable Cenſeur, je veux bien toutefois,
Bourgogne, t'accorder l'eſtime qui t'eſt duë,
Pourvû qu'à l'avenir une honte ingénuë
Te force à rendre hommage au Nectar Champenois.
Mere des vins moëleux, c'eſt toi, je le confeſſe,
Qui d'un teint languiſſant corrige la páleur,
Qui verſant dans les corps une douce chaleur,
Sçais égayer enſemble, & nourrir la Vieilleſſe.

Nam quòd ſeveras eluis efficax
Curas : quòd addis robora militi ;
Hoc & popinis hauſta paſſim
Vappa ſibi decus arrogabit.
Vos, ô Britanni, (fœdera nam ſinunt
Incœpta Pacis) diſſociabilem
Tranate Pontum. Quid cruento
Perdere opes juvat uſque Marte ?
Lætis Remenſem quàm ſatius ſuit
Stipare Bacchum navibus ; & domum
Auferre funeſtis trophæis
Exuvias pretioſiores !
At, qui procaci carmine munera
Campana vellit, Neuſtriaco miſer
Limo, vel acri fœce guttur
Iuriaci recreet rubelli.

Offerebat Civitati Remenſi CAROLUS COFFIN, Remenſis, Humanitatis Profeſſor in Collegio Dormano-Bellovaco. *Anno Domini* MDCC. XII.

Mais ne crois pas te faire un mérite éclatant
D'ôter au Laboureur le ſouci de ſa Taille,
D'animer le Soldat dans le champ de bataille ;
Un ſimple vin de Brie en feroit bien autant.

O vous, puiſque le Ciel par un heureux préſage
De la paix aujourd'hui nous promet le retour,
Anglois, de vos Sterlins hâtez-vous dès ce jour
De venir dans nos ports faire un meilleur uſage.

Au-lieu d'avoir ſi loin conduit tant de Guerriers,
Diſpoſé tant d'aſſauts, & formé tant de lignes,
Hélas ! à moindres frais, des treſors de nos vignes
Vous pouviez ſans péril enrichir vos celliers.

Ciel, fais que déſormais puni de ſa folie,
Quiconque inſultera l'honneur du Silleri,
N'abreuve ſon goſier d'autre vin que d'Ivri,
Ou d'un cidre éventé ne ſuce que la lie.

HYMNI
Sacro Cordi Jeſu-Chriſti.
HYMNUS I.

JEſu, lateſcens myſtico
Sub Hoſtiæ velamine,
Fac Cordis ardorem tui
Dignis canamus laudibus.
O Cor, amoris victima,
Tu Trinitatis gloria,
Tu certa ſpes mortalium,
Et Angelorum gaudium.
Formatum ab almo Spiritu,
In ventre caſto Virginis:
Fis Deitatis particeps,
Templumque dignum Numinis.
Memento, dilectiſſime,
Amoris ardentiſſimi,
Qui Patris ortum pectore,
Pro me dedit te Virgini.

HYMNES
Pour le Sacré Cœur de Jeſus,

Traduites par M. de la Monnoye.

HYMNE I.

VOus qui preſentez à mon ame
Sous un terreſtre voîle un céleſte aliment,
Seigneur, faites que dignement
De votre Cœur ſacré je célèbre la flâme.
Cœur immolé ſur nos Autels,
Source pour le Très-haut d'éternelles loüanges,
Vous êtes la gloire des Anges,
Et le bien ſouverain qu'eſpérent les Mortels.
En vous pour le ſalut du Monde.
L'Eſprit Saint a conſtruit au Monarque des Cieux
Un Tabernacle glorieux
Dans les pudiques flancs d'une Vierge féconde.
L'amour ſeul vous a fait venir,
Adorable Jeſus, du ſein de votre Pere
Dans le ſein d'une Vierge Mere:
Pour nous, de cet amour daignez vous ſouvenir.

O qualis hæc dignatio !
Dat Cor Mariæ Filius,
Dat Cor Maria Filio,
Utrumque dant volentibus !
Tot ergo tanti pectoris
Omnes canant myſteria :
Cordiſque tam laudabilis
Strati colant magnalia.
Jeſu, tibi ſit gloria,
Qui natus es de Virgine ;
Cum Patre & almo Spiritu,
In ſempiterna ſæcula.

HYMNUS II.

Quanto favore tangeris,
Dum Chriſtus orat anxius,
Largoque noſtra ſanguinis
Sudore deflet crimina !
Te perforatum lanceâ,
Amplo reſandit vulnere,
Ut certa, cum peccarimus,
Nobis dares perfugia.

Quel bonheur eſt égal au nôtre !
Le Cœur de Jeſus-Chriſt à ſa Mere eſt acquis,
Le Cœur de la Mere à ſon Fils,
Tous deux à qui les veut les donnent l'un & l'autre.
De ces immortelles ardeurs
Recevons à genoux l'ineffable myſtère,
Que tout l'Univers le révère,
Et du Cœur de Jeſus adore les grandeurs.
Gloire à la Trinité ſuprême ;
Que le Pere Eternel, que ſon Fils bien aimé,
Que l'Eſprit toûjours enflâmé
Nous inſpirent l'amour du Saint Cœur qui nous aime.

HYMNE II.

COeur de Jeſus, en quel abyme
Vous plongea l'agonie où vous futes réduit,
Lorſque dans une triſte nuit
Par des larmes de ſang vous pleurates nos crimes !
Hélas ! vous avez enduré
D'une lance pour nous l'atteinte ſanguinaire,
Et cette brèche ſalutaire
Nous ouvre dans vous-même un aſyle aſſuré.

Ave, dolorum victima,
Centrum Crucis, Rex Martyrum:
Fac noſtra ſit Crux gloria,
Amor, corona, gaudium.
Venite, Gentes currite,
Ad cor Patris mitiſſimum:
Omnes amat, confidite,
Amoris eſt incendium.
En cernitur pateſcere
Fornax amoris flammea:
Flammis volo me tradere;
Me devoret mors ignea.
O Chriſte, fornax cordium,
Immerge flammis ſupplices.
Amor vorax amantium,
Fac nos amoris Martyres.
Jeſu, tibi ſit gloria,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre & almo Spiritu,
In ſempiterna ſæcula.

Cœur pour nous aux douleurs en proie,
Cœur le Roi des Martyrs, le centre de la Croix,
Faites que funeſte autrefois,
Elle nous puiſſe au Ciel être un ſujet de joie.
Portons à ce Cœur nos forfaits,
Sollicitons pour nous ſa bonté paternelle.
Sa tendreſſe eſt univerſelle,
Son amour eſt un feu qui ne s'éteint jamais.
Fournaiſe, où ſe plongent les ames
Qui veulent acquérir un éclat lumineux,
La mienne a beſoin de vos feux,
Elle va ſe lancer au milieu de vos flâmes.
Unique objet de nos déſirs,
Brûlez-nous d'une ardeur qui toûjours nous poſſéde;
Faites, ô Cœur à qui tout céde,
Que de l'amour Divin nous ſoyons les Martyrs.
Gloire à la Trinité ſuprême;
Que le Pere Eternel, que ſon Fils bien aimé,
Que l'Eſprit toûjours enflâmé,
Nous inſpirent l'amour du ſaint Cœur qui nous aime.

HYMNUS III.

Quàm mirè, Cor, excogitas
Tui paras convivium,
Ut læſa ſacris ignibus,
Corda flagrent fidelium.

Ave, Sacerdos Cordium,
Ave, Deo par victima,
Templum Deo digniſſimum,
Et ara ſacratiſſima.

O ſemper ara flammea,
Cunctis parata victimis,
Tu corda tollas omnia,
Flammis litanda Cœlicis.

O magna fornax Cœlitum,
Æterna præbens gaudia,
Precordiis mortalium
Cæli feras incendia.

Ex illa fornax panditur,
Afferte ſacris ignibus,
Afferte corda: paſcitur
Fornax amanda cordibus.

HYMNES III.

O L'admirable enchantement !
Dequoi, divin amour, n'êtes-vous point capable ?
Vous nous ſervez ſur votre table,
Pour nous rendre amoureux, le Cœur de notre Amant.
O Cœur, de tous les cœurs le maître,
A vous loüange, honneur, à vous gloire en tout lieu,
Cœur, ſeul digne Temple de Dieu,
Digne Victime, ſeul, digne Autel, digne Prêtre.
Cœur ardent, bucher ſolemnel,
Que tout cœur dans vos feux à s'épurer s'empreſſe.
Que l'ame la plus péchereſſe,
S'y vienne en holocauſte offrir à l'Eternel.
Vaſte fournaiſe, toûjours pleine,
Et prête à recevoir toûjours de nouveaux feux,
Du ſein de vos braſiers heureux
Verſez dans les Humains une ardeur plus qu'humaine.
Elle s'ouvre dans ce moment
Cette immenſe fournaiſe à l'amour conſacrée ;
Troupe à ſes flâmes préparée,
Aportez-y vos cœurs, ils en ſont l'aliment.

O Cor amabiliſſimum,
Te deprecamur ſupplices :
Fac corda tuis ignibus
Ardere nunc, & perpetim.

PLAINTE A EOLE.

EOle, par quelle licence
Tes Priſonniers ſéditieux,
Ont-ils pû, bravant ta puiſſance,
Venir ſans ton ordre en ces lieux ?
En vain ſur la plaine liquide
Par-tout où le hazard te guide,
Tu les cherches, tu les pourſuis :
Seul, hélas ! je leur ſers de lice.
Ce ſac où par tes ſoins les enfermoit Ulyſſe,
Ce ſac, Eole, je le ſuis.
Tire-les-en de grace, & finis mon ſuplice ;
Ce ſac a bien changé de ſort :
Autrefois contre ton envie,
Ouvert, il mit Ulyſſe en danger de ſa vie,
Aujourd'hui, s'il ne s'ouvre, Eole, je ſuis mort-

Embraſez-nous, flâme immortelle,
Dans nos cœurs amoureux croiſſez de jour en jour,
Qu'en nous le feu du Saint Amour,
Soit l'éternel effet d'une cauſe éternelle.

INSCRIPTION

Pour mettre au bas du Portrait d'Adrien Baillet, dans la nouvelle Edition de ſes Jugemens des Sçavans, revûs & enrichis de Notes par M. de la Monnoye.

PUiſque dans mes Ecrits, ſans craindre la Satire,
Plein d'une noble liberté,
J'eus pour objet la vérité,
Un Critique ſincère a bien pû me la dire.

AUTRE

Sur le méme ſujet.

AMateur de la vérité,
J'ai pour la découvrir, écrit, lû, médité,
Brûlant de ſatisfaire une ſi noble envie.
Mes veilles, je l'avouë, ont abregé mes jours ;
Mais elles m'ont acquis une plus belle vie,
Dont les Parques jamais ne trancheront le cours :

QUATRAIN

A la loüange de M. de Crebillon.

EN perdant Racine & Corneille,
Le Théatre François perdit ſon double apui.
Dans le ſeul Crebillon une double merveille
Vint nous rendre Racine & Corneille aujourd'hui.

VERS

Inſérés à la tête du Commentaire de Taiſand, ſur la Coûtume de Bourgogne. *

LOrſque Taiſand, dont tant de fois
L'éloquence fut admirée,
Ceſſa de faire ouïr ſa voix
Devant les Miniſtres d'Aſtrée;
Le deüil en parut au Barreau,
La Déeſſe en perdit ſes charmes,
Et l'on dit que de ſon bandeau
On la vit eſſuyer ſes larmes.
Depuis, au moment qu'elle apprit
Qu'il occupoit ſon induſtrie
A marquer le ſens & l'eſprit
Des Loix qu'obſerve ſa Patrie:
J'ai lieu, dit-elle, de penſer

* C'eſt une Traduction des Vers Latins ſur le même ſujet qu'on peut voir dans la *Coûtume de Taiſand*. L'original & la verſion ſont de M. de la Monnoye.

Que mon amour encor le touche ;
Sa main ſçaura me remplacer
L'honneur que me faiſoit ſa bouche.
Vous, Rubys, Dépringles, Bégat,
Chaſſeneuz, honorez ſon Livre.
Taiſand, qui marche ſur vos pas,
N'eſt pas indigne de vous ſuivre.
Nous ſuivre, hélas ! dit Chaſſeneuz,
Ce ſeroit pour lui peu de choſe ;
Nous devancer eſt à ſes vœux,
Le but que la gloire propoſe.
Lui ſeul perçant l'obſcurité,
Qui regnoit depuis tant de luſtres,
A nos Loix donne la clarté ;
Mais il obſcurcit quatre Illuſtres.

TRADUCTION.

Des Vers Latins du P. du Pont, Jéſuite, à la loüange de Dom Côme le Vaſſeur, Feüillant, pendant qu'il prêchoit le Carême à Toulouſe, l'an 1702.

QUels mouvemens divers s'élevent dans mon ame,
Côme, quand d'une voix qui m'étonne & m'enflâme,
Tu ſçais, prêchant les biens & les maux éternels,
Remplir d'eſpoir les bons, d'éfroi les criminels ?
A tes diſcours touchans, quand je prête l'oreille,
Emû de ta fureur, j'en ſens une pareille,
Et paſſe tour à tour au gré de tes propos,
Ou du repos au trouble, ou du trouble au repos.
Tonne-tu ? je fremis : ta bouche plus tranquille
Au pieds d'un Dieu Sauveur m'offre-t-elle un azile ?
J'y vole. A ſon amour j'immole mes plaiſirs,
Et tourne vers lui ſeul mes plus tendres déſirs.
O voix en mille lieux digne d'être entenduë !

Soit lorſque l'Aigle ſublime, au-deſſus de la nuë,
Des hautes vérités que nous cachent les Cieux,
Tu perces les ſecrets les plus myſtérieux ;
Soit lorſque des Mortels parcourant la malice,
Impétueux Cenſeur, tu flêtris chaque vice ;
Que tu peins l'Orguëilleux d'amour propre bleſſé,
L'Avare de ſon or idolâtre inſenſé ;
L'Envieux plein de fiel que le mérite offenſe ;
Le Senſuel en proye à ſa molle licence,
Dans ſon aveuglement l'Incrédule endurci,
Et le faux Vertueux de cent crimes noirci !
Quelle force ! quel poids ! frappé de ta cenſure,
Le coupable en lui-même y ſouſcrit ſans murmure ;
L'éclat de ta parole imprime tes leçons,
Et les cœurs les plus ſourds en entendent les ſons.
Oſerai-je le dire ? ainſi la Voix Divine
Des Cédres du Liban ébranloit la racine.
Ainſi briſant le ſein des nuages épais,
Elle faiſoit trembler le déſert de Cadès,
Et ſur le Mont Sina, compagne de la foudre,
Menaçoit les Hébreux de les réduire en poudre.
D'un eſprit plus qu'humain dans la Chaire animé,

En Prophête, en Apôtre, on t'y croit transformé.
Ne t'y voyons-nous pas, vive image d'Elie,
Des erreurs de ton ſiècle inſulter la folie ;
Semblable au Précurſeur, attaquer ſur les rangs
Le ſcandale enhardi par l'exemple des Grands :
Et comme un autre Paul, au Chrétien qui t'écoute
Dans le chemin du Ciel marquer la droite route ?
Va, pourſuis ta carrière, & de tes ſaints diſcours,
N'interromps de long-tems le ſalutaire cours.
Ce Vieillard * plus chargé de gloire que d'années,
Qui fixant à Lombès ſes derniéres journées,
Goûte, dans la retraite, où l'âge le réduit,
De ſes nobles travaux & l'honneur & le fruit ;
Côme, jadis ton chef, que ſa rare éloquence
A fait ſur tous les cœurs régner ſans violence,
Cet illuſtre Prélat, qu'on ne peut trop loüer,
Pour digne nourriſſon voudra bien t'avoüer.
Même le Saint Docteur, que ton Ordre révère,
Bernard s'applaudira d'être apellé ton pere,

* *Dom Coſme, né l'an* 1615. *ci-devant Général des Feüillans, & depuis Evêque de Lombès, dès l'an* 1671.

Et pour toi, pour Toulouſe, aujourd'hui ton ſéjour,
Fera du haut du Ciel éclater ſon amour.
Il t'obtiendra le don, s'intéreſſant pour elle,
De la rendre docile à l'ardeur de ton zèle ;
Glorieux, * qu'une Ville où tu viens ſur ſes pas
Du Monde ſéducteur décrier les appas,
Une Ville qu'exprès il vint de ſa clôture
Garantir du poiſon d'une doctrine impure,
Conduite par tes ſoins au comble des vertus,
Donne le dernier coup aux vices abattus,
Et que l'Epoux Sacré dont le flambeau te guide,
Trouve en elle une Epouſe & ſans tache & ſans ride.

VERS SUR LE TE DEUM, chanté à l'Académie Françoiſe, au mois d'Août 1721. au ſujet de la convaleſcence du Roi.

AU ROI.

SIRE, l'Académie au *Te Deum* m'invite.
La Muſique eſt de du Bouſſet.

* Saint Bernard prêcha contre les Pétrobuſiens & Henriciens à Toulouſe, l'an 1147.

J'aimerois mieux pourtant, malgré tout ſon mérite,
Que pour vous cet Orphée eût gardé le tacet.
Oüi, ma bouche le dit, comme mon cœur le penſe,
Je voudrois que toûjours dans un état parfait,
SIRE, votre ſanté, jamais ne fût l'objet
De nos chants de réjoüiſſance,
Ou que de ſoixante ans la France,
N'eût de ſe réjoüir un ſemblable ſujet.

VERS AU SUJET D'UNE Penſion de quatre mille livres, dont le Roi Loüis XIV. gratifia M. BOUCHU *Premier Préſident du Parlement de Dijon.*

LA BOURGOGNE AU ROI.

GRAND Roi, d'un juſte compliment,
Souffrez qu'aujourd'hui je m'acquitte.
Je dois, quand de BOUCHU, mon plus riche ornement,
Vos dons honorent le mérite,
Me charger du Remerciment.

Quatre mots en feront l'office,
Dignes qu'on les répéte en mille & mille lieux :
C'eſt que vous avez ſçû, GRAND ROI, rendre juſtice
A qui la ſçait rendre le mieux.

AU MESME.

Que votre libéralité
Va ſignaler votre mémoire !
De ſes nobles travaux que vantera l'Hiſtoire,
BOUCHU reçoit le prix juſtement mérité.
Mais vous avez moins augmenté
Son revenu, que votre gloire.

CANTIQUE

A L'HONNEUR DE NOSTRE-DAME des Lumiéres.

BRILLANT Objet de mon hommage,
Source des rayons que je voi,
Quel miracle dans votre Image
Aujourd'hui redouble ma foi ?
Du Sacré Buiſſon la Merveille

Jadis d'une clarté pareille
De Moïſe frappa les yeux.
A cette marque plus qu'humaine
Il reconnut le Roi des Cieux ;
Et moi des Cieux par-là je reconnois la Reine.
Tel lumineux dans ſa parure,
Au ſommet d'un mont écarté,
Sous une pompeuſe figure
Le Verbe étala ſa beauté.
Tandis qu'à l'aſpect de la nuë,
Les Diſciples baiſſoient la vuë,
Surpris du luſtre ébloüiſſant :
Une voix de la part du Pere
Annonça le Fils Tout-Puiſſant ;
Et moi du Tout-Puiſſant j'annonce ici la Mere.
Telle, quand le flambeau des Ames
Sur les Apôtres deſcendit,
La vive ſplendeur de ſes flammes
Au Cénacle ſe répandit.
Elle ſurpaſſoit la lumière,
Dont le Soleil en ſa carrière
Au milieu d'un beau jour ſe peint.

Tous alors, Divine MARIE,
Tous adorérent l'Eſprit Saint ;
Et moi j'adore en vous ſon Epouſe chérie.

QUATRAIN

SUR LE MARIAGE DU ROI Loüis XV.

LA Pologne aujourd'hui régle notre deſtin.
Pour un Roi, * dont jadis lui fit preſent la France,
Elle ſçait par reconnoiſſance
Nous donner une Reine, & promettre un Dauphin.

* Henri III.

FIN.

ELOGE FUNEBRE

DE MONSIEUR

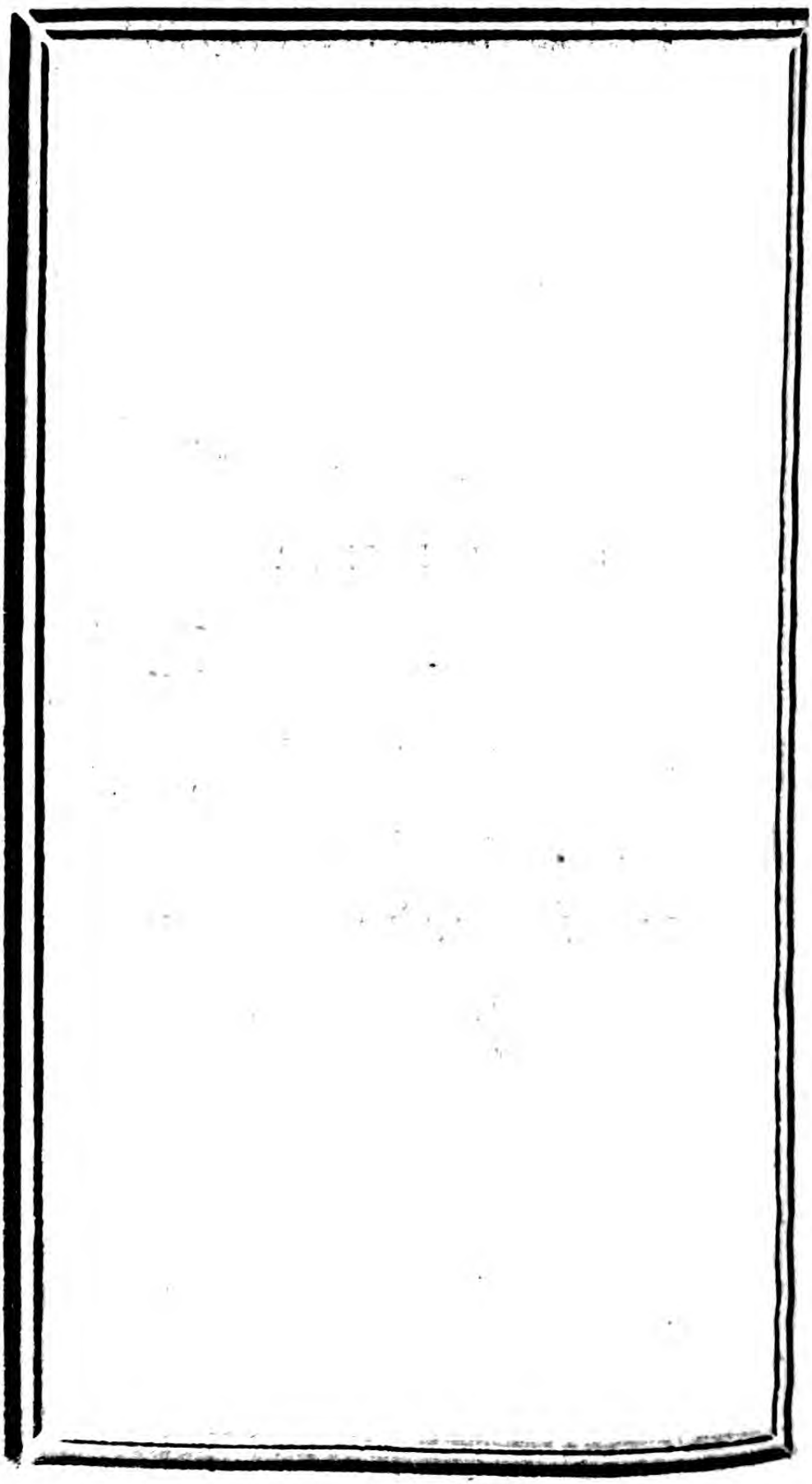
DELAMONNOYE,

POEME LATIN

DU R. P. OUDIN, JESUITE.

MIS EN VERS FRANÇOIS

Par Mr. R. de R.



JOANNI-BENIGNO TILIOTÆO,

OLIM

SERENISS. BITURIGUM DUCIS

COMITI ORDINARIO

FRANC. ODINUS.

CUM increpares me nudius tertius, TILIOTÆE, *quòd amico ſingulari noſtro, neque parentaſſem latino carmine, & parentandi cogitationem nullam haberem; ſcis quid tum excuſarem tibi: Eſſe mihi quidem altè defixam in animo recordationem ejus benevolentiæ, quâ me juvenem, & poëticas fores, ut ea fert ætas, pulſantem complexus primùm, conſtanter, dum vixit, eſt proſecutus; cæterùm aliis jam ſtudiis effectum pridem, ut ne ad illas Muſarum artes referrem memet: non defuturos exornando Monetæ noſtri tumulo artifices egregios; mihi ſilendum, qui nihil dignum tali viro poſſem eloqui. Hæc ego & ejus generis alia cum opponerem, perviciſti tamen, ut ineptus Poëta mallem, quàm ingratus homo videri. Habe hoc ergo mei & in Monetam noſtrum affectûs, & erga te obſequii qualecumque monumentum. Vale.* 21. *Decembr.* 1728. *Divione.*

BERNARDI MONETÆ

EXIMII POETÆ ET CRITICI

EPICEDIUM.

DEBITA nunc tandem cineri reddamus amico
Munera, Pierides. Poſtquam mortalia liquit,
Elyſioque MONETA *volat, non carmina vati*
Miſimus inferias, non ſaltem floribus urnam
Sparſimus. Ille tamen nos ille ſuperſtes amavit.

Nam memini, & meminiſſe juvat, quo tempore primùm
Ardua Parnaſſi per & aſpera fervor & ætas
Urgebant fidentem animis, acrique juventâ,
(Nunc ille effeto frigeſcit pectore ſanguis)
Ingentem vidi prærupto in vertice formam
Stare viri. Phœbum, toties quem voce vocabam,
Rebar adeſſe mihi, placidoſque advertere vultus.
Certè non alio Phœbus ſe oſtenderet ore;
Nec magis inſignes præferret fronte coronas.

ELOGE FUNEBRE
DE MONSIEUR
DE LA MONNOYE.
IMITATION.

POURQUOI tant différer un légitime hommage ?
Le devoir, l'amitié vous demandoient ce gage,
Muſes ! un tel ſujet auroit dû vous tenter,
De ce ſoin généreux vous deviez m'acquitter.
LA MONNOYE a paſſé dans la fatale barque :
De votre ſouvenir a-t-il eu quelque marque ?
Avez-vous décoré ſon tombeau de cyprès ?
Avez-vous chez les morts fait paſſer nos regrets ?
Je le vois : la douleur cauſa votre ſilence ;
Mais qu'elle céde enfin à la reconnoiſſance.
J'aime à me rapeller cet âge fortuné,
Où par un feu boüillant ſur ſes pas entraîné,
Dans les vaſtes détours que le Parneſſe embraſſe,
J'oſois avec plaiſir égarer mon audace.
A peine étois-je entré dans le ſacré Vallon,
J'implorois le ſecours du puiſſant Apollon,

Atque ipſum propiùs, diſcuſſâ nube, MONETAM
Sublimem agnovi, ac ſecum ſub operta trahentem
Aonii montis nemora, apprenſâque levantem
Culmina in alta manu. Vidi, quà fortè tuliſſet
Ille pedem, vates aſſurgere. Sive movebat
Plectra lyramque; ſacræ diſcebant carmina lauri:
Æternâ Muſæ cedro deſcripta linebant.
Sive brevi verſus faciles incluſerat orbe;
Omnis, eo cantante, lepos quæſita ferebat
Verba novoſque ſales, ac ſponte ſecuta venuſtas
Furtim operi decus, & nativum afflabat honorem.

Ergo auro vinctas, Academica Præmia, frondes
Primus ferre comâ, laudato Rege repreſſas
Nobilium ob cædes, injectaque frena Duello.

Quis toties pulchro vates certamine victor
Annos æquavit palmis? Ceu Phthius Achilles
Arcebat campo Troas, quandoque ruentem
Rhœteo ingrediens verſaret pulvere currum:
Aut veluti primo Philomelam vere canentem
Attonitæ mirantur aves, muſſantque ſub umbris;

Je crus voir de ce Dieu la majeſté ſuprême ;
A m'élever plus haut il m'invitoit lui-même ;
Un chef orné de fleurs ; un air doux, gracieux,
Tout ſembloit confirmer le raport de mes yeux.
Il me tendit la main, j'obéis avec joye,
Je reconnus bientôt le fameux LA MONNOYE :
Il chantoit ; Dieux ! quels chants ! tel qu'Orphée autrefois ;
Il traînoit après lui les marbres & les bois.
Les Poëtes charmez des doux ſons de ſa lyre,
Accouroient à l'envi : j'ai vû, je l'oſe dire,
Les lauriers retenant ſes accords précieux,
Brûler de couronner un front ſi glorieux.
Les Muſes avec ſoin recüeillant ſes ouvrages,
Répandoient des parfums ſur leurs ſçavantes pages.
Mélange harmonieux du vif, du délicat,
Mille ingénieux traits en relevoient l'éclat ;
Et l'art en y ſemant mille beautés nouvelles,
Y ſembloit ajoûter des graces naturelles.
Il a chanté, LOUIS, le plus grand de nos Rois ;
Le Duel aboli par ſes auguſtes Loix,
Et de l'Académie obtenant le ſuffrage,
Il a vû le premier couronner ſon ouvrage.

Dum ſilet illa, ſuos aliæ dant gutture cantus.
Sic metuunt certare tibi, divine Poëta,
Téque alii modulante ſilent, & fila canoris
Mutant interea citharis, ac barbita tendunt.
Vincere tum ſperant, quoties te abſiſtere pugnâ
Aſpiciunt. At non ſolus tibi Sequana plauſum
Ingenti dedit amne, rubentiſve altor Iacchi
Oſcarus: Heſperiis etiam Tiberinus ab oris,
*Naulochiuſque * Meles, & grande-ſonantis Iberi*
Copia, & auricomus veneris pater Arnus Etruſcæ,
Agnovere ſuis non infitianda canentem
Vatibus: Elyſios qui nunc, levis umbra, receſſus
Incolis, & magnis ſocium te Manibus infers,
Omnibus alternos referens cantúſque modóſque.

Hìc mihi ſe multo manifeſtam in lumine Nympha
Objicit; Argivi Cr ticen dixere: ſororem
Mnemoſyne Muſis adjutricémque creavit;
Ambroſiæ ſuccis & Hymetti nectare Pallas
Nutriit, atque omni præſtantem reddidit arte.
Illa probi veríque ſagax, atque arbitra pulchri,

* Smyrnam alluit Homeri patriam antea dictam Naulochon.

Que de fois il vainquit ces paiſibles Guerriers !
Ce grand Homme comptoit ſes ans par ſes lauriers.
Dans les champs d'Ilion quand le fils de Pelée,
Aux timides Troyens s'offroit dans la mêlée,
Evitant ſa fureur ils fuyoient des combats,
Ils craignoient ſon nom ſeul plus que dix mille bras.
Ou lorſque dans nos bois la tendre Philomèle
Fait retentir les airs d'une plainte nouvelle,
Les oiſeaux attendris par ſes ſons raviſſants
D'un ſilence flatteur honorent ſes accents.
Ainſi tous tes rivaux ébloüis de ta gloire
Apréhendent un nom garant de ta victoire ;
Ils viennent au combat, mais c'eſt pour t'écouter ;
Et te cédant un prix, qu'ils n'oſent diſputer,
On les voit pour combattre attendre ton abſence ;
Elle ſeule en leur cœur ranime l'eſpèrance.
L'Académie enfin, & Dijon, & Paris
N'aplaudiſſent pas ſeuls à tes doctes Ecrits :
Les Grecs & les Latins, l'Eſpagne, l'Auſonie
Dans tes expreſſions retrouvent leur génie,
Et des traits avoüez de leurs fameux Auteurs,
Les rendent de tes Vers nouveaux Admirateurs.
Tu n'eſt plus : vains regrets ! l'Eliſée à cette heure,

Lucifugos operum ſolers deprendere nævos,
Me ſic increpitat, ſolitóque auſterior inſit.

Ergone Diviaden commendant ſola MONETAM
Carmina? nulla meo de munere gloria venit,
Aut celebrata parum, titulo neque digna ſepulchri?
Auſonidæ dicent, ſcrutatoreſque Britanni,
Et Batavi, & Belgæ, & doctorum quidquid ubique eſt.

Atque utinam lucis veniant communis in uſum,
Marginibus quæcumque, libríſve aſperſa notarat
Digna legi, & longâ durare in ſæcula famâ.

Saltem maturis nuſquam mora fetibus obſtet,
Omnibus expletos numeris quos ille reliquit,
Et calamo, limâque diu ſudante politos,
Depoſitum fidis abiens commiſit amicis:
Supremas illi voces ac vota ſecuti,
Perque manus, perque ora virûm mox ire jubebunt,
Et noti latè ſcriptoris ſpargere nomen.

Interea vos, corda quibus non barbara Titan

Chére Ombre, fait déja ton heureuſe demeure ;
De Mânes glorieux tu te vois entourer,
Et l'empire des morts s'empreſſe à t'admirer.
Que vois-je ? quel éclat, une auguſte Déeſſe,
LA MONNOYE, à ton ſort tendrement s'intéreſſe,
Sœur des Muſes, Phébus dans le docte Vallon
Daigne la conſulter, LA CRITIQUE eſt ſon nom.
Minerve l'a formée aux plus hautes ſciences,
Elle orna ſon eſprit de vaſtes connoiſſances :
Habile à diſcerner le vrai d'avec le faux,
Son œil judicieux voit les moindres défauts.
Indignée elle aproche : Ah ! l'aurois-je pû croire,
Dit-elle, on me dérobe une part à ſa gloire ?
Eh ! quoi donc ? les ſeuls Vers l'ont-ils fait admirer ?
Ce grand Homme m'aimoit, on ne peut l'ignorer.
Vous Peuples ! qui jaloux d'une utile ſcience,
De mes profonds ſecrets avez la connoiſſance,
Anglois, Italiens, Hollandois, Allemands,
Et ce que l'Univers enferme de Sçavans,
Vous en êtes témoins : vous liſez ſes ouvrages ;
De ma tendre amitié ne ſont-ce pas les gages ?
Dignes d'être tranſmis à la poſtérité,
Je les marquai du ſceau de l'immortalité.

Finxit, honorati decora immortalia civis
Longum, Diviadæ, certatim mittite in ævum.
Grande quidem veſtræ nomen Salmaſius urbi
Addidit, ut vaſtum qui pectore clauſerat orbem,
Et doctrinarum regnabat in arce: ſed olim
Laudaſſet vivum Salmaſius ipſe MONETAM,
Et Critici in partem imperii fortaſſe vocaſſet.

Dixit, & avertens Buhieria tecta reviſit
Præpete Diva gradu. Sedes hæc ſcilicet illi
Hoſpita jampridem, Muſiſque ſororibus, amplo
Quas pater ipſe domûs, temploque, animoque ſacravit;
Nec magis aut Pindo gaudent, aut præſide Phœbo.

Oüi ! j'ai dicté ces fruits d'une profonde étude
Que ſa plume a polis avec exactitude ;
Que ne ſont-ils publics ? d'une ſçavante main
Qu'on s'empreſſe à graver leurs beautés ſur l airain ;
Répondez à mes vœux, ô Filles de Mémoire !
Célebrez en tous lieux & ſon nom & ma gloire,
Servez de ſes Amis le zèle officieux,
Qu'ils ne gardent pas ſeuls ces dépôts précieux.
O vous ! qui triomphant d'une lâche ignorance
Cultivez les beaux Arts, eſtimez la Science,
Citoyens ! offrez-lui vos regrets & vos vœux,
Faites paſſer ſon nom à vos derniers neveux.
Que n'a-t-il vû le tems de ce Critique habile,
De cet eſprit profond, l'honneur de votre Ville,
A l'eſtime bientôt joignant ſon amitié,
Saumaiſe à ſes travaux l'auroit aſſocié.
La Déeſſe à ces mots s'entourant d'une nuë,
Pour voler chez BOUHIER, ſe dérobe à ma vuë :
BOUHIER ſon tendre Ami, ce fameux Magiſtrat,
Le ferme apui des Loix, l'organe du Sénat.
Il goûte utilement un deſtin plus tranquille ;
Sa maiſon des neuf Sœurs eſt le Temple & l'azile,
On les voit l'honorer comme un autre Apollon,
Et préférer ces lieux à leur ſacré Vallon.
Il eut pour tes vertus une eſtime parfaite,
Tu lui coûtes des pleurs, quel honneur, grand Poëte !
Il prépare à ta gloire un monument plus beau,
Ses regrets dureront au-de-là du tombeau.

FIN.

TABLE.

QUE le Roi ſeul dans toute l'Europe défend l'interêt & le droit des Rois. Page 1.

Qu'au milieu du tumulte des Armes le Roi toûjours égal ne ceſſe de protéger les Lettres & les Arts. 7.

Ode au Roi ſur la grande marque qu'il a donnée de ſon amour pour ſes peuples, dans les offres qu'il a faites pour la Paix. Prix propoſé par l'Académie Françoiſe pour l'année 1710. 12.

L'Académie Françoiſe ſous la protection du Roi. 18.

L'Education de Monſeigneur le Dauphin. Poëme qui remporta le Prix propoſé par l'Académie Françoiſe en 1677. 24.

Que la victoire a toûjours rendu Sa Majeſté plus facile à la Paix. 30.

Idylle au Roi ſur la priſe de Namur. 36.

Traduction du Cantique de Sainte Thérèſe après la Communion. 41.

Traduction de la Proſe de S. Bernard ſur l'amour de Dieu. 47.

Traduction des Hymnes de M. Coffin, ancien Recteur de l'Univerſité, ſur le Miracle opéré à la Proceſſion du S. Sacrement dans la Paroiſſe de Sainte Marguerite, à Paris, le 31. Mai 1725. 65.

Traduction des Hymnes pour l'Office de S. Benigne, Apôtre de Bourgogne. 79.

Traduction de l'Inſcription de S. Paulin ſur les fonds de Bâtême. 91.

Sur la vanité des choſes du monde, & la converſion de l'ame à Dieu. 92.

Traduction de l'Inſcriprion pour la Statuë Equeſtre du Roi Louis XIV. à Rennes en Bretagne. 101.

Sonnet ſur l'Hoſtie miraculeuſe de Dijon. 102.

Sonnet ſur la Solitude, compoſé pour la Fille de l'Auteur, Religieuſe Urſuline à Dijon. 103.
Remerciment à Madame du Portail, ſur ſes Manuſcrits, qu'elle envoya la veille de ſa mort à l'Auteur. 104.
A Mademoiſelle de Scudéry, ſur la mort de M. l'Abbé Boiſot. Madrigal. 105.
Couplet ſur une ſomme de 1000. liv. à laquelle l'Auteur fut taxé en 1689. 106.
Vers au Roi ſur le même ſujet. 107.
Autres vers au Roi ſur le même ſujet. 107.
Epitaphe d'Arlequin. 108.
Remerciment à S. François-Xavier au nom de la femme de l'Auteur qui avoit été guérie par l'interceſſion de ce Saint. 108.
Remerciment au R. P. Oudin, Jéſuite, pour un couteau de Langres, dont il avoit fait preſent à l'Auteur. 109.
Vers ſur la mort de Madame de la Monnoye, Epouſe de l'Auteur, arrivée le 20. Janvier 1726. 110.
Au Mercure. Placet. 113.
Vers à Monſeigneur le Duc de Villeroy. 114.
Remerciment à M. le Duc de Villeroy, ſur la penſion de 600 liv. qu'il avoit faite à l'Auteur qui avoit vendu les Prix qu'il avoit remportés à l'Académie Françoiſe. 115.
Vers ſur le même ſujet. 116.
Vers à Mademoiſſe du Thil, qui avoit donné à l'Auteur la premiere nouvelle de la Penſion faite par M. de Villeroy. 117.
Vers à M. le Duc de Villeroy en lui preſentant les Jugemens des Sçavans de Baillet réimprimés l'an 1722. avec les Notes de M. de la Monnoye. 118.
A Madame la Comteſſe de Caylus. 119.
Vers à la même en lui envoyant un Anacréon qu'elle lui avoit demandé. 119.
Remerciment à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, au ſujet de la députation qu'ils firent à l'Auteur le 20. Fevrier 1726. de Mrs. Boivin & Mongault, pour le

complimenter ſur la mort de ſa femme 121.
Réflexions Morales de l'Auteur ſur ſon grand âge. 124.
Chanſon compoſée en 1727. 132.
Réponſe de M. de la Monnoye le fils. 133.
Quatrain mis au bas du Portrait de M. le Régent, à la tête d'une Edition des œuvres de M Deſpréaux. 133.
Traduction d'une Epigramme de Catulus, *Liv. 1. de Natur. Deor.* de Ciceron. 134.
Imitation de l'Ode IX. du Liv. III. d'Horace. 135.
Traduction de l'Ode XIII. du IV. Liv. d'Horace 137.
Sonnet ſur la mort de Dadame de Chevanes. 139.
Invitation aux Sçavans de travailler à l'honneur de M. Lantin, Conſeiller au Parlement de Bourgogne. 140.
A Madame l'Abbeſſe de . . . pour le jour de l'an. 141.
Bouquet à Madame Giraud le jour de ſa fête en 1727. 142.
Chanſon. 142.
Autre. 143.
Vers placés au Jeu de l'Arquebuſe à Dijon ſous les Buſtes de Henri IV. de Louis XIV. & ſous le Portrait de M. le Duc. 143.
Imitation de la Plainte de Catulle, ſur la mort du Moineau de Lesbie. 145.
Traduction de l'Epigramme de Catulle : *Soles occidere, & redire poſſunt.* 146.
Epitaphe du fameux Peintre Raphaël d'Urbin, traduite du Latin du Cardinal Bembe. 147
Sur M. Deſpréaux, au ſujet de ſa Satire ſur l'Equivoque. 148.
Imitation de la premiere Ode d'Anacréon. 148.
A M. Rémond, Introducteur des Ambaſſadeurs, ſur ce qu'en 1717. il avoit tenté inutilement d'obtenir une place à l'Académie Françoiſe. 149.
Imitation d'une ancienne Epigramme Latine. 150.
Autre d'une Epigramme de Politien. 151.
Traduction d'une Ode Grecque, adreſſée en 1717. par M. Boivin, de l'Acadamie Françoiſe, à Madame la Chanceliere Dagueſſeau. 151.

TABLE.

Traduction d'une ancienne Epigramme Grecque. 152.
A M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoiſe. 153.
Sur M. le Duc de Villeroy, dont l'Auteur étoit Penſionnaire. 154
Chanſon. 155.
Traduction d'un Diſtique fait pour l'Egliſe de S. Pierre de Rome. 155.
Epigramme ſur le P. de Clugny de l'Oratoire. 156.
Autre ſur le Portrait de ce Pere. 156.
Epitaphe faite pour une femme au nom de ſon mari. 158.
Traduction faite par l'Auteur même. 159.
Dialogue entre l'Eſpagne & la France, Sonnet. 160.
Traduction faite par l'Auteur. 161.
Inſcriptions pour des Livres. 164.
Inſcriptions pour un Jardin. 165.
Le Parterre, ſous la deviſe du Miroir, avec ces mots : *Dum ſpecter, ſatis eſt.* 166.
Le même, ſous la deviſe d'une Lune, avec ces mots: *Spectare licet, non tangere.* 167.
Pour le déhors de la porte. *L'Amour Portier.* 167.
Traduction. *Amor Janitor.* 168.
Sonnet en Bouts-Rimés ſur la mort de la Linotte, de M. Dumay, Conſeiller au Parlement de Dijon. 168.
Autre ſur la mort d'une chienne, nommée Friponne. 169.
Vers à la louange de Pierre Palliot, Hiſtoriographe, Imprimeur & Libraire du Roi. 171.
Enigmes. 172.
Cantique de cinq Héroïnes de l'Ancien Teſtament, pour la Fête de Notre-Dame des Victoires. 193.
A une Dame nommée Madeleine, qui avoit fait preſent d'une petite Caſſolette de poche à l'Auteur. Chanſon. 196.
Autre ſur le même ſujet. 196.
A la Révérende Mere de Tavanes, ancienne Religieuſe Urſuline de Dijon, qui avoit fait réciter par les Penſionnaires, des Vers qu'elle avoit compoſés à la louange

de feu M. de Clermont-Tonnerre, Evêque de Langres. 197.
Vers ſur une femme d'une extrême beauté, mais à laquelle il manquoit un œil, & ſur un enfant qu'elle avoit, & qui partageoit ſes charmes & ſon malheur. 198.
Traduction par M. de la Monnoye. 198.
Hymnes à l'Honneur de Sainte Cécile. 199.
Le Dictionnaire de Trévoux, à S. A. S. Louis-Auguſte, Prince Souverain de Dombes. 208.
Conſolation à ſon Epouſe, ſur ce que la queuë de ſon manteau avoit été coupée dans une Egliſe. 209.
Sur la mort de François Baudot, Maître des Comptes, & ancien Maire de Dijon, mort en cette Ville, le 4. Avril 1711. âgé de 73. ans. 210.
Epigramme adreſſée à M. le Cardinal d'Eſtrées, peu de tems avant la mort de M. l'Abbé Regnier Deſmarais, Ami de l'Auteur. 211.
Vers envoyez par l'Auteur à M. le Préſident Bouhier, le jour de Saint Jean-Baptiſte, 1724. 212.
Madrigal envoyé par l'Auteur à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, le 9. Avril 1727. ſur l'avis qu'il reçut, que M. le Preſident Bouhier devoit arriver inceſſamment à Paris. 213.
A la Ville de Dijon, ſur la réception de M. le Préſident Bouhier à l'Académie Françoiſe. 214.
Vers au nom d'Héliodore, qui, dit-on, aima mieux quitter ſon Evêché de Trica, que de brûler ſon Roman des Amours de Théagéne & de Chariclée. 215.
Conte. 215.
Epigramme au ſujet d'une Relation en vers François du voyage de Vichy, que M. le Préſident Bouhier avoit envoyée en 1706. à M. Soirot, Conſeiller au Parlement de Metz. 217.
Sur le Portrait de Furetiere avant l'impreſſion de ſon Dictionnaire. 218.
A un enfant d'un mois. Sonnet. 219.
Bouts-Rimés remplis par l'Auteur ſur l'établiſſement des lanternes. 220.

TABLE.

Sonnet en Bouts-Rimés, qui a remporté le Prix propoſé en 1683. par le Sr. Mignon, Maître de Muſique de l'Egliſe de Paris. 221.

Plainte contre le Sr. Mignon, qui differa de donner le Prix que l'Auteur avoit remporté. 222.

Poëme qui a remporté le Prix de Poëſie, par le jugement de l'Académie Françoiſe en l'année M. DC. LXXXV. Sur la Gloire que le Roi s'eſt acquiſe en ſe condamnant dans ſa propre cauſe. 223.

Sonnet en Bouts-Rimés ſur M. l'Abé de la Trappe. 229

Traduction d'une Ode Latine de M. Grenan ſur le vin de Bourgogne. 231.

Traduction d'une Ode Latine de M. Coffin, intitulée *Campagnia vindicata, ſive laus vini Remenſis.* 239.

Traduct. des Hym. pour le Sacré cœur de Jeſus. 247.

Plainte à Eole. 254

Inſcription pour mettre au bas du Portrait d'Adrien Baillet, dans la nouvelle Edition de ſes Jugemens des Sçavans, revus & enrichis de Notes par M. de la Monnoye. 255.

Autre ſur le même ſujet. 256.

Quatrain à la loüange de M. de Crebillon. 256.

Vers inſérés à la tête du Commentaire de Taiſand ſur la Coûtume de Bourgogne. 257.

Traduction des vers Latins du P. Dupont Jéſuite, à la loüange de Dom Côme le Vaſſeur, Feüillant pendant qu'il prêchoit le Carême à Toulouſe, l'an 1702. 259.

Vers ſur le *te Deum* chanté à l'Academie Françoiſe, au mois d'Août 1721. au ſujet de la convaleſcence du Roi. 262.

Vers au ſujet d'une penſion de quatre mille livres, dont le Roi Louis XIV. gratifia M. Bouchu, Premier Préſident au Parlement de Dijon. 263.

Cantique à l'honneur de Notre-Dame des Lumieres. 264.

Quatrain ſur le Mariage du Roi Loûis XV. 266.

Poëme ſur la mort de M. de la Monnoye. 270.

57583055